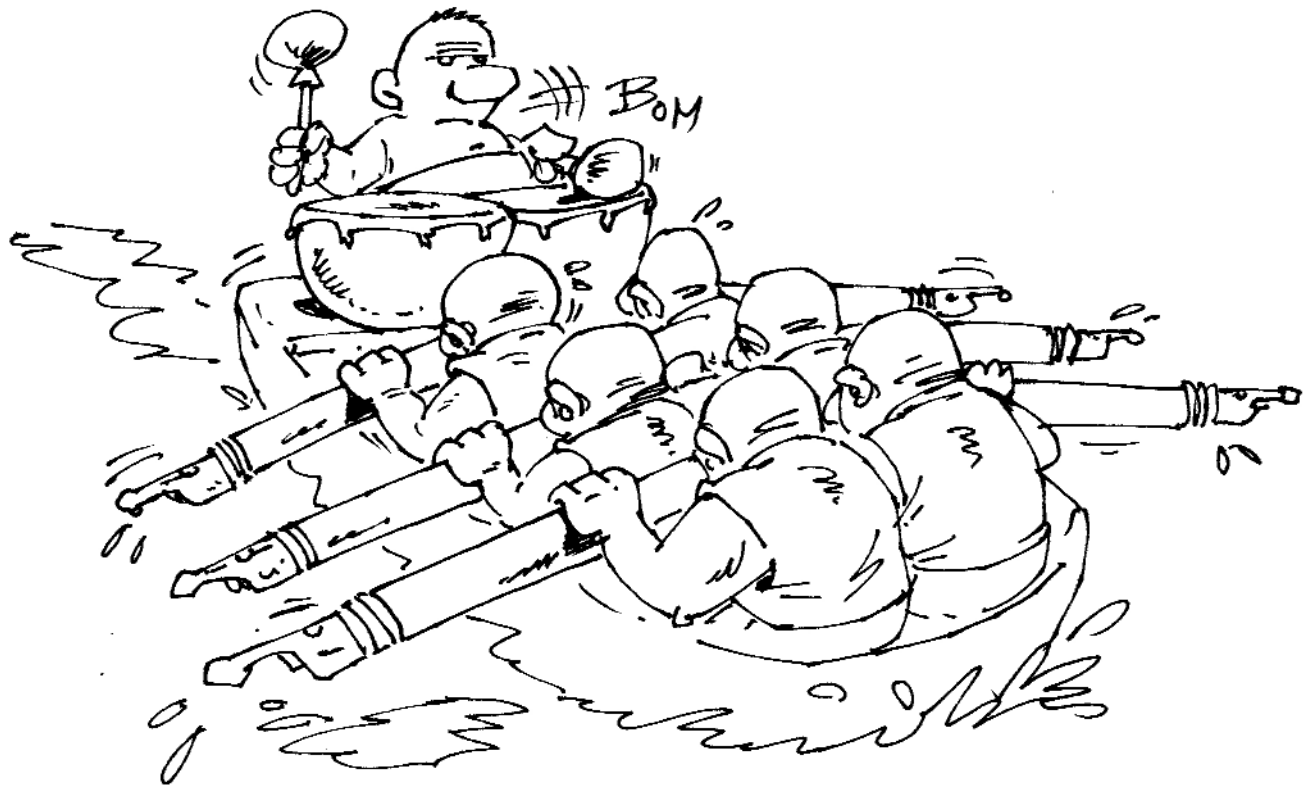


Jambville

Atelier d'écriture
Travaux 2009



Membres 2009

Marie-Thérèse Leroy

100 chemin du Bout-Guyou

01 34 75 32 01

06 10 67 52 27

mtbleroy@yahoo.fr

Guy et Paulette Teindas

95 chemin du Hazay

Guy.teindas@wanadoo.fr

Christiane Rosset

38 Chemin du Hazay

01 34 75 40 64

christiane.rosset@wanadoo.fr

Eric Rondeau

99 route de la Bernon

01 34 75 71 82

eric.rondeau@astrium.eads.net

Alain Huré

50 rue du Moustier

01 34 75 39 81

alain-ewa.hure@wanadoo.fr

Françoise Morin

9 sente du Marais Duval

01 34 75 44 69

Francoise.morin@gmail.com

Anne-Marie Marchay

21 chemin des Noquets

01.34.75.41.64

anne-marie.marchay@wanadoo.fr

Florence Jolibois

26 rue des Ancolies

95490 Vauréal

06 25 99 56 88

flojolibois@free.fr

Patrick Futtersack

01.34.75.33.79

82 chemin du Hazay

futtersack.patrick@wanadoo.fr

Léon Grandin

56 chemin du Hazay

leongrandin@wanadoo.fr

5 janvier 2009

Noëlle Châtelet, la dernière leçon, histoires de bouches...

.....
Alain Huré

Elle ne bougeait plus, elle était là, allongée sur la table, l'œil brillant, la bouche ouverte. J'avais enfin réussi à l'occire... Oh, elle ne s'était pas laissée faire, elle avait essayé de glisser de mes mains, gigotant nerveusement... Ah, qu'est-ce qu'on ne doit pas faire pour respecter les traditions... La carpe de Noël gisait devant moi, je tenais encore à la main le maillet fatal... Ewa se glissa derrière moi, me passa par la tête un tablier qu'elle noua dans mon dos, l'habit de lumière de l'officier de bouche du réveillon polonais! La carpe est une part du cérémonial de cette soirée. De toute façon, manger n'est-il rien d'autre que se nourrir s'il ne s'accompagne pas de rites, d'interdits, de sacré... Respecter ses coutumes, quand on vit à 1500 kilomètres de son pays, c'est une manière agréable de vivre encore avec les siens, de savoir que tout le monde fait les mêmes gestes au même instant, par exemple que le pays entier ne mange, le midi du réveillon, qu'une pomme de terre et un hareng à l'huile... Bon, ça, en fait, c'est la coutume que j'ai le plus de mal à suivre...

Je prends un couteau, je pose à côté une feuille de papier et je commence à enlever, l'une après l'autre, les écailles du poisson, les petites, les grandes, les plates, les pliées, la carpe en a peu mais suffisamment pour que je doive y passer un long moment, Ewa me surveillant du coin de l'œil pour que je n'en laisse passer aucune... elles sécheront, partagées en deux, chacun en gardera dans son portefeuille, pour la chance... Pour la chance encore, les flotteurs que je dois enlever délicatement, sans les crever, malheureux, plongeant mes doigts au milieu des viscères sanguinolents et visqueux que j'arrache et qui décorent maintenant la table. J'ai pris possession de ce coin de cuisine, Ewa prépare d'autres mets près de la cuisinière mais la table entière, blanche au départ, m'a été laissée pour le rituel. Les flotteurs transparents, légers, finement nervurés, posés au creux de ma main, iront sécher aussi et passeront l'année dans un placard de la cuisine... Je m'essuie les mains, la carpe est gluante, elle glisse, manque de tomber, je la bloque, lève un couteau effilé et je commence à lever les filets. Quelle idée quand même d'avoir choisi la carpe comme plat national de Noël, c'est bourré d'arêtes, des fines, des surnoisées que je dois contourner de la lame, la tête du poisson me narguant de ses yeux morts, ils peuvent pas manger du foie gras comme tout le monde!

L'odeur de la soupe de betteraves a envahi la cuisine et me donne faim, la vue du gâteau aux noix qui vient d'être recouvert de crème me fait saliver, le sourire d'Ewa me pousse à continuer, il me reste maintenant à enlever la peau... C'est du travail de précision, j'aime ça, le couteau bien aiguisé se glisse entre la chair et la peau que je tiens entre deux doigts et tire en arrière... voilà, je lève deux mains pleines de sang, terminé, j'ai fait ma part, ma carpe annuelle, je jette les abats, pose la chair sur un plat, nettoie la table de la matière gluante qui s'y est collée...

La table est prête, foin étalé sous la nappe, bougies allumées, les plats sont déjà là, le rituel peut commencer. On attend que la première étoile apparaisse dans le ciel, on ouvre les "oplatek", sorte de rectangles de pain d'hostie, chacun en prend un morceau qu'il tend à l'autre en lui adressant ses vœux, à deux, c'est rapide, à six, chacun devant partager avec chacun, la cérémonie peut durer... et la carpe qui, maintenant, se présente

chaude, appétissante, belle dans des ramequins, on peut enfin l'attaquer...

.....
Eric Rondeau

La fin du voyage

La traversée du pierrier, la plus éprouvante, s'était finalement bien terminée. Les chocs successifs avaient bien provoqué quelques déformations sur le fond, mais les bords avaient tenu. Dans ce type de terrain le risque principal était qu'un galet, suite à un choc, se mette à rouler et se retrouve à l'intérieur, ralentissant, voire immobilisant, l'ensemble.

Le plus délicat avait été le passage sous la clôture de barbelés en fin de matinée. Les hautes herbes, que les ruminants avaient judicieusement épargnées pour éviter de se blesser, avaient laissé peu de place entre elles et les crochets menaçants. C'est seulement grâce à un hasard purement géométrique que l'affaire s'était présentée dans le sens de la longueur. Malgré un rebond perturbateur sur une touffe de chiendent, l'obstacle avait été miraculeusement franchi.

C'était en milieu d'après-midi, dans la partie la plus débonnaire du voyage, sur une agréable plage de sable, que l'accident s'était produit. Le vent était soutenu et l'allure était vive sur ce terrain parfaitement plat, dépourvu de surcroît de tout caillou ou coquillage. Un petit ru, qui s'alimentait dans les champs avoisinants la côte, avait décidé de rejoindre la mer à cet endroit précis. Par malchance cette fois, le bolide en rotation avait percuté sa berge avec l'une de ses arêtes supérieures. Il avait alors suffi que cette dernière s'enfonce légèrement sous le choc pour qu'en se dégageant elle emporte avec elle non seulement du liquide, qui aurait fini par s'évaporer, mais aussi un peu de sable humide et lourd. Le mouvement s'était arrêté net, le fond collé au sol, au beau milieu du courant.

Pendant les minutes qui avaient suivi plusieurs rafales, faisant pression sur le côté en vue, l'avaient à chaque fois brusquement déformé, provoquant par réaction un léger glissement du socle, insuffisant toutefois pour se sortir de ce mauvais pas. Le coup de grâce avait été donné par un souffle plus insistant que les autres. L'objet avait alors pivoté, d'abord lentement, semblant résister à l'assaut, puis plus rapidement. Dans le mouvement le fond s'était enfin levé, ramenant un instant l'espoir. Mais, se renversant par malheur du mauvais côté, l'intérieur s'était présenté directement face à l'assaillant qui s'y était engouffré immédiatement. Il n'y avait plus d'espoir.

Les grains charriés par l'eau allaient s'accumuler petit à petit. Le courant, contournant l'obstacle, allait creuser lentement sous la face alourdie qui allait s'enfoncer imperceptiblement. Dans quelques heures les coins supérieurs, sans cesse sollicités par le vent et les flots, allaient certainement finir par céder et des déchirures allaient s'étendre inexorablement le long de leurs arêtes respectives.

Ce serait alors la fin du voyage.

(Extrait de "Histoire d'une barquette de framboises")

.....
Marie-Thérèse Leroy

Une galette, du cidre. De quoi nous mettre en route pour l'atelier-écriture ! Florence n'accroche soi-disant pas. Alain plonge sur son ordinateur. Eric trie ses mots et ses phrases au compte-gouttes, les faisant parler comme il sait si bien le faire, très rigoureux dans ses choix. Personne ne sait ce qu'il va en advenir de ce moment de pause d'écriture à l'intérieur de cet atelier.

On verra tout à l'heure les résultats de cette écriture magique. Drôles d'histoires qui vont s'enchevêtrer, se croiser, ne pas se répéter, nous surprendre, presque admiratifs que nous serons.

Florence Gaydan

Le temps des cerises

Et voilà, le joli moi de mai. Depuis des semaines et des semaines, on a guetté tout d'abord ces ravissantes petites fleurs roses et blanches, si fines, si jolies sur leurs branches; on les aurait bien cueillies pour orner la maison mais non, interdit, ce serait briser toutes leurs promesses; on a tremblé cette nuit où le gel s'est invité en plein mois d'avril. Allait-il tout détruire en quelques heures ?

On a tremblé encore cette autre nuit de grand vent, où tout semblait devoir casser de la plus petite à la plus grosse branche. Mais, non, ce sont les pommiers qui ont tout encaissé; et puis, de fleurs il n'y en avait plus et à leur place sont apparues de petites boules oblongues, toute vertes, au bout de petites tiges.

Le soleil, la chaleur de ce printemps les ont fait rosir puis rougir et sont apparus les premiers gourmands, les oiseaux, les merles, les mésanges, les grives, les pigeons, les ramiers, tous plus goulus les uns que les autres, mais après tout, il faut bien qu'ils mangent eux aussi. Ils sont comme nous, ils attendent le moment parfait, celui où l'acidité de ce fruit a fait place à cette douceur sucrée, celui où le fruit est encore légèrement ferme. Ce jour là, il faut le guetter. Combien de fois avons-nous raté le coche et tout laissé aux oiseaux, avec une certaine déception certes, mais de ces déceptions sont nées l'expérience et l'observation. Car, ce sont les oiseaux qui savent quel est le bon jour, beaucoup mieux que nous.

Et ce jour là, il ne faut pas se lever tard si on veut sauver quelques paniers de ces délicieux fruits... Car tous se sont passés le mot, les cerises sont mûres et le cerisier se transforme vite en un gigantesque perchoir.

Et nous voilà, véritables épouvantails pour ces petites créatures! Non, nous ne prendrons pas tout, juste quelques paniers!! De toute façon, vous avez des ailes, vous !! Nous, nous ne pouvons guère grimper plus haut que notre échelle. Alors, nous cueillons, nous cueillons, nous emplissons paniers et cagettes. Et puis, STOP, cela suffira à notre consommation, à celle des amis et maintenant, qu'allons nous faire ?

Et bien, quelques clafoutis, mais surtout les croquer, les picorer, à chaque passage devant le panier qui va se vider beaucoup plus vite qu'il ne s'est rempli, prolongeant le plaisir en suçant pendant des heures ce petit noyau.

Et voilà le petit voisin qui arrive. "Veux-tu des cerises ?"... "Oh oui répond-il".

D'accord. Alors, assieds- toi et n'oublie pas de cracher les noyaux. Je donne dix cerises bien mûres, bien colorées et puis je vaque à mes occupations. Une petite voix m'interpelle: "je peux en avoir encore ?"... Bien sûr et là, stupeur, aucun noyau dans l'assiette. Mais où as-tu mis les noyaux ?.. "et bien, tu es vraiment gentille tu sais, toutes les cerises que tu m'as données, et ben, elles n'avaient pas de noyau" !!!

Et voilà, les paniers sont vides; les cagettes sont vides jusqu'à l'an prochain où, comme cette année encore, nous allons profiter de toutes les étapes, surveiller la progression, attendre, attendre encore jusqu'à ce plaisir intense de croquer d'un coup ce joli fruit rond en l'arrachant de sa petite tige d'un coup sec, en se régaland des yeux de ces paniers remplis de façon anarchique de toutes ces petites boules rouges, les filles en met-

tront des doubles sur leurs oreilles mais, plus que nous encore, ce sont les oiseaux qui attendent...le temps des cerises !!

Le pot au feu

Plat d'hiver s'il en est, plat familial s'il en est, voici le pot au feu des moufflets, tradition de mère en filles.

Il faut s'y prendre au moins deux jours à l'avance. On achète tous les ingrédients, carottes, navets, poireaux, oignons et la viande, plat de côte, gîte gîte et surtout ne pas oublier les os à moelle.

Enorme fait-tout rempli d'eau froide salée dans lequel on met la viande, On allume le feu et on attend gentiment, patiemment que l'écume se forme. Avec l'écumoire, on l'enlève pour la mettre dans une assiette à soupe, les chiens auront droit à cela dans leur gamelle ce soir et ce sera la fête !!

Ça y est, l'eau frémit et plus d'écume. On plonge alors les légumes pelés, les poireaux bottelés et les oignons piqués de clous de girofle. Et puis les os à moelle, préalablement emballés et noués dans des compresses de gaze afin qu'ils ne perdent pas...leur substantifique moelle !!

On couvre et pendant 5h, la maison va fleurir bon ce plat que l'on dégustera...le lendemain.

Et oui, le fait-tout empli de son pot au feu doit passer la nuit dehors, nuit froide bien sûr.

Au matin, toute la graisse se sera figée sur le dessus, on pourra alors l'enlever morceaux par morceaux, la mettre dans une assiette creuse dehors dont les oiseaux se régaleront.

Le soir de la dégustation, il faudra encore filtrer le bouillon à travers un chinois. Puis, on fera cuire dedans des alphabets afin que les enfants puissent chercher les lettres de leurs prénoms et les écrire sur le bord de leur assiette.

Bien sûr, on aura laissé assez de bouillon pour que viandes et légumes tiédissent sans sécher.

Enfin, après s'être réchauffés en buvant le bouillon, viendra le moment tant attendu du partage de la moelle. Les morceaux de pain de campagne un peu rassis auront été préparés à l'avance. Celui qui distribue répartira la moelle en y ajoutant quelques grains de gros sel et la dégustation sera parfaite.

Un peu de moutarde, et ce sera parfait. Le fait-tout était plein, mais...il n'en restera pas une miette et la chaleur sera aussi dans les cœurs.

.....
.....
19 janvier 2009

Camille Laurens, les mots... Un mot, une expression, un tic de langage qui évoque un personnage qui se plaît à l'utiliser...

Christiane Rosset

Bof !

Quoi de neuf ?

Quoi de neuf, voilà l'introduction toujours répétée et remise sur la sellette, de Jacquot lorsqu'il téléphone.

Si tu le rencontres dans la rue... "Quoi de neuf ?"

C'est la même chose !

"Neuf de quoi ?", je lui réponds souvent ce qui a pour effet de l'irriter.

" Tu m'énerves avec ton "neuf de quoi", me crie-t-il .

Et moi, n'ai-je pas le droit d'être agacée par son "quoi de neuf?"

Quoi ! Quoi ? Quoi ?

Toujours du neuf
 Crier du neuf à tout bout de champ, y-en-a-marre
 Et crier que je fais du neuf...c'est encore pire
 C'est ton métier me rétorque-t-il, d'avoir du neuf pour avancer.
 Oui, mais c'est pas du neuf.
 C'est du nouveau.
 Du nouveau neuf.
 Tu vois, mon quoi de neuf te convient absolument !
 Non, tu m'agaces.
 Laisse-moi faire ce que je veux, mais surtout pas ton quoi de neuf qui m'horripile.
 Ton quoi de neuf me bloque.
 Il m'oblige à faire ce que je n'ai pas envie de faire.
 Faire pour "faire du nouveau", ça rime à quoi ?

Dans la rue, l'autre jour, je croise Jacquot au moment où mon amie Muriel s'avançait vers moi pour me saluer.
 Sans avoir eu le temps de dire quoi que ce soit, surtout pas quoi de neuf... Voilà Jacquot qui la bloque, la fige, la paralyse en lui disant naturellement, avec une grande naïveté :
 "Quoi de neuf, aujourd'hui, Muriel ?"
 Quoi de neuf aujourd'hui ? Soupire-t-elle, désespérée.
 Vous n'avez pas honte de me dire une chose pareille ?
 Si je comprends bien, répond Jacquot, avec insistance, vous vous êtes concertée d'une manière malsaine, derrière mon dos, pour me critiquer, me rouler dans la farine, au sujet de cette question tellement positive et encourageante.
 Quoi de neuf ? C'est super ! Non ?
 Cela pousse en avant, encourage à monter sur un piédestal, à vous sortir de vous même... à vous surpasser !... A faire du neuf...
 Voilà Muriel transformée en furie excitée, surexcitée.
 Elle devient grossière, elle si calme habituellement.
 Quoi de neuf ? Lui crie-t-elle au visage !
 Vous voulez le savoir ?
 Mon mari est mort'
 C'est tout neuf n'est-ce pas ?
 Quoi ?
 Quoi de neuf ?
 Il est mort, vous êtes content ?
 C'est une nouvelle bien positive, n'est-ce pas ?
 Elle aide à me surpasser, à me sortir de moi-même ?
 ... Et bien, non !
 Figurez-vous, Jacquot, que je me serai bien passée de votre quoi de neuf aujourd'hui !
 Neuf ? Après... quoi ?
 Neuf, il est mort.
 Et presque enterré.
 Vous me navrez.
 Vous me pilonnez.
 Vous me mettez au trou avant mon mari.
 C'est une honte !
 J'ai envie de vous gifler, de vous zigouiller.
 Oui !
 Quoi de neuf ?
 Vous voulez savoir ?
 Je vais zigouiller Jacquot,
 Preuve par neuf.
 Oui, je le zigouille, neuf de pique.
 Je te pique.
 Neuf de carreau.
 Je te mets au carreau et au caveau.
 Neuf fois neuf.

99 fois neuf.
 Tu iras au caveau aujourd'hui.
 Quoi de neuf ?
 Ah ! Si tu pouvais aller au caveau à la place de mon mari !
 Mais, non ! C'est trop tard.
 Quoi de neuf ? Maintenant pour Jacquot ?
 Il n'est pas mort, le Jacquot.
 Il est content de lui avec son neuf sorti du quoi.
 Et il va continuer à nous irriter, à nous démolir, à nous enterrer avec son neuf...

J'enterre mon mari.
 C'est fini.
 Il n'y aura jamais plus rien de neuf...

..... Alain Huré 1

Je sors sur le trottoir, il est en train de le balayer. On se serre la main.
 -Je l'ai rencontré, lui, hier, au supermarché... me dit-il, il faisait ses courses.
 -Qui ça ?
 -Lui, précisait-il en me montrant du doigt, il était aux légumes.
 -Ah, moi !
 -Ben oui, lui !
 Le cantonnier fait partie de ces gens qui sont incapables de dire "Vous" à leur interlocuteur, ils parlent toujours à la troisième personne, sautant par-dessus vous, la deuxième... Les commerçants coutumiers du fait, préférant cet indéfini qui classe le client dans une zone extérieure, loin du "vous" hautain ni, bien sur, du "tu" trop familier...
 -Il en veut combien ? Ca lui fera 4 euros cinquante... Il paye à la caisse.
 En fait, "il" simplifie la vie du cantonnier, du boucher, de la crémère, "il" leur évite de s'impliquer, "il" simplifie d'ailleurs la vie de beaucoup de monde, au singulier comme au pluriel.
 "Ils", avec un s, c'est tous les autres, le gouvernement, les énarques, les voitures quand on est piéton, les motos quand on est en voiture, tous ceux qui vous pourrissent la vie en général.
 La conversation prendrait un tout autre aspect si, en bonne logique, on utilisait tous cet "il"...
 -Il fait quoi demain ?
 -Si il pleut, il ira au cinéma.
 -Et ils jouent quoi ?
 -Il en sait rien... et il le sait, lui ?
 -Non, de toute façon, il y va pas, ils exagèrent avec leurs tarifs...
 -Il a raison, ils nous les brisent...
 -Ah, il a perdu, il a dit "nous"....
 Et ainsi de suite... Allez, il arrête d'écrire.

..... Marie-Thérèse Leroy

C'est le pied, non pas vraiment. C'est même pas le pied du tout !
 Ceci dit, c'est bien le pied qui me fait mal et me voilà marchand à cloche -pieds ou pied à pied. C'est juste provisoire, m'assure-t-on, mettez de la glace et le pied en l'air, après vous aurez un beau pied. J'aurai un pied alerte, bien dessiné. Je file-rai droit, c'est sur, mais en attendant c'est pas le pied. Aïe ! Je n'imaginai pas à quel point l'importance de ce bout de membre pourtant inférieur ! Incroyable jusqu'où il peut m'assurer la sécurité, l'équilibre, une marche normale, quoi, pas bancal !

A vouloir attendre, attendre pour s'occuper de moi avant d'avoir un pied dans la tombe, j'ai été bête comme mes pieds ! Je l'ai même joué, joyeuse casse-pieds, comme un pied, vraiment ! Alors le médecin a mis les pieds dans le plat : si vous voulez retomber sur vos pieds et ne pas avoir le tout qui se dégingue (dos, hanches, genou et j'en passe), faut vous prendre en mains et commencer par vos pieds.

J'ai fait des pieds et des mains pour planifier tous les rendez-vous et programmer les deux pieds en 4 mois de façon à être sur pieds au printemps et profiter de l'été ; faire des promenades à pied mais où il faudra avoir bon pied bon œil. Un œil ! Des yeux. ! Aïe, c'est encore une autre histoire à planifier plus tard, quand je serai bien sur pieds.

Alain Huré 2

Je pose les pièces sur la table.

-Voilà tes 5 euros, ça fera la rue Michel...

-Quoi? Quelle rue Michel?

- La rue Michel, tu connais pas?

-Non, me répondit-il...

Et, comme à chaque fois, je dois expliquer l'origine de cette expression estudiantino-parisienne du début du 20ème, la rue Michel Lecomte au Quartier Latin, alors, au lieu de dire: ça fait le compte, on dit: ça fait la rue Michel.... Et, à chaque fois, je sens que je prends de l'âge. On se trahit par le langage, les mots et surtout les expressions datent... ou alors se déforment : un jour, avec Bruno, on sort pour aller à la salle des fêtes, l'averse fait rage, on monte en voiture et il me dit:

-Ca tombe comme de la Gravelotte.

-Pardon?

-Comme de la Gravelotte, insista t il.

- Non, Bruno, c'est "*comme à Gravelotte*", dans l'est, bataille de Napoléon III où les français ont essuyé un feu nourri des prussiens...

-Ah, je pensais que c'était comme du petit gravier!

Alain Huré 3 (avec tous les mots choisis)

C'est vraiment le pied de regarder les infos. "Quoi de neuf sur le front" demanda la présentatrice du journal, tournant délicatement la tête, question de connasse, on se doute que le journaliste est pas parti à 12.000 kilomètres du studio pour parler sous les bombes de ses hémorroïdes !!! Et, lui, couillon, en treillis à poches multiples, de répondre comme un con :

"Ecoutez, Noémi"... Bien sur qu'on t'écoute, pauvre tache, c'est nous qu'on paye ton voyage, alors, vas-y... "Ecoutez, ici, depuis les accords de Karachi dénoncés par les rebelles du Sentier Clignotant de Titicaca, ça tombe comme à

Gravelotte"... Les yeux de la journaliste en plateau marquèrent une certaine perplexité, surtout le gauche. "Comme de la gravelotte, vous voulez dire, Benoît ?"... Saperlipopette, gueulais-je, faisant se retourner tous les clients du rayon télévision où Lucienne et moi on glande devant l'écran de 3 mètres 50 qui montre en gros plan les points noirs de Benoît muet de stupeur. Un vendeur profita lâchement de ce silence pour nous coincer...

"Il est intéressé par le modèle AGX 312 ?" Comme j'ai fait supermarché en deuxième langue, j'ai compris qu'il parlait de moi. "C'est le top du must, la giga classe, j'veux dire, il m'en donnera des nouvelles. Gérard, couina t-il à l'adresse d'un boutonneux à la même veste rouge, il en reste des AGX 312 ?" L'autre, descendu en pleine sieste à son guichet... "Ouais,

Kévin, si tu veux, on peut pas dire, faut voir, si tu veux"...

Ouais, mais moi, je voulais pas... Alors, je les arrête avant qu'y ait malentendu grave. "Je suis venu acheter des piles, Lucienne et moi, alors on paye et ça fera la rue Michel". Et ce grand couillon de vendeur de me répondre... "Ah, il a pas de chance, j'suis pas d'ici alors, la rue Michel, j'sais pas où elle est".

Eric Rondeau

Ecoutez...

Quoi de plus surprenant, au moment de donner la parole à un journaliste lointain, au moment même où le présentateur télévisé lui annonce que c'est à lui de parler et que tout le monde l'écoute, de l'entendre nous adresser cet ordre définitivement inutile : "Ecoutez..."

Est-ce parce qu'il est pressé, transi de froid sur la place rouge ou à portée de tir sur une place de Bagdad, est-ce parce qu'il est passionné par son sujet et tient à nous le faire partager ou est-ce au contraire parce qu'il craint que son discours ne nous intéresse pas ? A-t-il peur qu'on le prenne du mauvais sens, qu'à défaut de pouvoir le toucher on le regarde, on le sente ou on le goûte au lieu de l'écouter ?

S'il disait "A côté, on attendrait la suite, on le regarderait de travers. Avec "Egouttez", on penserait aux flageolets en boîte, puis au petit salé ou aux saucisses de Montbéliard. Il pourrait aussi dire "Dégouttez", on sentirait alors notre gorge se nouer, traversée par des relents peu ragoûtants, ou encore "Découtez", ce qui ne signifie absolument rien mais aurait au moins le mérite d'être dit.

Mais "Ecoutez" ! Ce mot, si répété qu'il énerve, arrive encore à être inattendu. Le temps d'essayer de comprendre pourquoi il a été dit et l'on a raté la suite. On se retrouve alors à côté de la plaque, égoutté de toute information, dégoutté de ne pas avoir su écouter, et parfois même découté jusqu'au plus profond de nous-mêmes.

Guy Teindas

" SI TU VEUX "

Un de mes bons amis et néanmoins membre de la famille de ma femme est incapable de donner une explication quelconque sans employer l'expression : "si tu veux"...

C'est très gênant avant de s'y être accommodé. Car, soi-même, on ne veut rien de particulier si ce n'est de tenter de comprendre ce qu'on nous raconte.

Par exemple...

"Je vais faire changer le tuyau d'évacuation de la gouttière, si tu veux, celui qui part de l'extrémité la plus basse pour rejoindre le drainage".

Mais je ne veux rien, moi ! Que dirait-il si on lui disait de se brancher sur la partie la plus haute, en lui disant que je le veux? Sans aucun doute, il me répondrait : "Mais, si tu veux, cela ne marcherait pas sans débordement"... Et il aurait raison; mais pourquoi me poser la question personnellement si je n'ai aucun pouvoir d'exposer ma volonté...

Autre exemple...

"Ma femme est malade et est restée alitée toute la journée, elle a, si tu veux, une mauvaise grippe dont les suites peuvent se compliquer". Encore une fois, je ne veux rien et surtout pas que sa charmante épouse soit souffrante.

Quand il est mon invité, je lui propose systématiquement un whisky, boisson qu'il apprécie, et sa réponse est toujours "si tu

veux”, au lieu de “oui, avec plaisir”. Car, soyons logiques, si je ne voulais pas lui en offrir, je ne le lui aurais pas demandé. Quand sera le jour où il me dira : “si tu veux, nous pourrions faire telle ou telle activité ensemble”. Ce serait une vraie proposition à laquelle je pourrais souscrire ou non. Ce serait une utilisation correcte de l'expression ou ma volonté serait véritablement sollicitée.

L'analyse du phénomène force à comprendre qu'il ne s'agit que d'une forme d'expression ou d'un tic verbal.

Si un jour, il se corrigeait, cet ami ne serait plus lui-même, car ce “si tu veux” reste, en réalité, une façon d'exprimer une certaine incertitude dans ses explications, ce qui fait partie de son charme.

Alors, qu'il ne change pas cette habitude. JE LE VEUX.

.....
Paulette Teindas

Il y a plusieurs mots qui, pour moi, évoquent des situations ou des personnages, mais qui en plus du souvenir me donnent une sensation quasi physique de plaisir à les prononcer...

Saperlipopette !

Décidément, ce mot me fera toujours rire et je l'associe à ma grand-mère qui, quand elle se fâchait ou était contrariée lançait ce mot en appuyant sur chaque son avec rage.

Il est vrai qu'aujourd'hui, je le trouve désuet et je ne m'imagine pas en train de vociférer un “saperlipopette” après avoir marché allègrement dans une crotte de chien mais, avec beaucoup moins d'élégance, hurler le mot de Cambronne. Saperlipopette ça faisait soleil comme sarriette, serpolet....Mais au fait d'où vient cette expression ?

Il y a aussi Titicaca ! J'adorais ce mot que j'avais découvert en feuilletant des livres d'images. C'était toujours quand j'étais malade que Maman retapait mes oreillers, et m'apportait ce livre et je voyageais autour du lac en faisant connaissance de ses habitants aux vêtements richement colorés et au chapeau melon noir. Quand je disais ce mot, j'en avais plein la bouche. Le dernier c'est Karachi.... Oh qu'il était beau celui là !

La carte postale que Papa nous avait envoyée. J'étais très fière de l'emmener à l'école et de dire à mes camarades d'un air faussement simple comme si c'était normal que mon père était à Karachi ! Plus tard, quand j'ai eu 8 ou 10 ans, je me sentais très importante et intellectuelle quand je pouvais dès que l'occasion se présentait, le replacer dans une conversation..

La liste de ces mots pourrait s'allonger. Je pense que nous avons tous des mots que nous préférons et qui nous sont physiquement agréables à dire.

.....
.....

2 février 2009

Sur un âge de la vie... une année précise...Rimbaud, " on n'est pas sérieux quand on a 17 ans "...

.....
Marie-Thérèse Leroy

On n'est pas gentil quand on a 2 ans.

Il monte et redescend l'escalier en marche arrière et à toute vitesse, ce qui fait lever de table sa maman. L'escalier est tellement beau, avec les marches en chêne d'une jolie couleur miel. Mais Maman ne souhaite pas qu'il s'y aventure. Alors il pleure, il hurle. Sa colère est terrible car il est grand et personne ne veut le croire, petit bout' chou qu'on lui dit ou pire Titi arrêtes !

Le monde est tellement grand à explorer qu'il sait bien qu'il faut commencer dès maintenant s'il veut y arriver. Mais on le retient sous prétexte qu'il est trop petit.

Et quand il en profite pour avoir des câlins comme sa petite sœur, on lui fait remarquer mais tu es grand maintenant. 2 ans ce n'est pas facile, ça il peut en témoigner. Ou il est debout ou il est dans les bras et ce n'est pas souvent lui qui choisit !

Quand il veut explorer un objet, il entend NON et jamais OUI.

Alors, lui aussi, il se met à répondre NON à toutes les questions, plus exactement à tous les ordres qu'on lui donne. Non, non et non. Et là, il entend des horreurs : crise d'opposition, première adolescence, etc etc. Vraiment n'importe quoi ! Il prend alors le doudou de sa sœur et se love dans la corbeille du chien. Personne ne le voit. On le laisse tranquille.

De toute façon, on n'est pas gentil quand on a 2 ans !

.....
Alain Huré

On n'est pas mécontent quand on a 101 ans

On a fait le plus gros du passage ici-bas

Fini le centenaire et tous ses falbalas

Les gâteaux tout poisseux qui vous collaient aux dents

On a tenu le siècle et, sans y prendre garde

On est devenu l'ancien, presque une référence

Celui qu'a tout connu des histoires de la France

Qu'a tout vu, tout vécu et c'est lui qu'on regarde

On est dans le village, aux regards des enfants

Aussi vieux que l'église et que son haut clocher

Ils sont surpris parfois que je puisse bouger

Je descends de mon socle, un monument vivant

Passer le centenaire pour les gens du pays

C'est un exploit sportif, une coupe du monde

Un concours d'endurance devant la mort immonde

Une ligne à passer pour recevoir un prix

Après on est tranquille, la fête est retombée

On est comme en roue libre, les jours qui se succèdent

Se succèdent aux jours, pente toujours plus raide

Plus de cérémonie aux 101 ans tombés

Etre une vraie mémoire quand on l'a pour de vrai

C'est voir que quand tout change rien ne varie vraiment

Les gens restent les mêmes que quand j'avais vingt ans

On écrit à l'ordi, j'écrivais à la craie

On n'est pas mécontent quand on a 101 ans

Les 100 premières années sont toujours les plus dures

Après on vous regarde on juge votre allure

Je me penche un peu plus, c'est la terre qui m'attend

.....
.....

2 mars 2009

La Chatière: Claude Pujade-Renaud, nouvelle " le déserteur "

.....
Marie-Thérèse Leroy

Jimmy est dans l'ascenseur du tribunal, le poignet menotté à

celui du gendarme qui l'accompagne. Il arrive au 2ème étage. Il s'étonne de la luminosité du hall, lève la tête et aperçoit la verrière. "Ils ont peur que je me sauve, y a pas de fenêtre !" Jimmy est là pour "une présentation", c'est ce que le gendarme lui a expliqué.

Le gendarme, il est gentil, il ne pose pas de questions, il est juste au bout des menottes! Ils sont à peine assis qu'un avocat en robe noire arrive, le fait démenotter et l'emmène dans une pièce sans fenêtre, la porte reste ouverte, le gendarme attend devant la porte.

"Ca manque d'air", pense Jérémy. L'avocat, commis d'office, se présente et lui passe un de ces savons : "Non mais c'est pas vrai, n'importe quoi ! Tu fais n'importe quoi, mais qu'est-ce qu'y t'a pris ? tu peux pas réfléchir un peu, non ! Qu'est-ce qu'on va dire à la juge, elle va te tirer les bretelles, ça c'est sûr!"

Jimmy sait pas. Ca s'est fait comme ça, il peut pas expliquer ! Après le déjeuner, il a pris la carabine à plomb de Xavier, son frère aîné.

Xavier avait expérimenté cette carabine dimanche dernier dans leur maison de campagne lors de leur week-end avec leur père. Xavier tirait sur les moineaux, l'un après l'autre, tout en évitant de justesse le perroquet de la voisine, qui effectuait son envol quotidien. Xavier a eu cette carabine en cadeau de Noël "pour l'entraîner à la chasse", leur avait dit le père, lui-même chasseur expérimenté.

Alors Jimmy a caché soigneusement cette carabine dans sa housse à guitare, et en début de ce mercredi après midi, tout seul, il s'est bien installé à la fenêtre de sa chambre et s'est mis à viser les passants.

Dans cette banlieue calme de Montmorency, la première personne visée (en fait, Jimmy visait son cartable) a sûrement cru à une erreur d'appréciation de sa part et a continué son chemin comme si rien n'était.

Puis un monsieur qui sortait son chien a eu toutes les peines du monde à le calmer, le chien tournant en rond autour du trottoir. Jimmy visait vraiment très mal, mais comment donc faisait Xavier ?

C'est au moment où il décida de mieux fixer son objectif que le garçon arriva en vélo. Il visa la roue arrière. Mais le jeune garçon reçut le plomb dans la cuisse gauche. Surpris, il lâcha le vélo et tomba par terre.

Tout à coup, une forte animation embrasa le quartier et Jimmy se retrouve là, avec le gendarme, l'avocat qui ne comprend rien, sans son père et sans Xavier.

L'avocat lui crie dessus "Et la victime ? Tu as pensé à la victime ?"

Jimmy réalise seulement maintenant que la victime est le jeune garçon à vélo. Mais il ne sait pas du tout ce qu'il est devenu. Personne ne lui en a parlé. Quel âge a-t-il ? à peine 13 ans comme lui ou peut être est-il plus jeune ?

"Et en plus, il va falloir que je te défende, mais tu es indéfendable", claironne son avocat. Jimmy vient de comprendre qu'il a un avocat uniquement pour lui.

Jimmy trouve qu'il manque une fenêtre dans cette pièce, c'est irrespirable.

Après un temps long d'attente, on le fait enfin rentrer dans le bureau de la juge, la porte est fermée, le gendarme attend dans le couloir. La juge est jolie, rassurante, presque bienveillante, attentive au discours très calme de l'avocat que Jimmy ne reconnaît pas. Il entend ce dernier parler "de ce jeune pré-ado... de bonne famille... à l'âge insouciant... pas connu des services de police...cette carabine qui était à sa disposition...."

La juge s'adresse alors à Jimmy, ses yeux sont sévères. Elle le vouvoie, c'est pas souvent qu'une adulte le vouvoie, peu de profs en 5ème le font. Il voit la fenêtre derrière le fauteuil de la magistrate. La fenêtre donne sur un parc. Elle continue d'expliquer doucement mais fermement. Comme il aimerait que sa mère lui parle ainsi ! Il n'ose pas demander où se trouve le jeune cycliste, est-il à l'hôpital ?

Jimmy sera jugé dans 6 mois, "la victime doit obtenir réparation". En attendant, Jimmy va rencontrer plusieurs fois, la juge insiste sur le "plusieurs fois" un éducateur, un psychologue, "ils vont faire un bilan, un rapport qui sera remis au tribunal pour comprendre et trouver l'aide la mieux adaptée à sa situation".

Jimmy ne comprend rien à tout ce qui vient de se passer. Il trouvait qu'à son 3ème tir, il avait pourtant presque atteint son objectif qui était la roue du vélo.

Il est maintenant dans le bureau d'une éducatrice qui a prévenu sa mère, elle va venir le chercher. Il n'est pas fier du tout, anxieux à l'idée d'affronter sa colère. Il a entendu l'éducatrice lui expliquer longuement qu'elle n'avait pas le choix, que la décision était prise, que le mieux était de coopérer à la mesure d'investigation qui était la plupart du temps vécue comme une mesure éducative : "C'est l'occasion de faire le point, de mettre cartes sur table, de réfléchir avec le père de Jimmy, des gens spécialisés vont vous aider...."

C'est sans un mot qu'il se retrouve avec sa mère dans l'ascenseur et enfin dehors, à l'air libre.

..... Christiane Rosset

Elle parle, parle, parle...à n'en plus finir...

Quelle manie !

Elle n'arrive plus à se taire...

Elle savait pourtant ce qu'elle voulait dire, en commençant son histoire qu'elle tenait absolument à me raconter.

Elle le savait puisqu'elle m'a demandé de venir chez elle pour écouter cette histoire incroyable, inimaginable !

Le problème : elle parle tant... qu'elle ne se souvient plus de ce qu'elle veut raconter.

Alors, elle commence une autre histoire, que je connais déjà : "Tu te rends compte de ce qui m'est arrivé ? Je prenais le métro à Abbesses, pour aller Au Bon Marché..."

"Arrête, mais arrête !... lui dis-je. Je la connais déjà cette histoire. Tu me l'as racontée dix fois !... Même que tu t'étais trompée de station de métro et que ton histoire, à cause de cet incident, avait déraillé, dérapé sur une autre histoire que moi, je t'avais racontée..."

Alors, arrête, cela suffit !

Il faut que je reparte, maintenant !

Je n'ai pas le temps d'écouter autre chose que l'histoire que tu voulais me raconter.

Je suis venue pour cela, exprès, précipitamment... C'était urgent !

Je suis en retard dans mon travail

Il faut vraiment que je reparte..."

Pourtant, cette histoire l'avait tellement bouleversée !

Elle en pleurait au téléphone

Elle n'arrivait même pas à la commencer, tellement elle était perturbée...

"Il faut que tu viennes vite, tout de suite... tu ne peux pas

savoir !”, m’as-tu dit avec un ton qui ne pouvait pas être contrarié.

Bon ! Je viens, accompagnée, déjà, des palpitations cardiaques fort désagréables, tellement je suis pressée de savoir, de l’écouter.

Et puis, rien ! Ce qu’elle voulait dire... a disparu !

Rien que cette salade d’histoires, comme d’habitude, où tout se mélange, où je suis obligée d’intervenir pour qu’elle reprenne le sens de son histoire comme si, à chaque instant, elle perdait le nord pour retrouver aussi bien le sud, l’est ou l’ouest...

Avec ces mots qui commencent à raconter une chose, puis une autre...

Parfois, une étincelle lui fait retrouver le mot exact qui lui permet de retrouver le fil, de faire surgir de ce chaos son émoi du départ.

J’essaye de la rappeler à l’ordre, par moment, , afin qu’elle ne bifurque pas sur d’autres chemins à histoires déjà racontées. Elle me parle de Pierre, Paul, ou Jacques, de Sabine, Nicole ou Yvette... Comme on en connaît dix de chaque, Je ne sais plus de qui elle parle...

“Jacques, Comment ?”

“Mais Jacques untel, bien sûr !”

“Ah ! Bon, c’était Yvette Machin, alors ?”

“Non, l’autre Yvette !”

Très vite, je suis paumée. J’éclate, je ne sais plus où l’on en est... et je n’ai plus envie de le savoir.

J’en ai plein la tête de tous ces mots !

Quelle plaie !

Quel temps perdu !

Je plane, j’essaye de penser à autre chose.

Mais, noyée dans ce flot de parole, j’étouffe, je transpire...

J’aurai pourtant aimé connaître son aventure !

Non, ce ne sera pas pour ce soir...

Ce sera pour une autre fois !

Ou bien cette nuit...le téléphone sonnera... ce sera elle

Elle aura retrouvé le fil de sa pensée... et moi, je n’aurai plus qu’à me taire, à garder le silence pour l’écouter...

Écouter, enfin, l’histoire !

Mais je serais tellement fatiguée que je m’endormirais, épuisée... le téléphone tombé sur l’oreiller chanceux qui connaîtra, sans doute, le sujet de son appel.

Cette histoire est donc terminée;.. Je suis désolée, elle n’a toujours pas commencé !

Pourtant le sujet en valait certainement la peine ?

Histoire sans fin

Sans fil

Sans histoire

Je resterai une fois de plus sur ma faim

Tant pis, c’est ainsi

Désolée de vous avoir ainsi piégé avec tous ces mots sans histoire..

.....
Alain Huré

La soirée était belle... Chaude mais légère, une soirée de juin comme on les rêve... les nuages commençaient délicatement de rosir avant d’aller vers le noir, les oiseaux ... La musique fracassa le paysage qu’ils voyaient de la fenêtre ouverte. “Oh, non, trépigna Alain, c’est pas supportable!”... Il sauta du lit,

ferma violement les carreaux... “Calme-toi, lui dit Ewa, ça va pas durer.” Optimiste...

Régis lui avait téléphoné. “Alain, tu peux me rendre un service, Bénédicte va avoir vingt ans, on trouve pas de salle...”

... “Pas de problème, la salle de la mairie est libre, je la retiens pour moi, c’est gratuit pour les Jambillois, en plus, j’habite à côté, c’est plus cool”... Alain ne savait pas, ne pouvait pas dire non à un copain, il connaît la petite Bénédicte, mignonne à croquer...Ah, vingt ans!

Le matériel de sono que le garçon boutonneux sortit de la première voiture le fit légèrement tiquer, les baffles tenaient à peine sur le siège arrière... L’après-midi commençait à peine, Alain ouvrit la salle. Bénédicte l’embrassa pour le remercier, son copain bougonna quelque chose, le matériel continua de s’entasser dans la petite salle aux fenêtres grandes ouvertes. Alain sentit la première goutte de sueur couler dans son dos...

une légère, très légère appréhension. Le cantonnier et sa femme, courses plein les bras, se glissèrent entre les caisses de matériel, les bouteilles, les éclairages pour regagner la maison au fond de la cour. Alain répondit aux sourcils froncés du cantonnier par un sourire niais... Une heure plus tard, il rentra chez lui après avoir accepté un verre avec les jeunes qui s’entassaient dans la salle. Ils dînèrent avec Ewa, écoutèrent la télé, lurent un peu puis se couchèrent. Le bruit qui leur parvenait dans la fin de journée était un brouhaha de voix, de rires, de verres qui se choquent... Il ferma les yeux...

La maison tremblait comme un cœur emballé, leurs tempes battaient la mesure de ce... cette.... Non, il pouvait pas appeler ça de la musique! Recroquevillé dans les draps qu’il agrippait nerveusement, il pensait au cantonnier, aux voisins, à la rue entière... Ils savaient tous que c’était lui qui avait réservé la salle!!! La sueur de la honte le fit se lever, il prit le téléphone. “Régis, viens dire à ta fille que y a des limites au supportable question bruit... tu m’entends?... Je répète plus fort pour couvrir la musique... Je sais pas si les murs résisteront”. Trois minutes plus tard, le vacarme devint tapage... Alain soupira, se décontracta...le temps que Régis regagne Seraincourt... Les murs recommencèrent de trembler... J’y vais!” Il s’habilla, enfin, juste un short... Plus il s’approchait de la salle de la mairie, plus les vibrations frisaient le paroxysmique. Il se fraya un passage entre la meute de jeunes, repéra Bénédicte, hurla pour se faire entendre. Elle lui sourit gentiment, fit un signe au grand dégingandé derrière sa console qui, l’air marri, baissa le son sous les huées des autres participants. Le reste de la nuit se résuma ainsi: à tour de rôle, il téléphonait à Régis, il se déplaçait lui-même, il retéléphonait à Régis, il repartait faire baisser le son... Vers quatre heures du matin, épuisé dans les draps moites, il s’efforçait de ne plus entendre les rescapés de la nuit qui jouaient au foot dans la rue avec des cannettes de bière en hurlant de leur mieux, c’est fou ce que le son porte loin en pleine nuit... Ils laissèrent la musique même quand ils s’écroulèrent pour dormir dans la salle.

Le lendemain, dimanche, Alain attendit la fin d’après-midi pour oser sortir dans la rue, couvert de honte, les yeux battus, l’air hagard.... Sur le pas de sa porte, le cantonnier l’apostropha: “Et bé, ça vous réussit pas de faire la fête”...

.....
.....

23 mars 2009

Femmes. Coulisses d'un portrait ou d'une photo de femme.

.....
Alain Huré

1-La blanchisseuse de Lautrec

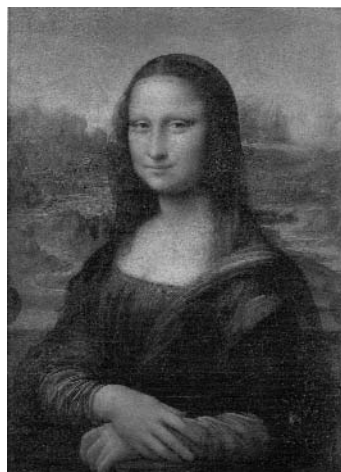


Elle est debout, toujours debout, appuyée lourdement à la table, elle est belle, rousse, les cheveux accrochés en chignon, une mèche rebelle lui chatouille le visage, un corsage blanc, ample tombe sur sa longue jupe noire, elle a vingt ans, Jeannette, même si ce n'est pas son vrai nom, les blanchisseuses, on les appelle toutes Jeannette, elle a le visage ruisseau de sueur, l'œil perdu dans le rectangle de fenêtre où elle voit la

vie passer, la lumière du jour finissant éclairer ses traits fins, derrière elle, la lumière du feu qui chauffe l'eau savonneuse, son visage se tend vers l'une, elle sait qu'elle n'échappera pas à l'autre...

“Trois, quatre, cinq coups... les cloches de Saint-Eustache... Encore trois heures, le linge de madame Henry, le trousseau de la petite Laure... je lui porterai moi-même, elle est bien mignonne, cette enfant... cette enfant, tu parles, elle a deux ans de plus que moi... ça rajeunit, l'argent... encore cinq ans à faire bouillir du linge, à le repasser, à le porter dans tout Paris, douze heures par jour, plus quand arrivent les fêtes... c'est pas moi qu'on traitera d'enfant... je me repose encore un peu, tant pis, j'ai trop chaud... Fffft, encore cette mèche, je la couperais bien mais il y a Marcel, y voudra pas, Marcel, c'est pour lui, il aime mes cheveux roux.... Tiens, il y a un fiacre qui s'arrête en face, il est rudement bien mis, le bourgeois... c'est pour la fille du troisième, c'est sur... j'te le disais, elle ferme ses rideaux, c'te vie, j'te jure, c'est pas la même sueur qui lui fait gagner son pain à celle-là... j'ai mal au dos, je sais pas combien de temps je vais tenir à ce boulot... faudrait trouver autre chose... il y a bien ce peintre qui habite au-dessus de chez nous, un nabot mais un aristo pas bégueule... il m'a déjà demandé de poser... devant Marcel, je te dis pas sa tête, il m'a pris le bras et m'a traîné dans l'escalier... j'essaierai d'aller le voir un jour... on sait jamais... Fffft, c'te mèche... allez, assez feignanté, en attendant... l'eau bout, je retourne à ma sueur”.

2-La Joconde de Léonard de Vinci



Elle a les yeux lourds, fatigués, elle se tient de face et de côté, appuyée sur le bras du fauteuil, sur son balcon dont on devine la balustrade, ses cheveux noirs lisses, tombent en délicats frisottis sur ses épaules dénudées, elle porte un fin voile transparent sur la tête, elle est habillée de noir, sans apprêt, ses mains fines ne portent pas de bagues, son cou de collier, sa richesse est ailleurs, dans son maintien un

peu hautain, son sourire à peine esquissé, ses yeux qui ne vous regardent pas en face, elle sait qu'elle a l'éternité devant elle. “j'ai rien à dire, je fatigue, moi”...

.....
Marie-Thérèse Leroy



Ernestine, la marchande de poissons, est vraiment satisfaite, à peine fatiguée. Elle vient de montrer à la ville entière d'Alès la rigueur et le travail sérieux dont elle peut faire preuve quand elle le veut. En effet, elle a fait la démonstration vivante de sa vivacité d'esprit excep-

tionnelle, de son sens de la répartie par ses réponses rapides et justes. Elle n'a écarté aucune question avec un dynamisme qui force l'admiration. Elle a franchi tous les obstacles. Son fils peut être fier d'elle.

Ernestine a gagné le concours de gros mots d'Alès, concours présidé par Jean-Pierre Chabrol qui l'a félicitée chaleureusement.

“Ernestine, eh ben, c'est moi Il est super beau, mon poisson! Bon, faudrait peut-être que je bosse un peu ! J'avais tout de même pas tout ramener à la boutique, ce soir. C'est pas le tout de jouer les vedettes et sur le marché d'Alès en plus. A côté, Mariette, elle en rev'nait pas, elle répétait sans arrêt : “Non mais c'est pas vrai”, en se tordant de rire. N'empêche que le curé m'a regardé drôlement tout à l'heure !

Sais pas ce qui m'a pris, mais j'y allais, j'y allais vraiment. Un sacré vocabulaire tout de même, la mère Ernestine !

Incroyable, ce jeu, c'était comme le test, le test des phrases incomplètes que Julien a eu au CMPP mercredi. Vrai, exactement pareil, heureusement que tu me l'as raconté, sacré Julien, ça m'a vraiment aidé ! Une grosse bise ce soir, mais avant va falloir vendre tout ça !

10 000 francs, tout de même ! Et demain remise officielle du prix à la mairie. Va falloir que je me lève tôt. Germaine, faut absolument qu'elle me fasse une mise en plis ! Eh le grand Léo y va me regarder autrement maintenant, le bêcheur qui me voit à peine alors que moi j'pense à lui toutes les nuits, la journée j'ai pas l'temps

C'est vraiment sorti tout seul, tout à l'heure, tous ces gros mots, j'oserai jamais les répéter à Julien, il serait capable de les dire à l'école, et en plus ça rimait bien en fin de phrases.

Et puis qu'il est sympathique ce Chabrol, et d'abord quelle bonne idée d'organiser à Alès ce concours de gros mots. Et bon vivant en plus, c'est vrai qu'il m'a commandé une bonne caisse de sardines. Bon, après tout, va falloir se remettre de toutes ces émotions, faut ranger et sans jurons, car tout à l'heure, j'ai vraiment tout dit !

Ah, voilà Nénesse ! il est plié en deux. C'est pas l'tout, faut qu'y m'donne un coup de mains car, demain, on va faire une de ces fêtes ! 10 000 francs, c'est pas rien.”

Florence Gaydan



1ère partie

Elle s'appelle Jacinthe, pas simplement Jacinthe, mais Jacinthe Marguerite Violette du clos des Rémardes. Comme vous le voyez, ce n'est pas un nom banal, anodin. Son prénom, d'abord. Comme ses trois sœurs, elle a un prénom composé uniquement de noms de fleurs. Une femme se doit d'être une jolie plante, une jolie fleur, belle à regarder et relativement muette, pour ne pas importuner les hommes. Pour ses frères, il en est

autrement, ils ne portent que des prénoms de rois. Car, ils en descendent tous. Jacinthe appartient à la vieille aristocratie française, à la grande noblesse.

Elle a vingt ans, c'est la petite dernière de cette fratrie de sept enfants. Elle est belle, petite, fine, toute fine, gracile plutôt comme une violette que comme une jacinthe. D'ailleurs, son parfum préféré sent la violette, celle que l'on trouve dans les sous bois au mois de mars.

Sur cette photo, elle se trouve en tête de manif, au carrefour du boulevard Raspail et du boulevard St Germain. Elle ne sait plus d'où ils ont démarré, elle sait simplement qu'ils vont rejoindre les étudiants de la fac de médecine de la rue des Saints Pères.

Elle, elle est étudiante en droit, car elle veut devenir avocate. Là, juste là, elle ne pense qu'à ses pieds qui la font horriblement souffrir, il fait chaud et elle est debout depuis tôt ce matin et là, arpenter encore le boulevard, elle n'en peut plus. Mais elle sourit, elle ne fait que sourire.

Elle ne regarde rien ni personne, elle avance, poussée par le flot humain derrière elle.

2ème partie

“Oh la la, j'ai mal aux pieds ! C'est fou !! Quelle idée j'ai eu de mettre ces chaussures, ces ballerines! Pfffff, j'aurais mieux fait de mettre mes baskets !

Et puis, cette pancarte, elle est lourde, trop dure cette manche ! Bon, alors, on est où là ? A force de marcher, je ne sais plus où je suis !

Zut, mais on est en bas de chez moi là !!! T'imagines, si Papa regarde par la fenêtre et me voit en tête de manif !!! Je sais pas si il m'ouvre la porte ce soir !!! Bof, m'en fous !!! Veux pas être une bénie oui oui comme mes sœurs !!! Moi, au moins je m'éclate pendant qu'elles sont en train de changer les couches de leurs bambins !!! C'est pas grave, je coucherai dehors, à la fac, ils ont mis des matelas et des couvertures partout; bien mieux que mon lit !!!

Bon, elle est encore loin la rue des Saints Pères ??? Sûr qu'ils nous attendent au moins parce que, question coordination, c'est pas toujours top top!! Bon, tant qu'on n'a pas un rideau de CRS juste devant, on avance !

Mais j'y pense, on va où après ?? J'ai plus de voix, j'ai plus de jambes, j'ai plus de pieds, j'ai plus de bras...je rigole, mais

c'est vrai! Bon, quand on a des idées, il faut bien les défendre sinon autant ne pas en avoir! Alors, avance, ma fille, avance, t'auras tout le temps pour te reposer plus tard ! Là, c'est vraiment pas le moment ! Pas le moment non plus de réfléchir, on réfléchira plus tard aussi !!

Super quand même, mais comment j'ai cette pancarte dans les mains ?? Sais même plus qui me l'a collée dans les pattes !!! Même pas eu le temps de regarder ce qu'il y a d'écrit dessus ! Pas grave, on est tous d'accord !

Ah la la, qu'est-ce que je me sens bien quand même, suis crevée mais quel bonheur, être là tous ensemble, avancer tous ensemble, marcher dans la même direction ! Allez, on va les faire tomber leurs vieux tabous !!!

Eric Rondeau



Présentation

Denise est la directrice de l'école du petit village de Callozzu, dans le nord de la Sardaigne et, malgré ses quatre-vingts ans, elle est bien décidée à conserver sa place. Elle est ici dans son jardin où, comme chaque année, avant la rentrée scolaire, elle rassemble les instituteurs de l'établissement autour d'un petit déjeuner pour procéder à l'élection de la future directrice.

Cette année, tout ne s'est pas passé au mieux, un des nouveaux enseignants ayant

demandé maladroitement pourquoi il fallait absolument élire une directrice et non un directeur. Voyant son interlocutrice sortir un pistolet de la poche de sa robe de chambre, l'inconsscient a vite déguerpi à travers les arbustes. Malheureusement, dans sa hâte, Denise s'est enfoncé une aiguille de cactus dans l'index gauche. En marmonnant des sons incompréhensibles par les invités sagement assis autour de la table elle fait couler un peu de sang en pressant son doigt contre la crosse du revolver.

Pensées

“Salopiot ! Un directeur à Callozzu !

On voit qu'il est pas du village !

Dès que j'l'ai vu j'ai su qu'i m'ferait des ennuis.

Bon, va falloir que j'en r'trouve un autre, la rentrée est dans quinze jours.

J'comprends pas pourquoi il s'enraye une fois sur deux, çui là, J'aurais bien aimé lui faire un trou dans l'chapeau.

J'espère que les autres s'en sont pas aperçu...

Salopiot !”

Christiane Rosset

Elle s'appelle Shiva. Elle a vingt huit ans. Elle connaît la vie, bien qu'un peu isolée, comme ses consœurs, un peu seule au monde, dans son rêve, assise sur son sa fleur de lotus en suspend, les jambes croisées sous son buste raide et souple en même temps. Le bras tendu vers la paonne suspendue sur le tronc fragile du cerisier en fleur émergeant d'un arbrisseau qui la surplombe légèrement.



Elle lui sourit doucement l'œil un peu aguichant pour l'attirer vers elle. Elle maintient de sa main droite le paon majestueux, installé, le corps aux aguets, la jambe repliée couverte d'une soie rouge et or. Sa longue chevelure, couleur d'ébène lui descend jusqu'à la taille couverte d'un voile soyeux jaune d'or.

Autour d'elle, un doux paysage de rêve où apparaissent les plans successifs l'eau, les

pierres, les herbes sauvages, la vallée et ses petits arbustes parfois en fleur, la rivière puis les collines et les montagnes se détachant sur un ciel turquoise.

Enfin seule au monde dans ce jardin d'Eden ! Elle peut se laisser aller à la rêverie, à la contemplation. Elle plane. Elle est bien sur son coussin-lotus qui l'enivre déjà de son parfum si particulier et si fort.

Un paon est venu délicatement vers elle, comme s'il lui demandait asile. Il semble, tout à coup, timide et réservé. Il aimerait faire la cour à Madame la paonne qui vient d'apparaître... mais le voilà pétrifié, envoûté, presque paralysé et lui demande silencieusement de l'encourager et d'intercéder pour lui.

Shiva, dans un élan de bonté, semble lui dire qu'elle va être son ambassadrice et l'aider à la conquérir. Elle voit bien qu'elle le nargue, se tenait exprès loin de lui sur son perchoir. Elle minaude, le tient en haleine et veut voir jusqu'où ira sa patience : une vraie femelle !... une petite garce !

Et Shiva de lui dire : "Aller, vient ma belle. Tu exagères, ton plumage n'est pas aussi beau que celui qui te fait tourner la tête. Arrête de lui faire croire que tu n'es pas intéressée par lui ! Décide-toi. Tu vas le laisser. Il va bientôt repartir et je sais que tu le regretteras."

Quant à moi, j'ai tout mon temps. Qu'on me laisse vivre dans ma bulle si légère.

.....
.....

6 avril 2009

Expressions, en choisir 3... Yoyoter de la touffe, se faire chanter Ramona, se casser la nénette, etc....

.....
Christiane Rosset

YOYOTER DE LA TOUFFE

Je l'ai rencontré au marché l'autre jour. Il était vêtu de toutes les couleurs de l'arc en ciel.

Ah ! C'était Gustave, bien sûr, qui yotote de la touffe à n'en plus finir. Tout le village le sait, et chaque jour c'est la surprise. Toujours il yoyote. Il yoyotera toujours !

A chaque fois, c'est différent et les couleurs qui l'habillent aujourd'hui sont certainement à l'image de ce qu'il va nous faire découvrir. Du bleu, du jaune, du rouge... déjà il pète les

plombs avec sa touffe de cheveux dressés sur la tête, de couleur violet argenté.

Son large blouson aux losanges verts, rouges et jaunes, avec ces clochettes au son aigu accrochées au bout des manches, sa longue écharpe à franges rouge et or qui virevolte autour de lui et ses paillettes brillantes, son pantalon bouffant noir or et rouge, retenu à ses chevilles, également, par des clochettes au son plus grave.

Il a des clous sous ses souliers qui font un sacré tintamarre sur le bitume car il n'arrête pas de remuer !

Déjà je yoyote dans ma tête en l'apercevant de loin au rayon fruits et légumes.

Tiens ! Le voilà qui chante à tue-tête en se dandinant et sous le nez des bourgeoises qui ne savent pas ce qu'il faut faire, s'il faut rire ou pleurer ? Elles sont mal à l'aise.

J'essaye de me frayer un chemin pour aller au plus vite vers Gustave et sa cour. Car je sais que le meilleur moyen pour que cela ne tourne pas à la catastrophe, c'est de jouer le jeu.

Yoyoter avec lui, avec les clients, faire en sorte que tous, autour de lui, deviennent frappadingues et fêlés de la cafetière.

Pas facile de péter une durite quand on a un cerveau bien fait et bien rangé ! Pas facile de fondre les plombs quand on est pressé de rentrer chez soi avec les menus bien préparés dans la tête et tous les ingrédients nécessaires pour préparer, vite fait, les repas familiaux.

Moi, j'ai décidé de ne pas me casser la nénette, de me laisser aller, sans me casser le cul, à rapporter un panier plein de tout ce qu'il faudra cuisiner pendant la semaine.

Non ! J'ai décidé de l'observer, le Gustave, puis de jouer avec lui, d'être sur la même longueur d'onde. Je n'ai pas l'intention de me fouler : c'est récré aujourd'hui autour de Gustave. Et puis tant pis si Gustave se fait chanter ramona quand il sera de retour chez bobonne. Tant pis si on se fait passer un savon au retour à la maison.

Il chante à tue-tête maintenant, en riant aux éclats.

Peu à peu, les petites touffes en cercle autour de lui commencent à yoyoter.

Elles ne se tiennent plus. L'invraisemblable est arrivé. Il ne reste plus que de rares passants qui n'osent pas se jeter dans ce bain bouillonnant de fantaisie.

Ils restent là, paralysés, pendant que nous autres, engloutis par contagion dans le monde de Gustave, nous nous mettons à danser, à sauter, à brailler. Même les marchands des quatre saisons s'y mettent !

C'est la fête au village ! C'est la fête sur la place du marché ! Finalement, cela fait du bien de glisser dans ce monde, entre ciel et terre, pendant quelques instants qui resteront inoubliables...

Voilà que tout le monde s'y met, maintenant.

Même monsieur le maire, attiré par le vacarme, il faut bien le dire, de tous ces villageois décontractés, arrive, accompagné de son adjoint. Il cherche à questionner le premier venu qu'il rencontre. Celui-ci lui prend la main en chantant à s'en écorcher les poumons, l'entraîne, malgré lui, jusqu'à Gustave hilarant, tellement heureux d'être à l'origine de ce gag !

On s'est tous pris un brin - ce jour-là - même monsieur le maire, sans craindre de se faire souffler dans les bronches !

.....
Alain Huré

"Je vais quand même pas me casser la nénette pour un type pareil"... Elle claqua violemment la fenêtre, secoua sa mise en plis et mit rageusement en marche le Tornado qui couvrit à

peine ses borborygmes , ronchonnages et maugréments divers... Le petit se dépêcha de ranger le Circuit 24 qu'il avait installé sur le lino du salon et, le plus rapidement possible, rejoignit Black dans sa chambre... "Il va se faire encore chanter Ramona", murmura-t-il dans l'oreille du caniche qui s'en tamponnait le coquillard du moment qu'on lui caressait le haut du crâne. Il ouvrit le placard, son placard, à côté de la fenêtre, intégré dans le large mur du château... Ca a quand même des avantages d'avoir un paternel qui fait la cuisine pour les vieux et eux, ils ont de la chance de vivre dans le château de François Ier... On pétait pas dans la soie mais ça permettait de frimer à l'école devant les Peytavin et les Flinois... Bon, il rentra à genoux dans le placard où il rangeait ses soldats en plastique, ses albums de Blek le Roc, Elastoc, Spirou, ses villages découpés dans du papier avec ses habitants de pâte à modeler. Black le suivit, il se lova contre les journaux et s'endormit. Le petit ferma la porte derrière eux, le bruit de la mère et de l'aspirateur disparut, il était passé dans un autre monde, son monde. Il alluma une lampe de poche qui diffusa une lueur indistincte, d'un jaune improbable, faudrait qu'il trouve une pile neuve mais la mère est pas au courant, elle aime pas qu'il s'enferme dans le placard... "C'est pas normal, il yoyote de la touffe, ce même, il pourrait sortir dans le parc du château avec ses copains au lieu de se recroqueviller comme un escargot dans sa coquille"... Dans sa bienheureuse pénombre, le petit vivait, le monde, il se le créait, loin des copains lourdauds qui pensaient qu'à se battre, loin de l'école où il ne brillait guère, loin de se parents qui s'engueulaient, il les entendait maintenant, assourdis par l'épaisse porte... "Encore beurré comme un p'tit Lu... Après tout, je m'en tamponne le coquillard", murmura-t-il au chien... Il posa sa tête dans la fourrure du caniche, la larme s'y perdit.

.....
.....

27 avril 2009

Les premiers émois de lecture...

.....
Marie-Thérèse Leroy

Le samedi après midi, l'ambiance était plus détendue. Les grandes veillaient sur nous. Moi, j'étais admirative devant leurs travaux d'aiguille. Car souvent je me contentais de finir la ligne de points de croix sur le petit rectangle de tissu blanc, le minimum imposé pour avoir la paix et passer ensuite à ce qui m'intéressait vraiment.

Nous étions dans les années 50, à l'école communale du village. J'aimais bien le samedi après midi. Il finissait doucement la semaine, et cadeau suprême : après la récréation, nous avions bibliothèque.

Mais avant d'ouvrir la grande armoire vitrée, où étaient rangés, bien couverts, les livres aux histoires extraordinaires, parfois invraisemblables, il fallait cirer les tables, gratter au papier émeri les taches d'encre et frotter énergiquement nos tables avec un chiffon de laine.

Je m'appliquais soigneusement, je faisais briller ma table le mieux que je pouvais en pensant déjà au livre que j'allais choisir. A quoi allait-il ressembler aujourd'hui ? Quelle histoire allait encore envahir ma tête ? J'adorais le bruit de la clé utilisée par la maitresse pour ouvrir l'armoire. Nous défilions deux par deux. En réalité, nous avions peu de temps ; Mon choix se déterminait vite par ce petit quelque chose qui allait différen-

cier ce livre d'un autre, la couleur de la bibliothèque rose, verte pour les plus grandes, ou ce vieux livre rouge solidement cartonné, parfois le titre qui me donnait l'envie d'en savoir plus ou le drôle de nom de l'auteur. Rien de très littéraire dans le choix d'une fillette de neuf ans, juste la recherche d'un déclic qui accentuait mon excitation.

Puis je plongeais de suite dans la lecture, dans la découverte des personnages, telle cette petite Louise perdue dans une forêt. Je les imaginais, ils étaient bien vivants, tout près de moi, en train de courir avec moi pour rentrer à la maison, une fois sonnée la cloche de cinq heures.

Je saluais à peine ma chatte Pomponnette qui m'attendait ponctuelle comme tous les soirs.

En lisant, je préparais mon goûter. Puis, assise, je calais mes pieds sur les traverses de la grande table de la cuisine, le dos appuyé sur le buffet en formica.

J'ignorais le retour du travail de ma mère, puis de mon père. Je n'avais pas de devoir à faire, pas de leçons à apprendre. J'étais libre, libre de lire, de voyager comme l'âne Cadichon et sa carriole. Ma mère s'inquiétait : "Mais tu vas t'abimer les yeux". Rares furent les samedis soirs où je ne finissais pas mon livre. Je lisais d'un trait. Il m'était très difficile de remettre au lendemain. Toutefois, il fallait bien faire des concessions, il fallait bien être raisonnable, faire confiance aux personnages, qui m'attendaient exactement à l'endroit où je les avais laissés.

.....
Christiane Rosset

Lorsqu'on est petit enfant, on adore les histoires lues, le soir, par les parents attendris pour vous endormir, en vous berçant ainsi, dans un rêve, avant de s'assoupir. Je n'ai pas connu ce rêve, mes parents, trop occupés, n'avaient pas le temps de s'arrêter le soir, auprès de leur cinquième enfant. J'avais droit au rêve par le biais de mes petits camarades de classe qui me racontaient, à leur façon, l'histoire écorchée de la veille au soir, lue par leur maman. Je rêvais donc d'une histoire qui devait avoir de grandes vertus... que je n'arrivais pas à comprendre. Plus tard, j'entendais : "ma petite Christiane, prends ton livre, et lis !"

C'était un ordre !

Je prenais mon livre, faisais semblant de lire pour honorer l'obligation qu'on m'avait prescrite. Ensuite, mes maîtres d'école m'ont conseillée, comme aux autres élèves, des titres, des auteurs, à n'en plus finir... Je me sentais complètement hermétique à ce genre d'exercice. Les années passaient, il fallait lire Victor Hugo... je lisais Chateaubriand. Il fallait lire Molière, je lisais Gorki, Dostoïevski ou Henri Troyat.

Je me suis évadée, je me suis émancipée, j'ai pris ma Liberté en m'échappant du carcan scolaire et familial.

J'ai déserté.

Oui ! J'avais ce sentiment très prononcé de faire une action qui n'était pas conforme à ce qu'on attendait de moi. Je suis entrée dans le monde littéraire avec ce sentiment de l'interdit puisque je ne lisais pas ce que l'on me recommandait. Cela augmentait encore plus en moi, le plaisir du défendu.

Quand j'y pense maintenant, cela me fait sourire.

J'étais persuadée que le mal était en moi. Défendu de lire autre chose que ce qui m'était proposé. Cela me hérissait. Mais, en même temps, je prenais un tel plaisir à lire ces auteurs russes ! Cela me renforçait dans l'idée que l'écriture des autres, procurait un bien-être - sans doute pas mérité -

C'était mon secret intérieur.

Je me vois encore, partant en catimini, à la Bibliothèque

Municipale de Vanves, de crainte qu'on ne me surveille et qu'on me prenne en défaut...au lieu de me rendre à la Bibliothèque d'Issy les Moulineaux, plus proche, où nous habitions. Je me sentais observée, sur le chemin, traversant des ruelles où, normalement, je n'avais rien à faire ! Je me retournais souvent pour voir si un espion me suivait pour tout raconter à mes parents. Et, lorsque le hasard me faisait rencontrer quelque connaissance, j'affirmais n'importe quoi qui n'avait rien à voir avec ma lecture clandestine. De semaine en semaine, je me sentais de plus en plus coupable de cette démarche, certainement scandaleuse.

Est-ce pour cela, que, une fois bien installée sur ma chaise, à la Bibliothèque, mon plaisir de lire Gorki était de plus en plus immense ? C'était, pour moi, la découverte du Monde et, en même temps, un refuge.

Petit à petit, j'ai compris que c'était la découverte de moi-même. C'était ma vraie naissance. Je me mettais à exister pour de vrai, à être moi-même à part entière.

Peu à peu, me sortait de la tête que l'idée néfaste de cette passion de lire, n'était pas forcément une horreur à cacher.

Mais, malgré tout, je continuais à vivre cela "en cachette".

Un jour, j'ai emprunté un livre à cette bibliothèque : je voulais le dévorer à la maison. Cela devenait trop compliqué, trop frustrant.

Était-ce le théâtre de Gogol ou autre chose, je ne sais plus ?

La seule chose, le seul souvenir que je garde de cette intrusion "du" livre à la maison : ma mère, à mon retour de classe le lendemain, me demandant la raison de la présence de celui-ci... je me suis enfoncée dans le mensonge, une fois de plus, affirmant que c'était le choix de mon professeur !

Cela est passé comme une lettre à la poste. On ne m'a plus jamais parlé de cela ! J'ai continué à emprunter livres après livres, d'abord à cette même bibliothèque, puis, pour me simplifier la vie, j'ai opté, sans crainte, de me rendre à celle de mon quartier, en face de la maison.

J'étais née, enfin ! Et presque sereine.

Longtemps après, j'ai pris conscience de ce poids inutile que j'avais du porter sur mes jeunes épaules, malgré moi, persuadée que le diable m'habitait.... n'était qu'une tragi-comédie, inventée de toute pièce, imaginée par moi-même !

Devenir adulte, c'est peut-être cela ?

J'aimais l'ambiance, le dépaysement, ce contact avec ces russes qui me fascinaient. Ces marches à n'en plus finir, à travers ces plaines enneigées, ces veillées au coin du feu, le samovar toujours prêt à verser cette bonne boisson chaude pendant que familles entières et amis chantaient à pleine gorge.

Voilà le souvenir de mes premiers émois.

Alain Huré

Emoi avec les livres, les livres et moi... le livre, fermé, doublément fermé quand il fallait couper les pages au canif, défloraison de l'ouvrage, l'odeur du papier qui montait de la coupe, l'odeur différente des livres de poche, odeur de l'encre proche du journal, je le prends dans mes mains, c'est un objet avant que d'être un contenu, je l'ai choisi dans le maelström de livres, bouquins, albums présentés, lui et pas un autre, je ne connais ni l'auteur ni le titre mais je l'ai pris... parce que c'était lui, parce que c'était moi... On va commencer une histoire ensemble, je le range dans mon sac, je l'emmène...

Le square, un portillon de métal le sépare de la rue, barrière ridicule mais qui suffit pour délimiter un monde à part, des bancs, peu de gens, quelques femmes y accompagnent leurs

enfants, quelques retraités s'appuient sur une canne pour ralentir leur temps qui passe, la ville est derrière les arbustes, on l'entend, on la voit mais on est ailleurs, cet ailleurs qui donnera le ton du livre, je m'assieds sur un banc, à l'ombre, les places au soleil ont leurs habitués, je regarde autour de moi les gens du square, le livre sur les genoux, je me remplis du lieu et de ses occupants, ce sera le lieu du livre. Qu'importe si l'action se passe à Chicago, Valparaiso ou Tombouctou au dix-septième siècle, quand je reprendrai plus tard ce livre dans les rayonnages de ma bibliothèque, il aura l'odeur du square, je sentirai sur ma peau le soleil de la rue de Vaugirard, j'entendrai le cris des sales mioches qui se disputent une pelle en plastique... et, quand je repasserai devant la square, les personnages du livre, je verrai la veuve du chapitre trois et l'acrobate du cinq, je les entendrai par-dessus le vacarme des autos, les deux ne feront plus qu'un, livre et lieu. Chaque livre de ma bibliothèque est un voyage, je m'oblige à trouver un endroit différent chaque fois. Heureusement, Paris est immense et recèle des opportunités quasiment infinies... les cafés, les quais, les gares, l'éventail des atmosphères est à ma portée, un roman d'amour lu dans le rayon bricolage du BHV prend une dimension rare, je me souviens encore de ma découverte du Transsibérien à travers les pages inoubliables de Blaise Cendrars que j'ai lu d'une traite sur un banc du tribunal de grande instance au milieu des avocats, malfrats et policiers ou des courts textes d'Alphonse Allais dévorés Allée 7, Division 3 du cimetière du Père Lachaise... Ouvrir l'ouvrage délicatement pour que les odeurs du lieu et de l'encre s'interpénètrent, laisser passer quelques minutes en regardant autour de vous et plonger. La symbiose peut prendre du temps, l'auteur peut avoir été vexé de se retrouver entouré de militaires ou de bonnes d'enfants, lire devient alors lutte, les personnages du roman auront du mal à prononcer leurs phrases par delà le brouhaha, c'est comme ça qu'on reconnaîtra les grands auteurs, ce sont toujours eux qui gagneront la partie... et la gare, le bistrot, la poste n'auront qu'à jouer leur rôle de décor, de faire-valoir. Je termine la dernière page, j'attends encore un peu pour que les scories de l'endroit, injures, cris, vociférations ou autres klaxons aient le temps de sortir... et je referme le livre, le range dans mon sac. Il trouvera sa place dans une étagère, écrin de souvenirs de mots, de phrases, de bruits, de colonnes, de couleurs, de lieux imaginés, d'odeurs, de rues sombres, de personnages colorés, de... de... de... la double vie dans du papier.

Paulette Teindas

Le souvenir de ma première lecture est encore très vif dans ma mémoire, le titre étant plein d'énigmes et de surprises: POU-POUNE AU PAYS DES NAVETS....

J'ai trempé chaque page du livre tant j'ai pleuré; c'était pathétique et j'aimais ça, pleurer en lisant. Je crois que j'avais environ sept ans et l'histoire de ce pauvre petit garçon tuberculeux, chétif, tout blanc (comme un navet), qui est seul toute la journée, me renversait. Sa maman travaille très dur pour pouvoir acheter du bouilli (genre de pot au feu en Suisse) puis l'envoyer dans un sanatorium avec d'autres navets comme lui. Bref... l'histoire finit bien (heureusement pour moi). Il guérit et retourne chez sa maman.

11 mai 2009

Un objet auquel on tient pour diverses raisons...

.....
Guy Teindas

LE TRUSQUIN

J'ai longtemps été collectionneur d'objets divers, depuis les plus hétéroclites aux plus classiques : capsules de bière, boîtes d'allumettes, paquets de cigarettes, timbres poste, images d'avion, de bateau de guerre, de ronds de bière (ces derniers tapissaient ma chambre d'adolescent).

Cette période m'a quitté lorsque j'ai dû attaquer sérieusement mes études et je l'ai retrouvée quand j'ai trouvé une âme soeur pour m'accompagner dans les difficultés du démarrage dans la vie.

Une fois installé dans un relatif confort professionnel et familial, mon hobby de collectionneur a repris ses droits et m'a conduit vers l'admiration et souvent l'acquisition d'outils anciens de travail du bois. Parmi ceux-ci, les trusquins de toute nature avaient ma préférence, et comme j'exerçais aussi le bricolage, il arrivait que certains me servaient pour ajuster mes modestes fabrications. L'un d'eux était une véritable merveille en acajou massif. Les hasards des déménagements m'ont conduit à céder l'ensemble de ma collection aux repreneurs de ma maison qui semblaient, eux aussi, apprécier toutes ces pièces anciennes exposées sur le mur d'entrée qui lui conférait un aspect rustique.

De retour en France, j'ai eu besoin d'un de ces outils. Ils ont la vertu de reporter une même cote parallèle sur des planches rectilignes et régulières autant de fois qu'on le désire.

L'idée m'est venue d'en emprunter un au menuisier du village qui me connaissait depuis tout gamin.

J'en ai fait bon usage à plusieurs reprises, m'aidant ainsi à bricoler au mieux de mes capacités. Un beau jour, je me suis rendu chez le vieux menuisier pour lui rendre son outil. Il le refusa avec vigueur en me disant qu'ainsi j'aurai un souvenir de lui.

Merci Marcel, peut-être grâce à toi vais-je reprendre mon goût de collectionneur d'outils anciens du travail du bois. Mais, en tous cas, je n'oublierai pas ta gentillesse.

.....
Christiane Rosset

Il est juste comme il faut; il est tendre, invisible, pour l'instant, caché dans son tube en plomb afin de bien le protéger, bien le cajoler, le maintenir ainsi afin qu'il n'ait ni trop chaud, ni trop froid. Ce serait tellement dramatique, pour lui, pour sa santé, pour son devenir. Il perdrait toutes ces immenses capacités.

S'il avait trop chaud, il deviendrait trop liquide pour qu'Elodie et les autres l'apprécient dans toute sa splendeur : liquéfié, il perdrait toute l'intensité de son caractère, de son tonus. Sans doute, il deviendrait fade. De même, s'il avait trop froid, il deviendrait dur, ce qui est à l'opposé de sa définition existentielle. Dur, il n'existe plus, on ne peut rien en tirer. Rien faire avec. Trop dur, il est mort pour toujours et je ne pense pas que l'on puisse le ressusciter. En même temps que perdre son âme, il se décomposerait aussitôt : de l'huile, de l'essence d'un côté, et du pigment de l'autre. Mais un pigment altéré, dénaturé, détérioré, estropié, tronqué.

Alors, vous avez compris, il faut bien le surveiller, s'en occuper, s'en préoccuper, jour et nuit : un instant de glace lui serait fatal ! Un rayon de soleil trop ardent : il se sentirait vraiment

mal.

Ce n'est pas lui, cet objet de rêve qui serait à plaindre. Le Plaignant, la Plaignante, ce serait Elodie qui se sentirait aussitôt décomposée devant la catastrophe "naturelle" pourtant, de son objet préféré, ayant simplement eu, un petit instant, ou trop chaud, ou trop froid !

Pour le moment, cette catastrophe n'est pas encore arrivée. Dieu merci !

L'Objet d'Elodie est posé, bien en place, au milieu de ses comparses de même essence, de même huile, mais de pigment fort différent

Elodie Le regarde. Ses yeux brillent de tous leurs éclats à l'idée qu'elle va bientôt sortir son objet chéri et favori, de son tube de plomb.

Elle sait qu'il est "à point", qu'il est parfait, qu'il a sa juste consistance. Comme elle l'aime. Elle est en transe lorsqu'elle prend, délicatement, dans sa main, l'objet le plus précieux de sa vie, toujours caché dans son tube de plomb.

Elodie, de son autre main, tourne délicatement, mais un peu difficilement, le petit bouchon collé à son tube. Elle est arrivée, sans trop de dégâts, à le dévisser et à le sortir de son embouchure.

Là, c'est le grand bonheur !

Il est là, intact, puissant, alléchant, éclatant. Sa couleur forte et chatoyante lui saute aux yeux. Elle est tellement troublée et en même temps saisie d'une grande énergie transmise par cette apparition... que son visage devient au diapason de cette pâte onctueuse. En fait, il n'y a que le contenu de ce tube qui enflamme ainsi les joues d'Elodie. Les autres pâtes nourries d'autres pigments ne la mettent pas dans cet état, c'est sûr ! Celui-ci est tellement particulier, concentré, qu'il envoie, dès l'ouverture de son réceptacle, des ondes qui se propagent aussitôt au cœur, d'Elodie. Son cœur physique, le cœur de son cœur, mais aussi son cœur spirituel, métaphysique...

Atteint par ces ondes, il se met à battre violemment et excessivement fort : et c'est pour cette raison, en un quart de temps, que les joues d'Elodie s'enflamment, rougissent et prennent la couleur de son objet préféré, son objet royal, son objet de rêve!

Elles ont l'intensité de ce Rouge de Cadmium foncé admirable, qu'Elodie, solennellement, est en train de mettre au monde, sur sa palette, en pinçant, avec beaucoup de précautions sur le bout du tube protecteur.

Petite anecdote : Elle se souviendra toujours de l'impact de cette couleur sacrée qu'elle avait offert, comme exemple, lors d'un vernissage d'un Salon de Peinture, dans une ville prestigieuse, dans la périphérie de Paris.

En effet, le Sénateur-Maire de cette ville ayant annoncé que les œuvres exposées ne pouvaient être proposées à la vente, qu'elles étaient accrochées sur les cimaises simplement pour le plaisir des yeux...

Élodie avait rendu, ce jour-là, aussitôt, un grand hommage à son rouge de Cadmium, sa puissance, sa force, sa faculté à transmettre de l'énergie au spectateur lorsqu'il était harmonieusement apposé sur la toile de l'Artiste, mais que, en revanche, ce précieux tube, qu'il devait obligatoirement, disposer sur sa palette, était, financièrement, l'équivalent d'une année de consommation de pain ... dans une famille de 3 ou 4 enfants, et que les Artistes ne vivaient pas que d'Amour et d'eau fraîche, il leur fallait aussi bien du pain que du rouge de Cadmium !

En hommage à ce fameux rouge, le Sénateur-Maire, depuis ce

jour mémorable, a laissé circuler les visiteurs avec la liste détaillée des œuvres exposées.

Alain Huré

Le vieux sortit de sa chambre, l'air mauvais, le sourcil en broussaille, il claqua la porte, traversa péniblement le couloir de la maison de retraite, entra dans la salle sans âme où l'inspecteur Derrick captivait cinq pensionnaires, quatre femmes et un homme. C'est vers celui-ci qu'il se dirigea. "Tu vas m'le rendre, charogne", hurla t-il... "Qu'est-ce que t'as, Maurice, t'es déjà saoul, à c't'heure?", répondit l'autre, un fin sourire aux lèvres... "Mon couteau... où tu l'as mis, crevure"?... "Ah, c'est que ça, j'pensais que c'était plus grave à voir tes yeux injectés" répliqua le Jeannot. "Chut", murmurèrent les quatre vieilles qui venaient seulement de comprendre que les dialogues étaient trop violents pour sortir de la télé... Jeannot, sourire en coin, se retourna pour se replonger dans les aventures germaniques.

Maurice s'assit, effondré... Le couteau, son couteau, un vieux sans marque, acheté soixante ans plus tôt dans une petite droguerie, il l'avait acheté avec le Jeannot, justement, l'en avait drôlement envie, faire comme les grands du village. Il avait même piqué l'argent des courses pour l'acheter. Quelques jours plus tard, en promenade avec les parents, il fit semblant de le trouver dans l'herbe, comme ça y z'ont pas osé lui interdire. Il mettait souvent la main dans sa poche, à l'école, pour jouer avec la virole, seul le Jeannot était au courant, jaloux, lui, il essayait pas avec ses parents, trop vaches... Il avait bien essayé de lui emprunter, pouvait toujours courir, même il l'avait menacé de cafter au prof, une baffe, ça l'avait calmé.

Ca le rassurait de le sentir là, ça le rendait meilleur au tableau noir, c'était sa force, il s'en était peu servi gamin, il n'osait pas l'user, beaucoup plus après, on a toujours l'occasion de couper quelque chose à la campagne. Puis les études, les filles, la ville... A chaque coup d'angoisse, c'est vous dire si c'était souvent avec ces bon sang d'études, cette maudite ville, sans parler des filles, ça, vous le savez... à chaque coup d'angoisse, disais-je, plonger sa main dans la poche et sentir le bois chaud, usé, le métal froid, le ramenait au village, à l'enfance, à la sécurité. Et, en ville, sortir son couteau au restaurant pour couper cette carne qu'on vous sert assortis de couverts qui coupaient si mal, ça vous posait en homme qui sait les valeurs... Alors, avoir retrouvé le Jeannot dans cette cochonnerie de maison de vieillards, ce Jeannot qu'avait jamais quitté le pays, toujours jaloux des autres, c'était pas humain de la part de ses gosses de lui imposer ça. Et maintenant, ça !

Le Jeannot, il l'a tenait sa revanche, il la tenait dans sa poche, il le tenait, ce reste de couteau, usé comme la vie du Maurice, prêt à se casser si on appuyait trop fort, pareil pour Maurice et c'était pas sur que ça finirait pas tragique quand on le regardait, le Maurice, effondré dans son fauteuil en vieux rotin, la larme au coin de l'œil et qui plongeait sa vieille main gauche tremblante dans sa vieille poche vide...

Florence Gaydan

Il n'a de noir que la couverture, en cuir, usée jusqu'à la corde. Ses coins sont devenus grisâtres à force d'avoir été frottés contre tout et n'importe quoi. Le cuir est rayé par endroits tant il a été malmené, posé ou plutôt balancé à droite à gauche, sous un siège de voiture pour le cacher. Il est gros, ventru parce que, non content d'avoir une demi-semaine par page, il a

des poches sous sa couverture avant et sa couverture arrière. Dans ces poches s'accumulent les souvenirs... non, pas de photos, mais des lettres, des cartes, essentiellement venant des enfants. Cartes écrites ou dessinées par de petites mains maladroites pour la fête des mères, mon anniversaire. Des feuilles de papier, des courriers auxquels je tiens. Ces poches, ce sont aussi les passages obligés des invitations avant justement d'être inscrites sur le calendrier.

Et puis, il y a aussi un gros répertoire à la fin, sans cesse gommé, sans cesse renouvelé, sans cesse avec des ajouts. Que dire du calendrier ? Apparemment, il est tout ce qu'il y a de plus normal avec des rendez-vous écrits sur les feuilles. Mais tant d'autres choses inscrites, et là, jamais aux bonnes dates. Parce que, sur ce carnet, tout est écrit. Il ne me quitte jamais et j'y inscris tout ce qui me passe par la tête, tout ce que j'ai besoin de noter. Etourdie comme je suis, écrire est le seul moyen que j'aie trouvé pour oublier un peu moins. Mais, comme j'écris sur n'importe quelle page, je suis obligée de tout feuilleter pour retrouver ce que je souhaite!! Cela me prend des heures car je relis tout à chaque fois et souvent mon esprit se laisse emporter par une note, un mot écrit qui m'entraîne bien loin de ce que je cherchais...

Les seules choses qui sont au bon endroit à part les rendez-vous, ce sont les anniversaires et les fêtes des enfants !

Vous imaginez le travail en début d'année lorsque j'enlève l'ancien calendrier pour le remplacer par le nouveau. Oh, à ce moment là, il n'est pas encore bien épais, il n'a pas encore été feuilleté, feuilleté encore et encore. Il n'est pas couvert de gri-bouillis, mais cela ne dure guère. Je reprends l'ancien et note sur le nouveau tout ce qui a été inscrit d'important l'année précédente. Faire le tri est difficile, tout est important ! c'est un crève cœur de ne pas tout recopier.

Et puis, ce carnet, il est plein de post-it de toutes les couleurs, de toutes les tailles, cela lui donne un air de sapin de Noël parfois !!

Ce qui est sûr, c'est que ce carnet, depuis bientôt 30ans, je ne l'ai jamais perdu. Pourtant, Dieu sait que j'en ai perdu, égaré des objets ! Les seuls vrais moments de mauvaise humeur, outre lorsque je perds mon téléphone, c'est lorsque, tout à coup, je me demande où est mon carnet ! personne à la maison ne demande "quel carnet" car si j'en cherche un, ce ne peut être que lui !! Les autres, je m'en moque ! Lui, il est toute ma vie, année par année. Fut un temps où je gardais les vieux calendriers, je les stockais proprement dans des boîtes. Et puis, trente ans de calendrier, cela prend de la place alors, j'ai tout jeté, l'essentiel tient en si peu de feuilles !

Ce qui est sûr aussi, c'est que je ne peux vivre sans lui. Entre lui et moi, c'est une vraie histoire d'amour. Parfois, je le caresse, il est doux sous ma main. Il est toute ma mémoire, il est mon passé, mon présent, mon futur. Il est plein des certitudes de tout ce que j'y ai écrit, plein d'imprévus de tout ce que j'y inscrirai. Il est lourd de mon vécu, léger des promesses de la vie.

Il est LUI mais il est surtout MOI !

.....
.....

25 mai 2009

L'interview... Avec des phrases courtes, décrire un personnage...

.....
"Comme j'écris grand, je sais pas si mes phrases sont courtes"
nous dit Anne-Marie Marchay...

.....
Marie-Thérèse Leroy

-Christiane, toi qui aimes tant la Bretagne, aurais-tu grandi là-bas ?

-Tout à fait, je me souviens en particulier de cette maison familiale qui nous accueillait tous dans les années 40, pendant la guerre, les cousines, les cousins autour de l'aïeule Claire centenaire. Centenaire à l'époque, c'était plutôt exceptionnel ! Nous étions 20 ou 30 réunis autour de cette immense table. Et maman qui avait l'air si calme ! Pourtant, quelle affaire, trouver à manger pour tout ce monde !

-De ta famille, il y avait qui ?

-Ma sœur, ma grande sœur Aurélie. Toutes les deux, nous étions de vraies complices.

-Dans cette vie tribale, tu devais avoir des espaces de liberté ?

-Totale, liberté totale. Comme j'étais petite, personne ne me voyait trop et ne se souciait de moi, sauf Aurélie. Je gambadais, heureuse comme tout, dans ce grand manoir tout déglingué en ruine mais un vrai paradis pour les enfants que nous étions. Ce que nous préférions, c'était le grenier.

-Peut-être cela t'a-t-il donné l'envie d'installer ton atelier dans ton grenier actuel ?

-Sûrement, j'aime mon grenier-atelier sauf quand il faut le descendre en vitesse pour répondre au facteur ! Là-haut, l'inspiration est en train de monter, même en hiver. Le soleil doit être là, même si je ne le vois pas. Je suis en face de ma toile. Le moral est toujours bon. Je me plonge corps et âme dans le sujet. Je suis en Bretagne, avec cette lumière fantastique....

-Ton dernier livre " Golfe du Morbihan " traitait de cette lumière ?

-Assurément, cette luminosité est très particulière dans le Golfe du Morbihan. Dès que je peux, j'y retourne pour voir mes petites filles, mais aussi pour peindre, plonger mon pinceau dans du rouge de cadmium et surtout tenter avec le pinceau ce beau gris bleu que tu as vu dans ce livre.

-As-tu fait un livre sur ton voyage en Malaisie ?

-Au retour, oui. Mais là-bas, ça a failli mal tourner. Avec mon amie, nous avons pris un taxi qui devait nous conduire très rapidement à une réception à laquelle nous étions très attendues. Mais je crois que nous étions malencontreusement tombées sur un brigand. Il faisait surtout tourner son compteur. Nous n'étions pas fières du tout, regardant avec appréhension par la vitre. Force était de constater que nous n'allions pas vers le paquebot mais nous entrions dans un quartier plutôt lugubre.

-Quelle aventurière tu fais, et alors ? que s'est-il passé ?

-Il fallait absolument faire quelque chose, alors j'ai crié au chauffeur d'arrêter tout de suite. Nous lui avons fait ouvrir le coffre. De nos bagages j'ai sorti le drapeau français et nous avons entonné "la Marseillaise". Le chauffeur s'est mis au garde à vous. Puis il nous a conduites illico presto à notre rendez-vous, où le commandant commençait à s'impatienter.

-Jambville est tout de même plus calme ?

-Oui, mais avec les travaux j'ai pas mal d'aventures, Xavier aussi.

-En effet, au dernier vernissage de l'exposition peinture, vous aviez tous les deux le bras en écharpe ?

-La routine que tout ça ! Ce qui demande du temps à Jambville, c'est le rangement. Il va bien falloir un jour ranger la bergerie, libérer cet espace, trier, jeter et brûler pour conserver le minimum parmi tous ces nombreux cartons d'archives et tous les rouleaux de calques, qui sont arrivés lors de notre venue à Jambville.

-Tu manques encore de temps ?

-Oui, je cours après le temps. Et dire que je suis venue ici pour prendre le temps de me reposer !

Cette interview est entièrement inventée, mais construite à partir des écrits de Christiane en atelier-écriture.

.....
Alain Huré

Moi -Bonjour, ça pas été facile de vous trouver.

Lui -Bonjour, c'est vous qui venez m'introuvier ?

Moi -Interviewer, c'est comme ça qu'on dit. C'est pour l'atelier d'écriture.

Lui -Vous voulez quoi, leur raconter ma vie ?

Moi -Ben, oui, c'est le principe... Vous vivez ici depuis longtemps ?

Lui -Oh là, vous pouvez le dire, ça, vous pouvez le dire... mais z'avez pas intérêt à écrire où c'est, je tiens à ma tranquillité, moi.

Moi -Ca commence bien... bon, j'ai lu tout ce qu'on a déjà écrit sur vous, pour me faire une idée.

Lui -Eh bien, vous en avez eu, du courage parce que, des conneries, on en a dites et pas des moindres...

Moi -Attendez, je reprends mes papiers... Vous avez eu deux enfants ? C'est du moins ce que j'ai lu...

Lui -Oui, ceux-là, je pensais qu'ils allaient reprendre l'entreprise, penses-tu, ils ont tout fait foirer, j'ai été obligé de les virer...

Moi -Oui, je l'ai lu. C'est d'ailleurs assez bien raconté. Vous êtes content de votre biographe ?

Lui -Lui, il a enjolivé, j'en avais rien à cirer de ces pommes, il a réussi à me faire passer pour un jardinier psychorigide. Vous croyez sincèrement que j'allais tout foutre en l'air pour un fruit ?

Moi -Moi, je crois à rien, même pas en vous, alors ? On m'a envoyé poser des questions, je les pose.

Lui -Vous avez raison, ceux qui croient en moi, ils ne viennent pas me demander mon avis. Pensent sûrement que j'suis trop vieux pour avoir encore toute ma tête.

Moi -Mais, quand même, l'univers, c'était pas mal comme boulot. C'était votre premier ?

Lui -Ca se voit tant que ça que c'était une esquisse ? J'avais des bonnes idées à l'époque mais, vous savez ce que c'est, les impératifs, les délais, sept jours, ça ne laisse pas le temps de faire du travail sérieux...

Moi -Moi, j'aime bien.

Lui -Vous êtes bien bon... de toute façon, vous êtes mal placé pour me critiquer, vous croyez pas en moi...

Moi -Si vous commencez à ergoter, j'efface toutes vos réponses puisque vous n'existez pas...

Lui -Mettons que j'ai rien dit... continuez.

Moi -Les hommes, parlez-moi des hommes...

Lui -Une réussite et un gâchis, je peux le dire aussi... Ils ont cru qu'ils me ressemblaient... Moi, au début, j'ai laissé dire, ça m'amusait plutôt... Mais ils y ont cru, les cons, ça leur a tourné la tête, z'ont commencé leurs conneries en mon nom et

je pouvais plus intervenir...

Moi -Pourtant, au début, j'ai lu que vous apparaissiez toutes les trois pages pour un oui ou un non..

Lui -Oui, l'univers était encore sous garantie, j'pouvais... après, marre, j'ai laissé tomber, ils font ce qu'ils veulent, moi, j'ai laissé tomber la création... je contemple...

Moi -Vous contemplez votre œuvre?

Lui -Non, ça va pas, je collectionne des univers d'autres créateurs, beaucoup plus intéressants que mes petites galaxies qui tiennent par des lois rudimentaires, j'ai peur d'ailleurs que ça vieillisse mal.

Moi -Ben, j'suis mal placé pour juger, je suis dedans...

Lui -Alors, retournez-y et ne pensez plus à moi...

Moi -Tiens, il n'y a plus personne... Bon, il ne me reste plus qu'à inventer cette interview.... Ça pourrait commencer par: "ça pas été facile de vous trouver"...

..... **Anne-Marie Marchay**

I : Monsieur K, vous nous recevez aujourd'hui dans votre maison de Lettonie. Cette maison, si j'ai bien compris ce que j'ai pu lire, représente beaucoup de choses pour vous ! Pouvez-vous nous en dire plus ?

Monsieur K : En effet, c'est bien ici que je suis né ou plus exactement dans la grange que vous apercevez là-bas, ma mère n'ayant pas eu le temps d'arriver jusqu'à la maison ! Mon premier voyage a donc été de revenir dans ma maison !

I : Vous parlez de premier voyage, ce qui sous entend qu'il y en a eu d'autres ensuite ?

Monsieur K : Malheureusement mais aussi heureusement, il y en a eu beaucoup d'autres. Ma famille a d'abord fui la Lettonie à l'arrivée des russes et après un long périple à travers l'Europe, nous avons terminé dans un camp de réfugiés en Allemagne .De là, mes parents ont choisi d'émigrer aux Etats-Unis et c'est là que j'ai passé ma jeunesse. D'abord, dans le Mississippi où mes parents ont même ramassé du coton et ensuite dans le Michigan.

I : Vous arrivez aux Etats-Unis, vous y grandissez et puis vous commencez à vous intéresser à la musique et plus spécialement au flamenco ! Comment en êtes-vous arrivé là ?

Monsieur K : J'avais rencontré à l'université une espagnole qui m'a initié à cette musique que je ne connaissais pas. J'y ai retrouvé cette nostalgie dont j'avais été nourri par mes parents, eh, oui, cette musique est celle des gitans, des sans patrie aussi! J'ai donc pris une année sabbatique que je suis allé passer en Espagne pour me noyer dans le flamenco. C'est en Espagne que j'ai fait la connaissance d'un photographe qui m'a tout appris de son métier et moi qui n'avait jamais fait de photos, à part une ou deux fois avec un méchant petit Kodak qui appartenait à mes parents, j'ai été ébloui par ce moyen d'expression !

I : Cette année sabbatique s'est un peu éternisé, puisque vous n'avez jamais repris vos études de lettres à l'université du Michigan.

Monsieur K. : Oui et non, car si j'ai quitté mes études littéraires, je suis allé suivre des ateliers de photos à l'université de New Mexico, afin de me perfectionner dans cet art ! Une fois mon diplôme en poche, j'ai voulu le mettre en pratique et je me suis lancé dans le reportage photos ! J'ai commencé ainsi mes voyages à travers le monde !

I : Vous voulez dire que vous vous êtes lancé à travers le monde sans garde-fous et sans jamais revenir aux U.S.A.

Monsieur K : Mon garde- fou était au départ une Mission qui

avait des établissements en Amérique du Sud et en Afrique, mais je devais revenir régulièrement pour ramener mes reportages qui étaient insérés dans les journaux de la Mission. Internet n'existait pas à cette époque !

I : Je ne vais pas entrer dans votre vie privée mais j'ai cru comprendre qu'une rencontre avec une française avait modifié pendant un certain temps votre vie ?

Monsieur K : Oui pendant un moment, j'ai envisagé de me poser et de fonder une famille ! J'ai donc arrêté mes reportages photo et je suis entré dans un studio. C'est une période de ma vie professionnelle que j'ai détesté, si vous voulez tout savoir, car je ne crois pas que je sois fait pour rester sur place et travailler de 9 à 17h et j'ai du mal à me fondre dans un moule préexistant !

I : Après cet intermède familial, vous avez donc repris vos voyages ?

Monsieur K : Oui et j'ai même fait pratiquement le tour du monde, du moins en kilomètres et ce, jusqu'à la mort de ma mère décédée tragiquement. A partir de là, ma vie a été moins mouvementée. Je ne faisais que de courts voyages pour m'occuper de mon père. Lorsque la Lettonie s'est ouverte, comme j'étais en reportage Allemagne, j'ai enfin réalisé la promesse que j'avais faite à mon père de retourner dans ce pays dont tous les Lettons avaient gardé la nostalgie ! Ce premier voyage a été difficile pour maintes raisons ! D'abord les habitants ne comprenaient pas toujours le letton que j'avais appris et parlé avec mes parents. Mon père avait réussi l'exploit, qui est fréquent chez les expatriés, de ne jamais parler correctement l'anglais mais d'avoir oublié en grande partie sa langue maternelle Et puis la Lettonie que me décrivaient mes parents ne correspondait pas à ce dont ils m'avaient fait rêver si longtemps. Mon père ayant appris qu'il était possible de réclamer les propriétés qu'ils avaient quittées et qui, ensuite, avait été données à des russes, il en avait donc fait la demande et j'ai voulu retrouver la maison de ma famille. Elle était encore occupée par des fermiers russes qui ne l'avait jamais entretenue, se contentant d'exploiter les terres et c'était une ruine !

I : Donc ce premier voyage a plutôt était négatif, qu'est ce qui vous a décidé à y revenir et à vous y installer finalement comme point d'ancrage ?

Monsieur K : Peu après mon retour aux Etats-Unis, mon père est décédé. Je n'avais pas osé lui dire ce que j'avais vu et, jusqu'à sa mort, il n'a eu de cesse que de me faire promettre que j'y reviendrais, ce que lui n'avait jamais voulu faire, car il avait une peur bleue de l'avion !

I : Vous promettez donc à votre père d'y retourner mais pas de vous y installer !

Monsieur K : Oui, d'y retourner seulement, car, j'avais encore tous mes contacts professionnels en Amérique et puis, lors d'un de mes voyages, j'ai fait la connaissance d'une lettone et nous avons décidé de nous marier mais comme elle ne voulait pas quitter Riga où elle avait toujours vécu, j'ai juste fait un aller et retour pour liquider ce qui me restait et me voilà.

I : Ce n'est pas tout de suite que vous vous êtes installé ou plutôt réinstallé dans votre maison familiale, est ce que cela a été facile de prendre cette décision et de vous y tenir ?

Monsieur K : Ah non, cela n'a pas été facile car je suis quand même un nomade dans l'âme !

.....
.....

8 juin 2009

Les lieux bizarres, insolites, notre relation avec les lieux, les noms de ville ou de rue bizarres... "Toute cette famille habite chemin de la surprise"...

Alain Huré

1-Nous habitons à Paris, rue Frédéric Lemaître dans le vingtième arrondissement. Je travaillais pour la CFDT dont le siège était proche. Est entré au journal du syndicat un rédacteur, Frédéric Lemaître qui a trouvé un studio dans notre rue. A part Victor Hugo, qui habitait "en son avenue", je ne connais pas d'autres cas de ce genre.

2-Au bout de la rue, une ruelle minuscule traversait pour aller rejoindre la rue des Pyrénées. Ultime témoignage du Paris du dix-neuvième siècle, des pavés inégaux luisaient d'usure centenaire, des herbes poussant entre les pierres y ajoutaient une touche de couleur. On ne pouvait pas y écarter les bras sans toucher les murs des maisons. J'entendis un bruit de scie mécanique. Au milieu de cette ruelle, un menuisier travaillait. Je vis sortir de la porte de son atelier une planche, il la rabotait, elle traversa devant moi la ruelle et s'arrêta au mur d'en face. Toc. Le menuisier la retourna et rabota l'autre côté. Toc encore. L'étroitesse de l'atelier et la largeur ridicule de la ruelle l'empêchaient de travailler ses planches au-delà d'une certaine taille.

3- La fenêtre de l'atelier ouvre, côté gauche, sur un vieil immeuble parisien, ma table à dessin contre la fenêtre, j'ai, toute la journée, la vue sur une rangée verticale, je suis au sixième, je les surplombe. Je connais la vie de ces gens sans qu'ils s'en doutent, personne ne lève la tête. Je connais le propriétaire de l'auto-école, au quatrième, qui joue aux échecs toute la nuit contre une machine. Je connais la jeune fille du cinquième qui, dès qu'elle rentre chez elle, se déshabille, passe l'aspirateur nue, fait la vaisselle nue, vit nue ! Je connais le couple de femmes du sixième, presque en face, l'une habillée en homme, elle boit, l'autre hystérique qui, un jour, s'est précipité au balcon pour se jeter dans le vide, sa compagne la retenant par la jambe au dernier moment.

4-Dans l'avenue, je croise une rue, "rue Emile Lepeu, propriétaire". C'était l'habitude, quand on ouvrait des rues, au dix-neuvième siècle, de leur donner le nom du propriétaire de la parcelle. Je marche encore, la rue suivante, "Passage Gustave Lepeu, fils du propriétaire"... et, la rue suivante, "Passage Alexandrine Lepeu, fille du propriétaire". Il avait réussi à placer trois rues de Paris à son nom... son fils, sa fille, lui-même mais pas sa femme !

Marie-Thérèse Leroy

"Ils habitent où?"... "Chemin de la surprise" répond Sabine qui présente le dossier.... "Ca va être gratiné, comme d'habitude". C'est vrai que "chemin de la surprise", on connaît pas mal d'enfants qui sont passés au service. Des situations pas terribles, plutôt sordides ! Bizarre tout de même dans une ville nouvelle fraîchement construite par un architecte renommé. Il n'avait surement pas prévu ça, que derrière ces façades colorées, l'horreur allait s'agglutiner et se parquer de numéro en numéro tout au long de cette rue. Pour quelle raison insolite, mystérieuse ? Quelles hypothèses

ajuster ? Des plaisanteries fusent évidemment : "Peut-être trouvera-t-on un jour un vaccin?"

Extérieurement, rien ne signale cette rue aux autres rues avoisinantes (rue de la compassion, rue des béguines, rue de l'horloge ou autres), alors pourquoi donc ici ?

Un code d'accès limite l'entrée aux représentants, aux indésirables et donc souvent aux travailleurs sociaux. C'est ce que m'explique Maryse, éducatrice spécialisée très expérimentée. "Je ne peux plus entrer. Louisa refuse de m'ouvrir. Ça fait un mois que ça traîne, ça suffit, j'écris une note au juge ". Louisa a 13 ans. Elle est enceinte de six mois et ne veut pas dire qui est le père de son enfant. Elle vit seule au rez-de-chaussée de cet immeuble situé Chemin de la Surprise. Elle ne va plus au collège depuis que sa grossesse est visible. C'est l'assistante sociale scolaire qui a fait le signalement au Tribunal pour enfants.

Louisa ne veut aucune aide. Elle refuse d'être placée en centre maternel. Elle crie qu'on la laisse tranquille et qu'elle se débrouille bien toute seule. Son père, haïtien, est parti à Miami en septembre après avoir stocké dans l'appartement de grands sacs de riz que Louisa fait cuire régulièrement. Une amie de la famille est censée passer régulièrement. Pour faire ses courses, Louisa a vendu peu à peu tous les meubles de l'appartement à des voisins ou dans la rue. Il reste un matelas à même le sol et quelques ustensiles de cuisine.

Pour les professionnels baisser les bras, c'est rentrer dans le jeu de Louisa qui mène les autres comme elle l'entend.

Nous décidons une dernière tentative de sonnerie entre 12 heures et 14 heures. Elle va bien sortir pour acheter à manger ou prendre l'air. Toute la rue nous observe. Nous avons même droit à un chaleureux "bonjour, ça va ?". Finalement particulièrement énervée, Louisa va venir nous ouvrir. Après de longues négociations, elle accepte de nous suivre au service. Sa grossesse lui donne l'allure d'une jeune femme presque élégante. Elle joue à la dame avec des lunettes noires et un chapeau de feutre noir. Par contre le visage est bien celui d'une enfant de 13 ans. L'objectif de l'entretien est d'obtenir le numéro de téléphone de son père. Une semaine plus tard, Maryse l'accompagnera à Roissy. Louisa a enfin accepté de quitter le chemin de la surprise pour Miami.

Florence Gaydan

1-Il s'appelle Grégoire et une de ses chansons s'appelle... et bien, je ne sais pas mais je connais quelques paroles du refrain: "Rendez-vous quai des étoiles, la deuxième après Jupiter"... "je connais un endroit pas mal d'où l'on peut voir tout l'univers". Et bien, voici une station spatiale où j'aimerais tant m'arrêter !

Voir tout l'univers, dans sa globalité, notre planète bleue, moi qui aime tant le bleu, couleur du ciel, de ce ciel infiniment grand et infiniment petit pour ce que nous en voyons.

Ceci n'est pas un rêve car je n'ai guère envie de monter dans une navette spatiale. Cette envie n'est pas matérielle. Envie simplement de ne pas toujours regarder le monde par le petit bout de la lorgnette, réussir à avoir une vision plus large de la vie, de ce monde qui nous entoure, ne pas nous arrêter à nos petites personnes, petits grains de sable posés là...

Rendez-vous quai des étoiles : je ne fais pas non plus référence à nos astronomes avec leurs lunettes perfectionnées. C'est vrai que le ciel est beau la nuit lorsqu'il est clair et que l'on peut apercevoir toutes ces étoiles. Je ne connais pas leurs noms mais, quai des étoiles, cet endroit doit être fabuleux.

Prendre conscience de notre petitesse, cela nous emplit d'humilité !

De ce quai des étoiles, la terre n'est qu'une petite tache au loin et nous, on ne nous voit pas. Pourtant, des milliards de grains de sable, cela fait de jolies plages, des milliers de petits ruisseaux, cela fait de grandes rivières.

Alors, du quai des étoiles, avec un PC, on ouvre Google Earth et on zoome, on zoome. Tous ces grains de sables sont des êtres vivants, du plus petit au plus grand et tous s'agitent en tout sens. Et puis, même les éléments s'agitent, le vent, la mer, les nuages, tout bouge.

Quai des étoiles : je l'imagine comme un havre de paix, de sérénité où tout est si loin que tout semble immobile, immuable et cette illusion d'optique est reposante, rassurante, apaisante.

Allez, rendez-vous quai des étoiles ! Est-ce vers ce lieu que nous courrons tous ?

2-Boulevard St Germain... Rue Duphot... Laversines... Rue d'Anjou... Rue de Constantinople... Rue Vignon... Allée Camille Pissarro... Avenue des Cèdres... Rue de Paris... Chemin du Hazay.

J'ai beau chercher, je ne vois aucun point commun dans tous ces noms si ce n'est que j'y ai vécu plus ou moins longtemps ! Chacun de ces endroits évoque au moins une période de ma vie :

-Boulevard St Germain : mai 1968, j'ai escaladé les barricades avec ma jupe plissée et ma queue de cheval.

-Rue Duphot : mon baccalauréat, enfin "mes" puisqu'il m'a fallu deux ans !!

-Laversines : maison phénix coincée entre deux fermes...très fermées, naissance de mon aînée.

-Rue d'Anjou : naissance de la seconde, en face du square Louis XVI.

-Rue de Constantinople : le quartier de l'Europe, au dessus de St Lazare, fourmilière géante

-Rue Vignon : la maison du miel, presque un village. Naissance des garçons. Bons souvenirs de mes discussions du soir avec les péripatéticiennes du coin.

-Allée Camille Pissarro : 2 "s" et 2 "r". Les premiers pas de Thomas. Ça y est, Paris est derrière.

-Avenue des Cèdres : épisode belge, pas vraiment expatriés

-Rue de Paris : bon chic bon genre à St Germain en Laye, cela ne durera pas.

-Chemin du Hazay : no comment !

Rien de bien intéressant en définitive.

Juste une vie, un petit grain de sable dans l'univers.

Prochaine halte : quai des étoiles !

Eric Rondeau

Noms de Lieux

Un certain nombre de lieux aux noms insolites m'ont accompagné au cours de mon existence.

Etant né ébroïcien de parents pontépiscopiens, je n'ai rien connu avant l'Eure. Pour me venger de Morteaux-couliboeuf, dont le nom a hanté ma jeunesse, je l'utilise souvent par moquerie.

Après l'Eure vint le moment de découvrir où et comment était Caen. Là, tel le spermatozoïde divin, j'ai fréquenté l'une après l'autre les écoles de Saint Joseph et de Sainte Marie. Pour les anniversaires importants nous allions manger à la "Roc qui beu", la roche qui boit, une mare insignifiante située près d'un

rocher. Pendant les vacances, après Luc et Le Hoc, j'allais découvrir tour à tour Vic, Lacq, Le Pecq et même le lointain Sik.

Je savais déjà que Metz se prononçait Messe et Auxerre Ausserre, mais j'ai dû devenir alpiniste amateur pour apprendre que Chamonix se disait Chamouni.

Ensuite je suis parti en coopération en Afrique, dans le village de Sakassou d'où j'ai rapporté pas mal d'argent. Cela m'a en outre permis de traverser les villages de Ferkessedougou et de Niakaramandougou.

Je vis maintenant à Jambville dont le nom, à jamais incompréhensible par téléphone, a joué, j'en suis convaincu, lorsque son château a été choisi par les scouts de France pour y organiser leurs jamborees.

15 juin 2009

1-Imaginer la rencontre de 2 personnages historiques.

Chacun donne ses personnages à son voisin... 5 lignes comiques, 5 lignes poétiques.

Marie-Thérèse Leroy

Sarkozy/Staline

1- Le petit Nicolas vérifie ses talonnettes devant la statue de Staline. Il se hausse, se tortille et se trémousse : "Rien à faire je n'y arrive même pas à la cheville", murmure-t-il. "T'as pas intérêt, sinon je mets des talons aiguilles", réplique froidement Carla.

2-Au clair de lune, Staline, dictateur impassible, regarde de toute sa hauteur Sarkozy, muni d'un chronomètre, entrain de faire un footing sur la place rouge, toute auréolée de fantômes ensanglantés.

Alain Huré

Personnages: René Coty, Charles De Gaulle

1-Si j'étais président de la République J'évitais Coty, c'est un nom de parfum De parfum de scandale ou de parfum de rien Qui peut dire qui c'était, dernier de quatrième Pas capable de passer jusques à la cinquième J'évitais aussi de m'appeler De Gaulle Pourquoi pas trois ou quatre? Une seule aurait suffi, Et pourquoi donc la Gaule, la France, y connait pas?

2-De Gaulle entra, Coty sortit, le garde en tenue, épée dressée, regard tourné vers la ligne bleue de la rue Saint-Honoré sut, en un instant qu'il allait se faire chier pendant sept ans, fini de rire avec ce grand dadais.... fini les Coty, les Coty, les cotillons....

3-Un mot complexe, définition.

Transsubstantiation : Nom féminin dur à prononcer sauf en transe. Citation: "l'eau ferrugineuse, oui, la transsubstantiation, non..."

Potron-minet : Chat caché dans un potiron pour Halloween, il fait peur en miaulant.

Vulnéraire : Expression de surprise dans le Berry profond à la vue d'un appendice nasal extraordinaire: "j'ai vu l'nez rare".

Prononcez avec l'accent.

Obsidienne : Lectrice du Nouvel Obs qui attend la quotidienne.

Farlouse : Femme du looser qui pique un fard.

Apophtegme : Pauvre teigne toi-même.

Interstellaire : Dans l'espace, au début, il y avait le vide, maintenant, il y a pas grand chose. Ça valait pas le coup tous ces milliards d'années.

4-Un proverbe, changer les mots..

a-Tout est bon dans le cochon de la queue au menton

Tout est rond dans le pochtron de l'aqueux au flacon

b-Le chat parti, les souris dansent

L'Aïcha partie, les houris dansent

c-Dans le doute, abstiens-toi

Dans la Redoute, l'Obs tiens le toit

d-Ce que femme veut Dieu le veut

Ce qu'enflamme jeudi et le feu

.....
Eric Rondeau

Louis Pasteur : Chère Madame, je vous renvoie ce pli arrivé par erreur à mon domicile. Je me prénomme bien Louis et j'habite effectivement dans le XVème mais je ne me souviens vraiment pas vous avoir rencontré mercredi soir dernier. Je vous prie de me pardonner d'avoir lu, sans le savoir, cette tendre correspondance destinée de toute évidence à un autre.

Madame de Pompadour : Cher Monsieur, je vous remercie vivement de m'avoir signalé ma grossière erreur. Grâce à vous j'ai certainement évité de graves quiproquos qui auraient certainement mis mon amant en rage.

Définitions de mots du dictionnaire

Transsubstantiation : manière de s'alimenter consistant à tout avaler de travers.

Apophtegme : Hypoténuse du triangle formé par les diamètres des trois cercles circonscrits à un dodécaèdre pentagonal barycentrique.

Substitutions de mots

a-Le chat parti, les souris dansent.

Le chat sourit, les partis dansent

b-Ce que femme veut, Dieu le veut.

Ce que femme veut, Dieu ne peut

.....
Florence Gaydan

Landru et Charlemagne

-Landru : et pourquoi t'as des fleurs dans ta barbe ?

-Charlemagne : parce que c'est joli ! Mais, toi, t'as quoi dans ta barbe ? Ces trucs qui sentent le cochon grillé ?!

-Landru : c'est pas du cochon, c'est de la femme ! t'as quelque chose contre ?

-Charlemagne : ben, les fleurs ça sent meilleur !

-Landru, dru, dru, dur, dur

Directement t'aurais du aller dans un mur

Charlemagne, magne ,magne

Magnons nous d'oublier l'école, ce baigne...

Potron-minet : chat de gouttière qui, comme son nom ne l'indique pas, se nourrit de potiron et ne dort pas dans un pot rond

Vulnérable : adjectif qui désigne un homme vulnérable qui

erre sur les chemins... surface de peau particulièrement fragile et vulnérable.

Obsidienne : nom donné à une sucrerie très tentante du prénom tristement célèbre d'une jeune femme, appelée Dienne, complètement obsédée et qui en était devenue obèse.

Apophtegme : onomatopée qui désigne un pauvre apôtre couvert de teignes.

Farlouse : à ne pas confondre avec partouse, ou tarlouse ; soirée où on ne mange que du far (breton bien sûr).

Interstellaire : ma station préférée, souvenez-vous, la 2ème après Jupiter.

a-Tout est bon dans le cochon de la queue au menton

Tout est con dans le méchant de la queue au téton.

b-Le chat parti, les souris dansent

Le bas nanti, les paris volent.

c-Dans le doute, abstiens- toi

Dans la frousse, retiens-toi.

d-Ce que femme veut, Dieu le veut

Ce que femme peut, l'homme ne peut.

.....
.....

7 septembre 2009

Autour de la question du regard avec la machine à remonter le temps...

.....
Marie-Thérèse Leroy

Le regard d'Arthur...

Epuisée par le rangement de toute cette maison, je me hasarde dans la chambre du fond, située près du grenier.

Habituellement, elle est toujours fermée à clé. Mais aujourd'hui, la porte est entrouverte. Je la pousse délicatement.

Et là je te vois, le regard amusé, les yeux rieurs. Que tu es beau, en petit garçon du début du siècle dernier. Tu sembles très bien supporter mon regard attentif. Et alors, quelle ne fut pas ma surprise de te voir sortir du grand cadre ovale et enjambrer la commode recouverte de marbre. Te voilà planté devant moi, avec ton air complice, particulièrement ravi de mon air stupéfait.

“Je suis Arthur, le frère de Lucien et de Marcel, et toi ?”

Je m'entends murmurer : “C'est incroyable ! Je t'ai toujours imaginé différent”.

“Tu me voyais triste, à coup sûr, et mieux encore, en train de pleurnicher ? Et bien non, ce n'est pas ça ! Pas trop déçue ?

Moi, j'ai toujours aimé rigoler et, très souvent, en cachette de ma mère. Car évidemment, c'est pas correct d'être joyeux

quand on vient de perdre son grand frère ! Ce grand benêt a touché à une amanite phalloïde. Il en est mort, le pauvre bougre ! C'est pas de chance tout de même. Cela aurait pu être moi. C'est pour cela que je ris tout le temps. Moi je dévore la vie et à pleines dents. Avec ma tante Mathilde, c'est toujours dimanche, même en semaine, quand elle vient me chercher avec Bijou, le cheval attelé à la carriole”.

“Elle vient de Oinville ?”

“Tout à fait, ce n'est pas loin. Et alors, elle m'emmène à Meulan. Nous nous promenons sur les berges de la Seine. On nous regarde, c'est que ma tante Mathilde est très élégante avec son chapeau noir. C'est aussi une grande voyageuse. Elle est allée à Royan. Elle m'a tout raconté, la plage, le sable, les vagues. Mais toi, bien sûr tu connais tout ça”.

Subitement, tu me regardes minutieusement, tu croises mon regard et tu éclates de rire.

“Non mais tu as vu ton accoutrement ?”

“Je suis en pantalon. C'est une tenue courante pour les femmes de mon époque.”

“Drôle d'époque ! Moi je viens de quitter les jupes, c'était pas très pratique pour un garçon !”

“Voilà, c'est exactement ça, le pantalon, c'est plus pratique !”

“Et Marcel ? Où est-il ? Je ne l'entends plus.”

“Il est mort en Juin dernier, il avait 100 ans et 5 semaines. C'est ce qu'il voulait : être centenaire !” Et là, je range la maison.

“Dis moi, qu'est-ce qu'elle est devenue, ma tante Mathilde ?”

“Elle est morte pendant la guerre de 1914, la grippe espagnole”...

“Quel dommage pour elle, elle si vigoureuse ! Rassure-moi, elle ne s'occupait pas de mon petit frère Marcel autant qu'elle s'occupait de moi ?”

“Après ton accident, elle le prenait aussi tous les jeudis et tous les dimanches. Il nous en a souvent parlé. Comme toi, il l'a beaucoup aimée !”

“Tu vas me mettre en colère. Ce n'était pas un accident ! C'était dans la cour de l'école à Montalet car il n'y avait plus d'école ici. Les filles m'ont poussé exprès, je suis tombé sur les cailloux et j'ai attrapé le tétanos.”

“Oui, tout à fait !”

“Non, ce n'était pas un accident ! C'était à cause des chipies de Montalet.”

“Oui, je sais !”

“Non, tu sais pas, des chipies, des vraies bourriques !”

Ton visage rieur fait place alors à la colère. Tes yeux ressemblent à des pistolets. Tu escalades la commode et tu reprends ta place dans le grand cadre ovale, tes yeux sont redevenus rieurs.

Le facteur, dans la cour, appelle : “Y a quelqu'un ?”

Je me précipite, soulagée de le saluer en chair et en os, bien ancré dans la réalité :

“C'est un recommandé.”

..... **Françoise Morin**

Nous entrons dans cette grande gare lumineuse. Nous devons y retrouver Vincent .Nous ne nous pressons pas, certains qu'il nous attendra.

Et soudain il est là, devant moi. Mon cœur se serre tandis que je suis happée par son regard. Regard de prière et de souffrance infinie.

De tant de souffrance ont pourtant jailli tant de couleurs, tant de soleils et tant d'étoiles. Tant de beauté pour mes yeux jamais rassasiés.

Dans un murmure j'entends la voix de mon fils Nicolas: “parfois je vais voir Vincent à l'heure du déjeuner”. J'ai envie de pleurer. Instinctivement ma main se tend pour caresser la joue de Vincent. Une main ferme et douce me tire en arrière. “Arrête”, me dit gentiment mon mari. Alors, lentement, je recule après avoir failli déclencher les alarmes du musée d'Orsay.

..... **Alain Huré**

1-L'œil était dans la tombe et regardait.... il me regardait... La tête se releva, ses mains énormes tenaient la pioche, le geste suspendu... je restais sans bouger au bord de la fosse qu'il creu-

sait pour Maïté, pour ma soeur... Il posa l'outil, enleva la cigarette de sa bouche pour la jeter au loin, le regard plongé dans le mien... “Pardon, me racontaient ses yeux, mais il faut que je creuse, je sais que chaque coup de pioche vous traverse, que votre chagrin est bien plus profond que ce trou”... le vent se leva derrière la petite église basque, il fit voler des légères feuilles printanières dans la fosse, elles tournoyèrent au fond autour de ses jambes, pour se coller à ses chaussures boueuses. Il les prit délicatement, les posa au bord du trou, un papillon se posa sur l'une d'elles.... Son regard se releva vers moi, il dit... “La vie continue....”

Mon regard se brouillait, la vie continuait mais la mort aussi et avec beaucoup plus de persévérance, elle.

2-Elle me regarde fixement. Assis en face d'elle, je plonge mes yeux dans les siens. On est seuls, la pièce est plongée dans une douce pénombre, son beau visage s'approche du mien. Je n'ose plus respirer, ses grands yeux verts sont superbes. On reste quelques minutes sans bouger, je n'ose même pas cligner des yeux tant son regard me transperce. Sa main se relève. La lampe s'allume. “Posez votre menton ici... et regardez fixement le point rouge”... “Avec ou sans lunettes ?”, je demande... Le lien entre nous est cassé, elle redevient la professionnelle de la pupille, du fond d'œil, des verres correcteurs. Un jour, je lui dirai : “Il faut qu'on arrête de se voir comme ça, la Sécu commence à se douter de quelque chose.”

..... **Léon Grandin**

Texte 1

Que peut-on y lire dans ce regard ? Pas grand-chose en vérité. Ou beaucoup trop... trop complexe. Trop plein de contrastes. C'est un regard beau cependant, avec ses yeux moitié clairon, moitié effrayés.

A quoi peut penser cet homme qui monte dans ce train plein d'autre comme lui ?

Il n'a pas peur, ce sera fini à Noël ! Il le sait, la France entière le clame depuis des jours. Mais ce n'est pas un jeu la guerre, et le regard le sait.

Ses yeux sont bleus comme sa veste d'uniforme, bleus comme la mer qu'il n'a jamais vu. Mais à quoi bon voir la mer quand on la porte dans son regard ?

Le train a ouvert ses yeux de verre, par lesquels l'homme se penche pour saluer la foule. A défaut d'eau, sa mer à lui est pleine d'admirateurs venu acclamer les héros du front.

La vapeur du train pique les yeux, les fait pleurer. Humidifie ce regard.

Le train s'ébranle.

Ce regard est celui d'un homme qui part et qui veut revenir, et qui jamais ne partira, si jamais il revient.

Texte 2

-Bonjour, vous avez l'heure s'il vous plaît ?

Il se retourne, à la recherche de son interlocuteur. Après un rapide coup d'œil porté au susdit interlocuteur, il devint franchement évident qu'il s'agissait d'une interlocutrice, sauf erreur de sa part.

Il est donc planté là, à regarder bêtement son interlocutrice au milieu de la rue.

Mais, soyons honnête, s'il était à la plage, dans l'espace, à la patinoire ou la tête à l'envers, ça ne changerait rien au fait qu'il ne pouvait pas faire autre chose que la regarder.

Il est des regards qui vous attrapent plus sûrement qu'un grand

de CM2 attrapera toujours un CP quand ils jouent à chat. Mais là... Pas moyen de crier "Maison !"...

Il est des regards qui vous prennent de haut sans vous faire sentir trop bas.

"C'est dingue", pensa-t-il. "On peut quand même penser de ces conneries quand on y fait pas gaffe !"

Puis il lui déclara qu'il était exactement 23h12, qu'il était tard et qu'il allait se rentrer.

Il se rentra.

Et songea qu'en définitive, il était dangereux de se promener le soir, à Paris, seul et avec son cœur.

Eric Rondeau

Abdel Kader

Depuis le début de la semaine, nous n'avions pour ainsi dire rien vu de son visage. Sa face s'était résumée à une fine bande horizontale encadrée par le tissu noir profond. Nous savions où ses yeux devaient se situer dans cette zone minuscule, mais ils étaient totalement indétectables, camouflés par une peau tout aussi sombre que son couvre-chef. Pourtant il nous parlait, nous écoutait, et ses mouvements de tête laissaient penser qu'il nous regardait également.

C'est le quatrième jour, vers midi, qu'Abdel Kader a momentanément cessé de voir sans être vu.

Nous étions au sommet d'une dune de sable qui barrait un large défilé, avec, en arrière plan, une vue splendide sur le couloir de pierre qui poursuivait sa route entre le ciel azur et le sable orangé. Alors que nous étions décidés à garder un souvenir photographique des vêtements de notre guide, à défaut de son regard, nous avons eu la surprise de voir se dérouler devant nous, lentement, l'obscur bande de toile. Un profil ébène, buriné et ridé à l'extrême, nous est alors apparu. Après quelques secondes d'adaptation nos yeux ont pu discerner les légers reflets brun foncé qui longeaient les plis les plus importants.

Puis le visage s'est tourné vers nous, révélant enfin le secret.

Un regard vif et pétillant, accompagné par un large sourire, apparaissait enfin. De petits yeux noirs, fiers et rieurs, que le soleil avait miraculeusement épargnés, étaient bien là, sur cette face usée qui semblait avoir tout enduré, et nous dévisageaient. Nous avons été plusieurs à penser simultanément que notre compagnon touareg marchait encore bien pour son âge. Par chance, l'un d'entre nous lui a posé la question préalable qui convenait, juste avant qu'un tel compliment s'échappe de l'une de nos bouches. Abdel avait quarante-cinq ans.

21 septembre 2009

Le tutoiement... Je t'ai vu...

Françoise Morin

Je t'ai vue la première fois sous la pluie. Je t'ai vue venir vers moi en tanguant un peu. Je t'ai vue chercher mon regard en te nichant dans mes bras. Je t'ai vue emménager chez nous sans aucune discrétion. Je t'ai vue grandir. Je t'ai vue me regarder avec amour. Je t'ai vue cueillir nos fraises et t'en régaler. Je t'ai vue avaler une bassine d'huile de friture et fuir pendant une semaine. Je t'ai vue m'attendre. Je t'ai vue courir après un corbeau en ignorant les deux renards entre lesquels tu passais. Je

t'ai vue débusquer un marcassin dans le Marais du Val. Je t'ai vue m'apporter un levraut comme un cadeau. Je t'ai vue ne jamais aboyer méchamment. Je t'ai vue poser ta tête sur mes genoux pendant que je lisais, rêvais ou pleurais. Je t'ai vue courir dans ton sommeil. Je t'ai vue danser avec les filles. Je t'ai vue presque voler noire et gracieuse dans les champs enneigés. Je t'ai vue près de moi, avec moi onze années durant. Je t'ai vu mourir dans mes bras, ton regard rivé au mien. Je t'ai vue et toujours je te verrai courir dans ces chemins que désormais je parcours seule.

Alain Huré

1-Je t'ai vu d'abord assis près de moi, par terre dans l'atelier de dessin, comme moi aux pieds de la statue qu'on devait dessiner... je t'ai vu grand, la mèche rebelle, tes grands yeux clairs rieurs me choisissant comme ami... je t'ai vu dessiner, désarmant de facilité, ta main courait sur le papier, le fusain prenait vie, le plâtre s'animait... je t'ai vu charmeur, prenant dans tes filets les filles de l'atelier, même celles que je convoitais en silence... et même quand je te voyais à leur bras, je ne t'en voulais pas, je te voyais mon double, mon autre mais en mieux... je t'ai vu à l'atelier, je t'ai vu au café, je t'ai vu chez Catherine ou chez Jean-Marie, on y passait des soirées interminables dans ces appartements luxueux, tu refaisais le monde avec un sourire radieux, on était les deux seuls à ne pas être de leur milieu, je repartais sur mon Solex, je te laissais partir à pied... je ne t'ai pas vu chez toi, tu le cachais, ce pauvre logis près des Halles où ta mère et toi surviviez... je t'ai toujours vu avancer, je t'ai toujours vu réussir, je n'ai pas vu la fêlure que tu cachais, je n'ai pas vu que tu jouais ta vie, que tu jouais à la vie... et elle s'en est aperçue, elle ne pardonne rien, elle t'a attendue au virage... je ne t'ai pas vu couché près de ta moto... je t'ai vu pour la dernière fois... non, je n'y suis pas allé pour te voir descendre en terre, je veux toujours te voir, en fermant les yeux, grand, blond, riant et dessinant des statues près de moi...

2-Je t'ai vu, enfant, essayant de te recoiffer sans cesse, jamais content de la sage raie sur le côté et de tes oreilles dégagées... je t'ai vu vérifier que ce duvet discret, c'était bien l'amorce d'une moustache... je t'ai vu passer, tout empli de fierté, en partant à ton premier rendez-vous... je t'ai vu l'air maussade, essayant de ne pas pleurer quelque temps après... je t'ai vu changer, tu te cherchais une tête, pas celle que tes parents t'avaient imposé... j'ai eu soudain du mal à te voir... et quand je t'ai revu, tu portais des lunettes... je t'ai vu vieillir, doucement, l'air de rien... finalement, je me demande si la barbe, ce n'est pour éviter que je te regarde en me rasant, tous les jours, dans ce miroir.

3-Quand je t'ai vu, je t'ai reconnu tout de suite... je t'ai vu arriver par le parc, encore timide, ne voulant pas déranger... je t'ai vu avec ton air doux, lumineux... j'ai vu que même les enfants qui te voyaient pour la première fois tombaient sous ton charme... je t'ai vu briller dans leurs yeux... je t'ai vu, avec cette fille, tu la caressais, elle fermait les yeux en relevant la tête, s'offrant entière... je t'ai vu nous quitter soudain, pour plusieurs jours, revenir, repartir, on avait des nouvelles de toi par des voyageurs qui t'avaient vu là-bas, au bord de la mer... et on était un peu jaloux même si on savait que tu reviendrais et resterais... et, ce jour-là, pour te fêter, on a mangé ensemble dehors, les filles chantaient... je t'ai vu brillant, chaleureux comme on t'aime... je t'ai vu dans le vin, je t'ai vu dans les

mèches blondes, je t'ai vu dans les fleurs, je t'ai vu dans les couleurs... reviens-nous vite, printemps.

Eric Rondeau

Toi et moi

Ta plus tendre enfance, tes premiers mots, tes premiers pas me sont restés invisibles mais, un jour, je t'ai vu t'éveiller à la vie, je t'ai vu jaillir subitement du temps perdu.

Je t'ai vu observer et comprendre petit à petit le monde qui t'entourait. Je t'ai vu découvrir la véritable nature du fil qui te reliait à tes chers parents.

J'ai rarement vu ton visage mais je t'ai vu sourire et grimacer. Je t'ai vu vouloir et admettre. Je t'ai vu enthousiaste et déçu. Je t'ai vu rire et pleurer.

Je t'ai connu réservé, timide et muet, ou combattant et volontaire, parfois têtu, mais je ne me souviens pas t'avoir vu en colère.

Je t'ai vu rêver.

Je t'ai vu accepter et refuser. Je t'ai vu discerner le possible de l'interdit, le bien du reprochable.

Je t'ai vu exploiter tes sentiments, accumuler et comparer leurs innombrables traces. Je t'ai vu séparer le vraisemblable du peu probable et constituer imperturbablement le gigantesque puzzle de tes idées, de tes certitudes et de tes doutes.

Lentement, inexorablement, poussé par cette mystérieuse force de vie qui était en toi, je t'ai vu devenir moi-même.

Parfois je pense à toi et je me laisse aller à espérer que tu es fier de moi.

Paulette Teindas

Je t'ai vu te tapir dans le gazon en lacérant le sol de tes griffes, remuant nerveusement la queue, puis d'un bond sauter sur le papillon qui voletait par là.....

Je t'ai vu déposer sur le paillason, tôt le matin, après une nuit de chasse, les restes de souris ou autres campagnols (je dis restes car, généralement, on ne devine que le museau et la queue). Je t'ai vu outrepassant les interdits, filer à pas feutrés par la porte légèrement entrouverte de la cuisine, monter l'escalier pour aller te cacher sous les lits.

Je t'ai vu aussi te retourner brusquement pour mordre la personne qui te caressait gentiment depuis dix minutes....

Enfin je t'ai vu te cacher derrière la maison pour chasser ton pire ennemi (en l'occurrence, mon propre chat) puis monter sur le faîte du toit pour le surprendre par derrière et le courser...

Je t'ai vu te consacrer à une toilette minutieuse puis t'endormir sagement, rêvant à je ne sais quelle chasse, à en juger les mouvements involontaires de tes pattes arrières.

Puis je t'ai vu essayer d'ouvrir une paupière et, sans bouger la tête, regarder aux alentours, t'étirer, t'aplatir, faire le gros dos, allonger tes pattes engourdies pour te diriger enfin, la queue droite comme un I, vers le bol de lait que tu as bu à petites lampées délicates.

Finalement, je t'ai vu, un matin de brouillard, sur le bord de la route.

Guy Teindas

Je t'ai vu démarrer dans la cour des grands hommes

...mettre des hauts talons pour être encore plus imposant,

...délibérer, argumenter, contredire tes adversaires,

...persuader ton public avec conviction (même des choses erro-

nées),

...mentir avec élégance,

...proposer des programmes alléchants,

...détourner tes actions de tes promesses,

...déclarer que tu ne changerais pas de femmes,

...prendre des positions insoutenables avec beaucoup d'aplomb,

...avec une attitude un peu gauche,

...insulter un compatriote lambda parce qu'il t'avait interpellé,

...traiter un de tes collègues d'imbécile ou presque : "Zapatero n'est pas très intelligent."

...répéter "je vais vous dire"... comme si tu livrais un secret à chaque fois,

...souvent nerveux malgré ta belle assurance qui ne trompe que toi,

...faire du sport avec énergie au point de te rendre malade,

...décider des choses importantes mais aussi beaucoup de peu constructives,

...au début, comme je souhaitais te voir,

...changer de femme (la belle affaire). Mais pourquoi donc avoir menti !

...diriger un pays et tenter de faire bouger la France,

...affronter avec courage des crises sans précédent,

...souvent dans les medias mais je souhaiterais t'y voir moins pour agir plus,

...avec beaucoup d'espoirs personnels et j'en garde encore,

...dire trop de choses et d'autres encore. Arrête-toi là et fais-les. Pardon de vous avoir tutoyé, c'était nécessaire à la sincérité de mes sentiments.

MES RESPECTS MONSIEUR LE PRESIDENT.

Paulette Teindas

Il est sept heures du soir à Paris, il fait déjà nuit. Pauline sort du métro pour aller dîner chez ses futurs beaux-parents. Pour cela il lui faut maintenant marcher le long de cette rue interminable, lugubre.

Pour cette occasion, elle s'est arrangée, a chaussé des hauts talons vernis noirs, remonté ses cheveux en chignon tout pour arranger sa silhouette un peu bouboule.

Des rares réverbères sort une lumière verdâtre qui projette son ombre sur le pavé mouillé.

Il fait très froid. Une certaine angoisse l'envahit, elle remonte le col de son manteau, se hâte...

Il lui reste encore à passer sous le long tunnel, véritable trou noir.

Elle presse le pas et le bruit sec de ses talons est le seul que l'on puisse entendre, jusqu'au moment où, en sens inverse, d'autres pas moins pressés résonnent d'un bruit sourd.

Elle ne distingue rien. Rien aux alentours, pas une lumière, pas une seule voiture qui passe.

Les pires idées lui traversent l'esprit. Son cœur bat la chamade, résultat d'une peur incontrôlable. Et si elle avait rendez-vous avec son assassin ?

Les bruits de pas se rapprochent (Mon Dieu que va-t-il m'arriver ?).

Elle distingue maintenant une silhouette masculine énorme. Le monsieur porte un bonnet de laine noir, un anorak noir, une serviette sous le bras. Il n'est plus qu'à quelques mètres et, au moment même où ils se croisent, l'homme s'arrête et vocifère : "Hein que tu as peur ! Hein que tu as peur !"

Alors Pauline prend ses jambes à son cou et se met à courir, courir... Ca y est, elle voit maintenant la fin du tunnel, elle n'est plus qu'à cinquante mètres de la maison. Elle ouvre la

porte cochère, la referme rapidement et s'adosse au mur le temps nécessaire de reprendre une respiration normale puis petit à petit, gravit les trois étages. Elle sonne, il ouvre :
"Bonsoir ma chérie, tu vas bien ?"

.....
.....

5 octobre 2009

Sur l'incipit, première phrase d'un texte...

.....
Marie-Thérèse Leroy

Le grattage est une attente qui ne cherche même pas à aboutir si la jouissance ne vient jamais.

C'est machinalement que deux ou trois fois par an, je prends une pièce de 20 centimes et je m'applique à gratter minutieusement un ticket du "Millionnaire". Mais le miracle ne se produit plus. Au mieux je gagne 4 euros. Pourtant la tentation me reprend de temps à autre de revivre cette histoire insensée survenue en 1996. Je ne me souviens plus du jour de la semaine. Je travaille seule dans mon bureau, je ne vois pas l'heure passer. Il est déjà 13h30. Je fonce à la brasserie-tabac de la gare prendre un rapide sandwich que je dévore machinalement tout en grattant avec mon ongle ce ticket du Millionnaire, pris par hasard, sans doute pour imiter la personne qui m'a précédée. 3 TV surgissent. Ignorante que je suis, je demande à la caissière la signification du lot. Non je ne gagne pas une télévision, je gagne la possibilité de passer à la télévision tourner la roue. "Ca, je ne l'imagine pas un seul instant", je m'entends lui répondre, "mais je vais bien trouver une personne de mon entourage susceptible d'y aller."

J'observe la file d'attente des gens en train d'acheter ou des timbres ou un loto ou autre jeu. Ils me regardent, incrédules. Ils doivent me trouver atypique, voire carrément débile. Je fonce au bureau, ravie d'avoir cette histoire incroyable à raconter : je viens de gagner au minimum 100 000 francs à condition que quelqu'un tourne cette maudite roue. Car rien à faire, je ne veux pas y aller, c'est trop compliqué professionnellement.

Liliane, la secrétaire du service, me raisonne : "Mais enfin, cela n'a rien à voir avec votre métier. C'est de vous personnellement dont il s'agit. Moi, je n'hésiterai pas un seul instant. Et d'abord il est où, ce ticket ?"

Je cherche dans mes poches. Rien. Je renverse mon sac. Rien. J'inspecte centimètre par centimètre ma voiture. Toujours rien. La tête de Liliane m'indique que la situation est grave. Elle m'accompagne à la gare. C'est maintenant la buraliste qui est éberluée par ma mésaventure. Nous refaisons toutes les trois, le chemin à pied du tabac à la voiture, en vain. J'ai perdu avant d'avoir gagné.

Le soir, je raconte à mes fils. L'un d'eux m'arrête de la main : "De toute façon, tu perds toujours tout." C'est vrai, je perds mes stylos, j'oublie mes parapluies. Mais tout de même ! Quel est l'énergumène dans la file d'attente qui m'a fauché mon ticket ?

Je ne m'endors pas. Toute la nuit je dévisage ces regards incrédules. Alors lequel ?

Epuisée au petit matin, je repars au travail vers d'autres horizons plus concrets, plus réalistes, plus urgents.

Toutefois, de temps en temps, je retente l'aventure, je gratte consciencieusement sans chercher vraiment à gagner. Le grattage et une attente qui ne cherche pas à aboutir et la jouissance

ne vient jamais.

.....
Alain Huré

1-Aujourd'hui, je recommence à tenir mon journal forcé-ment interrompu pendant ma maladie, ma grosse maladie car je crois que j'ai été très malade... j'ai encore du mal à m'y faire, tenir le stylo avec les dents, c'est pas facile... mais, bon, en tout cas, ça fait maigrir, toutes ces amputations, c'est déjà ça.....

2-Les invités, après l'opéra, se sont réunis à la datcha.

Devant tous les convives encore emmitoufflés dans des pelisses lourdes dégoulinantes de neige sale, Ivan Ivanovitch Volodin prononça le premier toast, levant son verre de vodka glacée. "A la sainte Russie..."

Après 15 ans de goulag, il fera un peu plus attention, le camarade Ivan.

3-J'ai rendez-vous avec mon assassin. Je l'ai trouvé sur Tueurs-à-gages point com... C'est la façon la plus pratique de se suicider, finalement... on choisit le mode opératoire, pistolet, poison, strangulation, chute depuis le Grand Canyon (il y a un supplément), train, requin (selon arrivage)...

Je reviens du rendez-vous, on n'a pas fait affaire, il voulait que je le paye avant... moi, je veux voir d'abord, je paye après.

4-Je suis sans doute vieux jeu, je ne supporte pas les fins de repas de famille sans qu'on se foute sur la gueule. Attends, c'est quoi, ces beaux-parents qui boivent pas !! Mon fils, j'avais honte pour lui, gna gna gna, ça va à l'école, t'es bien coiffé, gna gna gna, l'est bien mignon... Je te l'élève à coup de torgnoles, de matchs de foot et de jeux vidéo où t'écrases les vieilles et ils me cassent tous mes efforts en un dimanche devant une nappe propre... J'te jure... En sortant, pour le remettre dans la vraie vie, j'ai crevé les pneus du beau-père, ça soulage.

5-Il est 3 heures du matin. Jean marche en direction de la gare, dans une rue silencieuse.

Reprenons ce texte.

Il : l'auteur ne vise personne de particulier, faut pas être parano, quand même.

Est 3 heures du matin : les heures sont découpées en douze dans le sens de la longueur, elles tournent dans le sens contraire dans l'hémisphère sud. Le matin est un chien de garde qui rentre dans sa niche à midi.

Jean : Là, l'auteur prend un risque, celui de se prendre vachement plus de procès que s'il avait choisi Népomucène, mais il fait ce qu'il veut, c'est lui l'auteur.

En direction de la gare : la gare a plusieurs directions, la gare de l'est vers l'est, la gare du nord vers le nord, la direction des ressources humaines, etc...

Dans un rue silencieuse : l'auteur se fout carrément de notre gueule, il en a déjà vu des rues qui parlent, lui ?

Conclusion : ce roman est très intéressant, peu de personnages, un lieu unique, un temps limité, on est en pleine tragédie classique... le plus intéressant étant que l'incipit fait aussi office de phrase de fin, ce qui ne manque pas d'élégance.

.....
Eric Rondeau

Tête-à-queue

La bête, nouvelle victime d'une peur à jamais ancestrale, était morte.

Puis, subitement, tout devint calme.

Le corps piégé sifflait et frétilait par saccades.

Christophe appuya alors fortement la fourche de l'extrémité de son arme à l'arrière de la tête de sa proie.

Un coup plus fort que les autres fit apparaître un mince filet de sang.

Sous la rafale qui suivit, ce dernier n'eut pas le temps de réagir.

Par réflexe, il souleva son gourdin et frappa violemment le monstre.

Christophe sentit son cœur s'accélérer subitement.

Soudain, au moment de le toucher, son corps luisant se mit à sursauter.

Arrivé à la bonne distance il le regarda un moment, comme pour savourer la proximité d'un danger maîtrisé, puis tendit son bâton vers lui.

Puis, se faisant le plus léger possible, il s'approcha doucement de l'animal.

Par un lent mouvement il se pencha vers elle et la saisit fermement.

Une longue branche morte l'y attendait à sa gauche, à portée de main.

Sans bouger, le jeune homme parcourut le sol du regard.

Immobile, recouvert de quelques feuilles de châtaigner, celui-ci semblait dormir.

Devant lui, à quelques mètres, il venait d'apercevoir un serpent.

A la limite du bois noir, Christophe s'arrêta.

..... **Françoise Morin**

Je vous écris d'un pays lointain ou nous sommes de nouveau réunis pour un voyage à travers les mots. Chaque phrase est une étape, parfois facile, parfois ardue mais jamais nous ne renonçons.

Le terrain vierge de la feuille blanche nous voit hésiter à emprunter les larges allées des mots, les chemins escarpés de la syntaxe et les buissons épineux de la grammaire. Mais jamais nous ne renonçons.

Aller au bout de ces voyages nous apaise, nous rend fiers de nous et admiratifs de nos compagnons de route. Je vous écris d'un pays lointain où toujours nous revenons.

Je suis assis en plein soleil sur le tronc d'un vieux chêne contre le mur de la fosse à purin. Qu'elle est douce cette caresse lumineuse après les dures heures passées à curer l'étable.

Ce n'est pas tant l'effort que l'odeur qui rend ce travail pénible: eh oui, le pur purin pue !

A la limite du Bois Noir, Christophe s'arrêta. Le souffle court, il vérifia que personne ne le suivait. Le chemin était désert mais vibrait sous les coups d'un invisible boutoir géant. Le regard terrifié, Christophe se remit à courir. La sueur qui lui piquait les yeux l'empêcha de voir la souche. Sa chute fut d'abord une envolée gracieuse au dessus du chemin avant de se terminer violemment dans la poussière du dit chemin. Christophe se releva péniblement et croisa le regard noir et haineux du sanglier qui le chargeait. Avant de sombrer dans une douloureuse inconscience, Christophe eu le temps de penser : **“j'ai rendez-vous avec mon assassin.”**

..... **Guy Teindas**

Le grattage est une attente qui ne cherche même pas à aboutir et la jouissance ne vient jamais.

J'ignore qui a dit ça, mais c'est souvent faux.

Celui qui pense ainsi n'a jamais ressenti l'indicible plaisir que procure le grattage délicat effectué par un être cher qui, à votre demande, cherche à vous soulager d'une démangeaison rebelle que vous ne parvenez pas à éliminer tant elle est difficile d'accès, généralement dans la partie centrale du dos que seuls les meilleurs contorsionnistes sauraient atteindre. Ailleurs, on pratique le self-service.

Suivant vos instructions précises :

“Un peu plus en haut, là, plus bas, plus à gauche, ah tu y es, n'arrête pas de gratter s'il te plaît là, plus fort”, le gratteur est gratifié d'un “ah que c'est bon, continue !”

A cet instant, autant le gratteur mais encore plus le gratté ont atteint une grande satisfaction. Puis c'est fini.

Le premier est heureux que ça se termine car ce va-et-vient finit par être ridicule surtout s'il se pratique sur une plage, lieu propice à cet exercice. Le sel et le sable génèrent souvent des démangeaisons.

Le gratté, lui, est encore sous l'effet de la thérapie. Il ressent une jouissance subtile. Rien à voir, bien sûr, avec ce que les mauvais esprits pensent immédiatement dès qu'on parle d'atouchements corporels comme l'est le grattage.

Il y en a qui ont l'esprit mal placé. C'est probablement ceux qui assurent que la jouissance ne vient jamais par le grattage...

Je suis assis en plein soleil sur le tronc d'un vieux chêne couché contre le mur de la fosse à purin.

Ah ! Quelle idée ai-je donc eu là. Et de surcroît, je suis en plein soleil. C'est comme si je me délectais à humer l'odeur du purin, moi qui suis las de vivre dedans. .

La porcherie, le traitement des bêtes, les remplissages et vidanges des citernes, l'épandage dans les champs....

J'ai trouvé ! Je suis tellement imbibé que je ne sens presque plus rien. A la longue, il en sera de même pour les buveurs d'eau de nappe phréatique des régions agricoles !!!

.....
19 octobre 2009

La mémoire... fragments... Je me souviens... Annie Ernaux, " les années "...

..... **Alain Huré**

1-In memoriam...

2-”Souvenirs, souvenirs, vous êtes gravés dans mon cœur, mes chagrins, mes désirs, tous mes rêves de bonheur”...

3-J'ai toujours pensé qu'à la mort d'Aloïs Alzheimer, quelqu'un a dit... “Aloïs, tes patients ne t'oublieront jamais”...

4-Grand-mère pouvait nous dire bonjour vingt fois par jour à chaque fois qu'elle nous croisait dans la maison mais elle récitait les sous-préfectures de tous les départements par cœur... on devrait apprendre sa famille à l'école, on l'oublierait moins...

5-J'ai une mémoire visuelle niveau poisson rouge, je ne reconnais personne ou presque, surtout vu hors de son contexte. A Varsovie, avec un copain, on entre dans le grand hôtel Europejski... au bar, un type accoudé... "On le connaît, c'est un français"... pas moyen de se rappeler mais si on le connaît, lui aussi, non ?... on lui tape dans le dos... "Ca va ?"... il se retourne, digne... "Jean-Pierre Elkabbach, première chaîne, télévision française"...

6-Les souvenirs, il y a des magasins pour ça... on les achète et on les pose sur le buffet de l'entrée... "Bonjour, je voudrais un souvenir d'un amour de vacances, pas trop cher.... Ah bon, pour ce prix, je peux avoir juste un soir, mais alors, je le veux inoubliable"... et on le pose sur l'étagère...

7-Sur la carte postale représentant le port d'Audierne: "Un petit mot de notre séjour bigouden... Meilleurs souvenirs"... on gardera les plus mauvais pour le retour et les soirées vidéo interminables...

8-"Mais si, rappelle-toi, c'était après la station de métro, le jour où on a mangé chinois, on l'a vu ensemble, tu peux pas l'avoir oublié"... Si, je peux... en tout cas, je pouvais jusqu'à ce qu'on mette le doigt sur cette faille dans mon espace-temps... quand je me retourne sur mon passé, je vois sur la route une ligne pointillée avec des blancs... et plus j'avance, plus j'ai l'impression que la peinture des lignes s'efface...

9-"Tu me remets ?"... Il est devant moi, le menton interrogatif, il attend, il ne dira rien pour m'aider... Non, je le remets pas... et d'ailleurs, où devrai-je le remettre ? Il a sa case en moi, ce type ?

10-La réminiscence, ça, c'est du souvenir chic... c'est pour la littérature, l'art, les sciences... t'as pas la réminiscence de l'apéro de samedi avec Robert, déjà si t'en a gardé le souvenir, c'est pas trop mal mais tu vas pas mobiliser la réminiscence pour ça...

11-La mémoire, c'est les trous qui lui donnent du goût, comme le gruyère.

..... **Patrick Futersack**

Et me voilà ce jour, face à mon passé,
Encore et toujours, essayant de récoller
Tant mes beaux jours que ceux oubliés,
Mes plus beaux atours, et ceux expédiés.

Mes années de lycée, celles en faculté,
Les copains du passé, relations avortées,
Ma famille décimée au court des années,
Devant sans arrêt pourtant me redresser.

Et puis la réussite, les amis les amours,
Telle une stalagmite, construire sa tour,
Se donner une conduite finale sans détour,
Refuser toute fuite sans aucun faux atour.

A quoi bon ressasser son passé dépassé,
Se remémorer ses années éloignées ?
Pourquoi ne pas construire des souvenirs d'avenir,
Souvenirs à venir, nouveautés à nourrir

De nos envies, de nos idées, de nos futurs,
De ce qui semble à ce jour presque pur,
Rejet violent d'un quotidien souvent très dur,
Que ces souvenirs d'Avenir, pour nos enfants, perdurent.

..... **Marie-Thérèse Leroy**

-Les enfants laissaient parler leur grand-père, guettant, compli-
ces, au détour de ses récits le moment des expressions très
imaginées : "Et ça nous en bouchait une surface !"... Puis inévi-
tablement, ensuite : "Tu trouves pas que Papé ressemble à
Bourvil ?"

-Avec Danièle, en revenant de l'école primaire, nous passions
devant la porte cochère de la mère Devrenne un peu portée sur
la bouteille, en claironnant la pub : "Dubo, Dubon, Dubonnet,
c'est bon, c'est bon Dubonnet".

-"La famille Duraton", c'était 5 minutes avant le repas du soir.
On éteignait la radio juste après.

-Les premiers pas de l'homme sur la lune... C'était au Népal.
Nous étions dans un restau dans la rue principale. Le type avait
l'oreille collée au transistor qui hurlait. Et il oubliait de nous
servir.

-Le lendemain de la coupe du monde de football en 1998, les
enfants n'arrêtaient pas de raconter. Deux rangées devant eux,
une folle fonçait dans la foule avec sa voiture. Ils ont fait une
ronde pour empêcher les gens de piétiner les personnes renver-
sées en attendant les secours qui sont arrivées dix longues
minutes après.

-Les boutons supplémentaires sur les chemises d'hommes.
Mon oncle ne les supporte pas : "Quel gâchis ! Ca ne sert à
rien !"

-A Bordeaux, en bordure du tramway, et cette femme dont le
talon de la chaussure est resté coincé dans la rame. Nous
l'avons tirée en arrière et nous lui avons probablement sauvé la
vie. Elle nous a insultés, en sautillant sur un pied, pleurnichant
sur sa chaussure perdue.

-Sur le zinc, à Paris, dans le quartier du sentier. Nous prenons
un café en attendant d'aller à une réunion au service social de
l'enfance. 2 types au bar :
"Je te connais, toi", dit l'un à l'autre.
"Non, connais pas", répond l'interpellé.
"Mais si, rappelles-toi, à Fresnes !"

-Dîner aux chandelles, Journées du Patrimoine 2009, deux
comédiens amateurs et talentueux nous font découvrir une
reconversion de "La cigale et la fourmi" de Jean de la
Fontaine: "Le ptit beur et la cédic", version banlieue, écrite en
atelier écriture.

-Jour de guerre à Rio, c'était hier à France 2.
Au téléphone, Maxime précise : "Je suis dans un ascenseur, ça
va peut-être couper. Oui, ça va. Je reviens d'un mariage, à
Niteroi, en face de Rio. L'église, c'était génial, tout le monde
chantait et dansait. Jamais vu ça ! Après on a fait une de ces
fêtes ! Là, j'arrive ! On a entendu dire qu'ici ça allait mal mais
on a rien vu."

Vespasienne

Elles étaient bien commodes pour ces messieurs, moins pour les femmes qui n'y avaient pas accès. Mais leur présence rendait possible toutes sortes de déplacements sans se soucier de savoir où aller en cas de besoin. Un de mes amis, qui connaît quelques problèmes liés à son âge, s'est établi un itinéraire dans Paris avec la liste des stations où se soulager sans entrer dans un café prendre un verre même si l'on n'a pas soif.

Fontaines Wallace

Merci Mr Wallace d'avoir eu la bonté de donner à la ville de Paris vos fontaines si originales et heureusement conservées. Mais pourquoi ne pas l'avoir fait à Londres, Cela éviterait l'erreur fréquente de vous prendre pour un américain !

Attelage de chevaux

C'est curieux, voire déjà archaïque à l'époque, d'observer les chevaux, œillères abattues, mangeant leur avoine dans un sac accroché au niveau de leurs oreilles. Très souvent les attelages étaient garés le long du trottoir à côté de la vespasienne, ce qui les inspiraient fréquemment, à la grande joie des enfants qui sortaient de l'école.

Le tabac d'en face

Cet établissement ne désemplissait pas, qui achetait du tabac (quoi de plus normal), qui achetait des timbres, qui buvait un coup accompagné d'un oeuf dur cassé sur le zinc. C'était un lieu de rencontre des "pinardiers" de Bercy, qui, pas encore blasés de l'odeur du vin, venaient y prendre un verre avant le repas.

La femme du médecin folle

Elle faisait peur aux gamins du quartier. Elle gesticulait de façon incessante et ne cessait de parler. Mais elle n'a jamais fait de mal à personne.

L'exercice des pompiers

La caserne était située, et elle y est toujours, Place Lachambaudie. La compagnie s'exerçait tous les jours à dérouler les énormes rouleaux de tuyaux plats avec une technique sans faille car une seule pulsion suffisait pour provoquer le dévidage complet de la bobine. Et ne parlons pas de la sortie de la grande échelle où les jeunes pompiers faisaient de véritables prouesses d'équilibre. Il était aussi spectaculaire de les voir glisser le long d'une barre lisse verticale permettant leur course rapide vers les véhicules rouge rutilant.

Les camions des Halles

La gare de marchandises était à proximité et les camions assurant la livraison des Halles de Paris devaient patienter avant d'être chargés. Le temps d'attente très variable selon les arrivages permettait aux chauffeurs de justifier des retards bien amplifiés par l'arrêt systématique dans l'un des deux bistrots de la place. Ils laissaient tourner leur moteur diesel sans se soucier des gens qui dormaient dans les immeubles avoisinants. Ah les vaches !!!

.....
.....

Valérie Mrejen, "eau sauvage"... un père s'adresse à sa fille... monologue sans réponse... Une voix qui fait entendre 2 personnes...

.....
Marie-Thérèse Leroy

-Bizarre tout de même. On n'arrive pas à te joindre sur Skype ! Ca fait plus de deux semaines ! Tu pourrais appeler, toi aussi ! Quand la petite est née, tu téléphonais tous les jours. Tu voulais savoir combien de grammes elle avait pris, de centimètres etc ... On se marrait, on se disait "Et bien dis donc, le tonton ! Qu'est-ce que cela va être quand il sera papa !" ... Je regarde l'ordi, mais rien à faire, tu n'es pas connecté.

-Paraît que tu es allé voir le toubib, un orthopédiste ! Fais gaffe, frérot, oublies pas, t'es au Brésil. Te mets pas dans les pattes de n'importe qui. En plus, Martinez t'a donné son avis, par rapport à l'IRM ; alors cool mec, cool ! Pourquoi tu t'amuses à flipper tout seul ? Ton genou, faut juste travailler la musculation pour éviter une détérioration de la rotule, n'en rajoute pas.

-A Noël, essaie de prolonger ton séjour. C'est facile pour toi, en pleine période de congés annuels. Tu peux quand même te débrouiller pour rester une semaine de plus. Comme ça, tu nous rejoins autour du nouvel an en Haute Savoie. La neige, tu te souviens au moins à quoi ça ressemble ?

-Question judo, on profitera de ton séjour pour se faire deux ou trois entraînements. Faudrait qu'on révise ensemble le kata pour le 4ème dan. T'as pas l'air parti pour le présenter ton 4ème, t'es jamais là lors des passages de grades. Cette année, moi c'est sûr, je dois absolument le passer, je me le suis fixé comme objectif. Faut qu'on s'entraîne, quand je l'aurai, tu te décideras. Quoi que... J'ai bien cru que tu le passerai avant moi, ton 4ème. Déjà pour le 3ème tu m'avais dépassé et finalement je t'ai rattrapé.

-Alors, toujours pas de brésilienne en vue ? Faudrait peut-être t'y mettre. Ya pas que le boulot dans la vie. On a l'impression que tu y passes tout ton temps. Et le bébé, il débarque pas sur commande. Regarde, nous, la petite a pris son temps : quatre ans de gestation.

-Ici, pas de boulot en vue, remarque, ça tombe à pic, on s'occupe tous les deux de la petite, c'est assez super. Je me suis inscrit à un bilan de compétences. On verra bien. Je vais peut-être changer d'orientation. Une nouvelle vie quoi !

-Sprechen Sie deutsch ? Alors, comme ça, tu fais une virée boulot en Allemagne avec cinq heures de transit à Roissy. Super, on va faire les présentations, la petite va enfin connaître son tonton.

-Non mais ! Consulte donc la météo de temps en temps. Sors de ta sphère. En dehors de l'Amérique, il y a l'Europe et en Europe, il y a Berlin. Et ce matin, à Berlin, il y avait zéro degré. Ils l'ont dit au poste. Aujourd'hui, 9 novembre, c'est l'anniversaire de la chute du mur de Berlin. Ok, j'ai le temps d'écouter la radio et toi tu bosses de trop, il paraît. Mais le week-end, tu te baignes à Copacabana. C'est vrai, j'ai du temps, mais me baigner à la base de loisirs de Cergy... Non, tu vois, c'est pas possible en novembre.

-Surtout, emmène des pulls car, sinon, à ta sortie d'avion, tu vas te transformer en glaçon. Réfrigéré, le frère, réfrigéré ! -Ramène des ponchos de Maracana, les copains ils comptent sur toi, tchao.

.....
.....

Alain Huré

Jambville, le 9 novembre... Tais-toi... oui, tais-toi, même par courrier, je t'entends déjà... Je t'entends me dire : Ah, quand même, il se décide à m'écrire... Tu crois que c'est facile de t'inventer, comme ça, à brûle pourpoint... Non, y a rien qui brûle, brûle pourpoint, c'est une expression, tu prends tout au pied de la lettre, je sens... Si ça continue, tu vas me dire que c'est trop facile de t'inventer... Tu rigoles... Ça fait trois ans que je te traîne... Je te sentais déjà vieux râleur dans des textes de l'an dernier, je te décrivais comme si je me décrivais moi-même... Quant à nos rapports, ne compte pas sur moi pour les adoucir... Tu viens comme ça me prendre la tête tous les quinze jours, tu changes d'aspect à chaque fois, Fregoli d'atelier d'écriture, tu te caches de l'autre côté de cet écran... Ne réplique pas, c'est pas à toi de parler... tu le feras le 23, au prochain atelier... Et encore, ça dépendra de Marie-Thérèse... Tu essaies, je vois bien, de me faire dire du bien de toi mais je te connais... tiens, je peux même dire que je te connais comme si je t'avais créé... Quoi, "madame Bovary, c'est moi !"... T'as des lettres, en plus..... Y faut bien que je bovarise puisque tu réponds pas... et ça m'arrange... Je peux te dire ce que j'ai sur le cœur... j'en ai marre d'essayer de te créer différent à chaque fois, à chaque atelier, et de voir que, doucement, subrepticement, tu me fais écrire ce que tu es... Et mon libre arbitre, bordel !... Ah, ah, là, je t'ai eu, t'aimes pas les gros mots... Allons, je t'en prie, ne me fais pas croire qu'ici, t'en as pas entendu d'autres... Et puisque tu sors de moi, t'as du en croiser un tas dans mon cerveau... Ben oui, mon vieux, tu sors de moi, je te déguise en femme, en paysan, en copain d'école, en souvenir d'enfance... tu parles, en 45 minutes, on voudrait que j'en invente un différent à chaque fois... Galère... Alors, je fais facile, je te reprends, une petite couche de mots pour cacher que c'est toi, des adjectifs pour colorer et je remets sur le texte... Ah, si tu veux t'exprimer, la prochaine fois, je te laisserai, pour voir... Ah, tu fais moins le malin, t'aimes bien te faire manipuler, cochon... Finalement, on voit que toi, à la fin, exhibitionniste, je suis que t'aimerais que je te décrive à poil... Tiens, t'es trop con, j'arrête !

Eric Rondeau

Monologue à la noix

Tiens, par exemple, pas plus tard qu'hier aprèm j'l'ai vu traverser l'jardin. Ben, pendant une demie plombe, j'ai rin pu faire d'autre que d'fixer où il avait disparu ! Je sais, t'as pas peur des matous, mais moi y m'foutent la trouille. Surtout çui-là, tout noir, c'est les pires. En plus j'avais aut'chose à foute que d'surveiller sa tronche !

Au fait, le week-end dernier, j'ai pas vu la tienne de tronche. J't'avais pourtant dit qu'j'allais ramasser les noix. Y'en avait pas mal de tombées et ça m'paraissait l'bon moment. Comme d'hab, dès qu'y s'agit d'bosser un peu y'a pu personne. Remarque, c'est pas c'que j'préfère, ramasser les noix. Les coques étaient encore bien fermées. Au bout d'une vingtaine j'avais les avant-bras "téténisés". En plus, c'était si gras qu'y m'a fallu des heures pour m'nettoyer les paluches.

En tout cas, compte pas sur bibi pour t'en filer cet hiver. Et t'avise pas d'piquer dans mes réserves. Remarque, j'm'en apercevrais même pas. L'autre jour, au pied du tilleul, j'ai r'trouvé une cache d'au moins trois ou quatre ans. Des noisettes toutes décomposées. Ça puait le moisi comme c'est pas possible.

Un truc qui m'fait pas peur par conte, c'est l'orvet. Toi qui détailles à chaque fois qu'il apparaît ! C'qui t'fout les boules c'est qu'il a pas d'pattes? Ben moi c'est c'qui m'rassure. Pas d'griffes, pas d'griffures !

T'as vu, cet été l'proprio nous a pas laissé un max de c'ris. Il a encore dû faire des confitures ou des fruits à l'alcool, ou une connerie du genre ! Résultat, j'ai pas pu en becqu'ter des masses. Le peu qui restait, tout en haut, c'est les piafs qui les ont bouffées. Tu vas m'dire que les c'ris, ça s'garde pas, mais sur le coup, c'est quand même super bon.

Toi qui déménages comme qui rigole, tu crèches où en c'moment ? J'espère que t'as eu plus d'pif que la dernière fois. J'te l'avais pourtant dit qu'y z'allaient l'abattre le sapin. J'me souviens encore de quand y l'ont planté, c'était quelques jours après Noël. Il a eu d'la chance, il a pas glé l'hiver. Ça doit faire un bail, sûrement plus d'dix ans.

De toutes manières, tu m'écoutes jamais. Pour les noix, c'est kif kif, tu vas t'y prendre au dernier moment. Tu sais, quand la terre commence à g'ler, pour les planques ça s'complique. S'il neige, n'en parlons pas. Bonjour pour dégager dix centimètres de poudreuse glacée. Très peu pour moi !

C'est vrai qu't'es célib, t'as moins d'besoins. Mais avec bobonne, s'agit pas d'avoir le nombre, y faut la qualité. Bon j'm'ennuie pas mais j'ai du boulot. Et j'ai pas envie qu'ça gueule ce soir.

Extrait de "*Mémoire d'écureuil*"

Guy Teindas

Texte 1

Depuis hier, c'est affreux. Je n'en ai pas dormi ! J'ai eu un choc, j'ai eu mal et je suis angoissée.

Et pourquoi me regarde-t il fixement pour essayer de braquer mon regard ? Ce n'est pas lui que je regarde mais les gâteaux apéritifs sur la table basse.

Bon !je vais essayer de l'ignorer, de faire comme si rien ne s'était passé. Je passerai à côté de lui sans le regarder. Quand je dirai : à table ! Je lui poserai son assiette sans un mot, peut-être bon appétit sèchement pour qu'il comprenne.

Je vais lui faire la gueule pendant quelques temps pour voir si son comportement à mon égard change, si l'affection et l'amour que j'attends de lui reviennent petit à petit (d'ailleurs ne m'a-t-il jamais aimée ?).

De toute façon, il faudra qu'il y mette du sien car je vais avoir du mal à lui pardonner ses agressions répétées, surtout celle d'hier...

Texte 2

Si elle pense que j'ai honte, c'est raté. Je n'ai pas l'intention de changer. Evidemment, sa main était enflée, c'est déjà fini ça n'a duré que quatre petits jours...

Car, après tout, je suis aussi chez moi et son lit est aussi le mien et, quand j'en aurai marre, je la fixerai droit dans les yeux. Elle m'agace, je ne la supporte plus : Fais pas ci, fais pas ça...

Viens manger, va coucher, touche pas aux plantes. Elle me

saoule. Je ne suis pas endormi depuis dix minutes pour la sieste qu'elle arrive! Oh mais, tu es en plein courant d'air, viens te mettre sur cette chaise et elle me couvre d'un châle rouge (j'ai horreur du rouge).

Elle est sur moi toute la sainte journée : Je vais au jardin - "Ou es tu ?"- "Ne te mets pas à quatre pattes sous le junipérus tu vas attraper des bestioles..."

Je me demande si elle ne pense pas à une séparation ?.....

Dans ce cas je sais ce qu'il m'attend... je crois que ça s'appelle la SPA.

..... **Françoise Morin**

"Bon, allez! Tu peux me le dire...

Oh ne fais pas cette tête là!

Allez dis-moi : depuis combien de temps sortez-vous ensemble?????...

Ah ouiiii, quand même...

Et vous avez, heu...?????

Oui, évidemment. Et... c'est quoi la contraception ? ...

Ah, d'accord...oui, et puis c'est vrai qu'au début cela protège AUSSI des MST... enfin tu vois ce que je veux dire...

Hein ? Quoi ? Mais non je ne suis pas parano, d'ailleurs j'allais te proposer la pilule...

Comment ça tu ne veux pas grossir, quel est le rapport?...

Ah ! Oui bien sûr... docteur Internet !...

Oh ! Arrête je plaisante...

Changer plusieurs fois de pilule ??... Ah les femmes d'un certain âge : et bien, c'est normal, car nos hormones changent, évoluent au cours d'une vie...

Ah oui, des femmes d'un certain âge... de... trente ans !!!!!!!

Mais non je ne suis pas vexée, après tout, tu es bien mon bébé de dix-neuf ans !"

..... **Paulette Teindas**

Tu vas encore me dire que je râle pour tout mais as-tu vu la façon dont tu t'habilles ?

Passe encore que tes vêtements ne soient plus à la mode mais tente au moins d'associer des couleurs qui ne jurent pas. Un pantalon vert avec un pull violet... Quelle idée ! Je me refuse de sortir avec toi si tu ne te changes pas.

A propos as-tu mis d'autres sous-vêtements que ceux de ce matin que tu as trempés de sueur. Donne-les-moi, j'ai précisé-ment une lessive de blanc à mettre en route.

Au courrier, il y a une relance de l'assurance du pavillon d'Issy-les -Moulineaux. J'étais persuadée que tu avais payé. Je vérifierai dans le carnet de chèques quand je l'aurai retrouvé. Il serait peut-être préférable de passer régler en liquide. Je crois que l'Agence préfère ainsi !!

A propos donne-moi des sous pour faire les courses...

Quel travail tu as dépensé pour refaire la peinture du salon!!

C'est plus clair, c'est plus propre, ça en avait bien besoin.

Dommage que tu ne l'aies pas fait plus tôt.

La peinture du mur gauche qui ne te plaisait pas trop est une véritable réussite. Je suis très contente de mon choix. A coup sûr, nos amis seront admiratifs du résultat de la mise en peinture de mon salon.

Ton frère a appelé. Il paraissait un peu fâché que nous ayons trouvé autant de champignons dans les bois de Jambville. Lui,

le grand spécialiste, n'en récolte pas la queue d'un en Auvergne. C'est un déshonneur. A l'avenir on ne lui dira plus rien, pas même quand nous partons en voyage. Il est trop envieux. Cette année, nous ne recevrons pas de bocaux de conserve de cèpes pour Noël !!!

Je ne comprends pas que tu ne sois pas meilleur en informatique après les longues études que tu as suivies. Il est vrai qu'à l'époque, on ne savait pas ou peu de quoi il s'agissait. Il faudrait t'y mettre sérieusement car ça deviendra indispensable, à l'avenir pour un tas de démarches.

Quand tu sauras, tu m'initieras.

Les affaires administratives, le courrier, la gestion générale du foyer : devis, factures, offres d'achat, retraite, banque, impôts... Tu y passes un temps fou alors qu'il y a tant d'autres choses à faire dans la maison. Regarde-moi, je n'arrête pas... sauf pour m'entraîner au SCRABBLE.

..... **Patrick Futersack**

ELLE EMOI

1- Soudain, mon portable se signale à moi Je me précipite, lis le message, un fichu sms de plus qui ne m'intéresse pas.

Devant moi, elle me regarde, les yeux moqueurs avec l'air de me plaindre, moi, la grande victime des nouvelles technologies...

Et je lui dis : Oui ? Et alors ?

2- J'efface ce message inopportun et décide d'aller ramasser les feuilles mortes qui gisent au pied du cerisier du Japon. Je me saisis d'un râteau et mer projette vers l'extérieur.

C'est alors qu'elle me retient. Il pleut, dit-elle.

Et je lui dis : Ah ? Bon ? Dommage !

3- J'abandonne mon outil et me relègue à un fastidieux classement de photos anciennes....quand le soleil réapparaît, comme pour me narguer. Je relève les yeux.

Elle me regarde, interrogative. Je la regarde : Nous nous faisons une moue moqueuse, un peu désabusée.

Je regarde mon râteau laissé devant la porte...

Et je lui dis : Boof ! Je verrai demain !

4- Fin de journée. Le soleil reprend sa route jusqu'à demain.

On allume les lumières et les ordinateurs. Le jour s'efface.

C'est l'heure des jeux, double-je, ELLE et MOI.

Je fais claquer mon clavier. Elle s'esclaffe à chacune de ses réussites. Mes bruits la troublent. Ses victoires m'étonnent.

Et je lui dis : Quand est-ce qu'on mange ?

.....
.....

23 octobre 2009

Patricia Highsmith... Texte sur " La Perfectionniste "... Travail sur l'exagération...

..... **Alain Huré**

Le peintre

L'arbre trônait au milieu du paysage, la rivière à ses pieds, des bosquets charmants mettant de ci de là quelques touches de

couleur plaisantes. La vache tourna à peine la tête quand Jean-Pierre posa son matériel de peinture sur l'herbe tendre. Il commença alors sa toile, l'air tendu, scrutant chaque morceau du paysage longuement. Il était du genre réaliste, Jean-Pierre, plus il pouvait faire de détails, plus il pensait attraper l'essence de la nature. Il avançait doucement, touche après touche, de plus en plus finement. Le soleil finit par tourner. Jean-Pierre se rendit compte que la lumière n'était plus celle du début, il s'arrêta, poussa jusqu'à la ferme voisine, cogna à la porte. Le paysan, qui le surveillait depuis le début, le fit entrer. "Hébergez-moi, brave homme, lui demanda Jean-Pierre, j'ai encore trop de choses à peindre sur cette toile pour finir aujourd'hui." L'homme accepta, une chambre de l'étage était libre, la grand-mère venant de mourir le mois dernier. Jean-Pierre passa l'après-midi sur un banc à regarder fixement le paysage, dîna face au paysan peu loquace puis monta dans sa chambre.

Le lendemain, l'air était beau, comme la veille, il sortit, son matériel sous le bras, marcha prestement jusqu'au pré... là, le souffle lui manqua... la vache n'était pas la même. Il fonça à la ferme, secoua le paysan qui ne comprenait rien, finit par s'expliquer : "Je veux la même vache qu'hier, au même endroit"... La Roussette, c'était son nom, reprit sa place... l'autre regagna l'étable sans comprendre mais on ne peut pas lui en vouloir. Jean-Pierre s'assit, recommença de peindre mais un malaise le taraudait... il ne pouvait pas mettre un nom sur cette angoisse qui le tenaillait pendant qu'il peignait une par une les feuilles de l'arbre... "Nom de Dieu, il en manque"... Il se leva, s'approcha du grand chêne, regarda à ses pieds les feuilles que le vent avait fait tomber... Il repartit s'asseoir devant son chevalet et se remit à peindre, le nez collé à la toile, enlevant les feuilles qui n'y étaient plus, les mettant au pied de l'arbre... La vache ayant bougé, il dut l'effacer aussi pour la refaire, mais de face. Il regagna sa chambre, l'air sombre...

Le jour d'après, il remarqua des nuages qui ne figuraient pas sur la toile... il batailla toute la journée à les déplacer d'un côté, de l'autre... Un merle posé sur la barrière lui posa un problème, devait-il le dessiner alors qu'il était sur qu'il allait s'envoler... "Ca y est, j'en était sur, heureusement, celui-là j'aurais pas à le refaire", pensa t-il. La lumière changea, il reposa ses pinceaux devant sa toile inachevée.

Le paysan n'osa pas le réveiller quand la tempête se leva et fit s'envoler tout le feuillage du chêne... Jean-Pierre, en regardant le champ dévasté, pensa que c'était une lutte à mort qui s'engageait entre le paysage et lui... Le paysan, la pipe aux dents, ravi d'un locataire qui était parti pour rester longtemps, regardait Jean-Pierre marcher, le pas pesant, vers son destin. Il portait son chevalet comme on porte une croix.

Réflexion

"Nom de Dieu d'espèce de salopiau.... Sale môme.... Qu'est-ce que t'as encore fait ?.... Non, couillon, la question serait plutôt - qu'est-ce que t'as encore pas fait ? ... tu fous rien, avec ta gueule de con boutonneux voûté comme un vieux, ton regard vide de veau mort-né de drogué d'obsédé de tes jeux de débile sur ton ordinateur Mais, j'ai vraiment mérité ça ???!!! Et quand je dis ça, je parle de toi, crétin, tu mérites à peine le qualificatif d'humain... plus je te regarde, plus je me demande s'il n'est pas encore temps pour penser à l'avortement... et plus je regarde ta peau flasque et pustuleuse d'adolescent maladif, plus je me demande si t'es bien mon fils.... Oh, oh, oh, toi,

chérie, tu vas pas l'ouvrir à ton tour... toi, je me demande si t'es bien ma femme... en tout cas celle que j'ai épousé il y a vingt-cinq ans... je me rappelle pas que c'était une pareille poufiasse, fainéante comme une couleuvre, bouffie de sucres, avachie devant les conneries de feuilletons débiles... Putain, y a des moments où j'admire les tueurs en série... c'est ça, chiale... et, toi, grand couillon, arrête de rire comme un débile, tu compr..."

La porte s'ouvre brusquement... le gamin passe la tête et dit à son père qui sursaute à son bureau...

"Papa, tu peux me filer dix euros, j'ai un truc à m'payer.... Et puis y a maman qui t'appelle pour arranger la machine à laver"...

"Tiens, prends, répond le père en tendant un billet, vas-y".... puis, plus fort... "J'arrive chérie, je finis juste un boulot... Bon, d'accord, je le lâche"....

Et il sort sur ce mot.... lâche... lâche.... lâche...

Françoise Morin

Enfant fluette, elle n'était jamais malade. Sans doute avait-elle une bonne constitution et sans doute avait-elle bien retenu qu'être malade, ça coûte cher et qu'il suffit de ne pas s'écouter. Elle se maria jeune et eu deux adorables filles. Elle était très attentive à leur santé, les emmenait régulièrement chez le médecin, lisait tous les articles médicaux (ou supposés tels), ne ratait aucune émission télévisée ou radiophonique sur le sujet. A son grand désarroi, ses filles se portaient très bien. Aussi, quel n'était son bonheur lorsque leurs nez coulaient : délicieusement paniquée, elle se précipitait chez le médecin.

"C'est grave docteur ?"... Celui-ci la rassurait et prescrivait un sirop ou un spray nasal.

"C'est tout docteur ?"

"Mais oui, dans deux ou trois jours, ce sera fini."

A la pharmacie, elle achetait les produits dans plusieurs marques et rajoutait systématiquement des pastilles, des suppositoires et autres sirops.

Elle remplit rapidement l'armoire à pharmacie de médicaments inutilisés puisque toute la famille était en bonne santé. Cette tension permanente la rendait irritable; son médecin lui prescrivit des vitamines.

Celles-ci restèrent sans effet. Le médecin prescrivit alors un antidépresseur. D'irritable, notre amie devint angoissée et un calmant s'ajouta à la prescription. Elle était enchantée : "Vous voyez... je savais bien que j'avais quelque chose." Puis arrivèrent douleurs et migraines variées. Par peur de manquer de médicaments, elle alla consulter d'autres médecins. Prendre ses comprimés était un rituel qui la remplissait de bonheur. Elle vérifiait plusieurs fois par jour l'alignement des dizaines, puis des centaines, de boîtes rangées dans une jolie armoire. Elle les montrait avec fierté à ses visiteurs. Et tout le monde de s'étonner car elle avait une mine superbe. Alerté par la Sécurité Sociale qui subodorait une arnaque, le médecin, après un long questionnaire, diagnostiqua une dépendance psychologique aux médicaments.

Elle fut admise en service psychiatrique afin d'y être sevrée en douceur. A son arrivée, aucune affaire de toilette dans sa valise emplies de boîtes bien rangées. Il fallut la lui arracher des mains et lui administrer un sédatif afin de calmer ses hurlements.

Après plusieurs mois de traitement elle sortit enfin et s'empressa de trouver un médecin dans un département limitrophe.

Eric Rondeau

La posture du lacet

A partir du moment où il avait eu la bonne surprise de trouver son lacet parmi quelques feuilles d'érable ayant terminé leur course dans le caniveau de la rue principale, à la faveur de la lueur du lampadaire, Robert n'avait plus utilisé une seule fois les acquis de ses ancêtres erectus. Il marchait constamment courbé, le nez pointé vers le sol, cherchant sans relâche le frère jumeau de son incroyable découverte. Son corps ne se déplaçait jamais, ni pour rejoindre son canapé, ni pour aller aux toilettes, lieux où il se retrouvait comme par enchantement dans la même position relative par rapport à ses jambes.

A quelques jours à jouer au vieillard, un autre événement tout aussi extraordinaire lui avait été offert. Alors qu'il tentait d'éviter de glisser sur quelques fines feuilles d'érable ayant terminé leur course dans le caniveau de la rue principale et d'atteindre les hauteurs du trottoir adjacent, il avait heurté violemment le solide lampadaire. A partir de cette étonnante rencontre, non seulement il ne s'était pas remis en position verticale, mais il avait ajouté à sa posture une main droite ouverte tendue horizontalement vers l'avant. Mais l'heureux homme n'en avait pas fini.

Un matin, plusieurs jours s'étant encore écoulés, il avait fait un joli pas sur une superbe "bouse de cleps", comme il les appelait, parfaitement dissimulée parmi quelques fines feuilles brunes d'érable ayant terminé leur course dans le caniveau de la rue principale, au pied du solide lampadaire vert. Depuis, tous les dix pas exactement, penché vers le sol, la main droite ouverte et tendue vers l'avant, il relève son pied droit, le retourne vers lui à l'aide de sa main gauche et vérifie que rien de suspect n'est accroché à sa semelle.

Depuis quelques jours Robert est aux anges. A force de tremper ses semelles en marchant sur les quelques fines feuilles brunes et humides d'érable ayant terminé leur course dans le caniveau de la rue principale, aux alentours du solide lampadaire vert foncé, il a attrapé un rhume carabiné. Entre deux vérifications de sa semelle il a désormais le plaisir, n'ayant plus l'usage que d'une main, de sortir son mouchoir de sa poche et de le remettre à sa place immédiatement après s'être mouché, tout cela en moins de huit pas.

Ce midi, Robert arborait une splendide bosse sur le front. Dans la matinée, son lacet, ce don du ciel qui faisait son bonheur, s'était défait. Incapable de le renouer d'une main, qui plus est en moins de trois pas, il avait fini par marcher dessus avec son autre pied et avait dérapé sur quelques fines feuilles brunes d'érable humides et lisses ayant terminé leur course dans le caniveau de la rue principale, juste devant le solide lampadaire vert foncé en fonte.

Paulette Teindas

Proserpine est toujours speed .Elle veut avoir fini avant de commencer. Tout, vite, vite, vite. Elle se lève le matin et court sous la douche sans allumer la lumière. Puis, elle saute dans son peignoir et commence à se maquiller, toujours sans lumière... Elle ne veut pas s'attarder sur son image, ça perd du temps, mais du résultat aussi car quand elle arrive dans le salon, elle a un œil fardé en bleu pervenche, et l'autre dans son

jus...

Ensuite, elle empoigne son petit linge pour le mettre dans la machine mais ne perdons pas de temps, un petit coup de poussière rapide sur le piano en passant, c'est du temps de gagné!!!! Le petit déjeuner de son mari attend sur le plateau et un "bonjour chéri" rapide, elle branche instantanément l'aspirateur et, dans un bruit d'enfer, déplace les chaises de la cuisine, ouvre un tiroir, le referme avec son pied, ouvre l'armoire et les "Tupperware" lui dégringolent sur la tête et aussi sec elle les relance et ferme le placard d'un coup de fesses.

Un petit coup d'œil rapide au salon et elle paraît satisfaite. Ah non ! Il manque un petit bouquet de fleurs sur la table basse. Ni une ni deux, elle en confectionne un et le dispose joliment. Maintenant, elle va pouvoir terminer l'encadrement qu'elle avait commencé; elle s'y met rapidement mais il ne lui reste que dix minutes avant l'arrivée du premier élève. Il ne reste qu'une baguette à placer mais, qu'à cela ne tienne, elle veut en voir l'effet accroché au mur maintenant. Elle suspend son tableau, recule, l'effet est concluant.

L'effet seulement car, ce que l'histoire ne dit pas, c'est que le lendemain matin, quand le petit mari s'est appuyé contre le mur pour recevoir le plateau du petit-déjeuner que sa femme lui portait tous les matins, le tableau trop rapidement posé s'est décroché et est tombé sur son crâneVite, vite, vite un pansement !!!!

Patrick Futtersack

Il terminait sa journée après avoir bouclé la liste écrite de tout ce qu'il se donnait à faire le lendemain.

Huit heures du matin : le réveil sonne, il s'assoit au bord du lit et saisit fébrilement sa liste précieusement posée sur la table de nuit : Appeler d'urgence Untel à la première heure ! Il enfila sa robe de chambre et se dirige vers le téléphone lorsqu'il rencontre du regard sa boîte de médicaments qu'il doit impérativement prendre à jeun avant toute chose.

Il se dirige vers elle, va prendre un verre d'eau... près duquel traînent les clés abandonnées de sa voiture ! Il pleut ! Zut (se dit-il), il a oublié d'en fermer les fenêtres. Il se précipite donc vers la cour et remarque au passage, sur la table, une facture qu'il aurait déjà dû régler depuis huit jours... et qu'il a oubliée!

Pas question de négliger encore, et, pour être sûr, il remonte dare-dare dans son bureau pour prendre son chéquier : Mais où est-il ? Il ne le trouve pas. Il retourne tout lorsque son portable sonne pour le sommer de prendre connaissance d'un message sur le 1,2,3. Il fait cette connexion, mais l'appareil s'éteint, faute de batterie. Bon sang ! Où est le chargeur ??? Il a l'habitude de le ranger "soigneusement"... Oui, mais où ?

Un peu fébrile, il retourne dans le bureau, espérant le retrouver, quand la forte pluie claquant sur les carreaux le rappelle à l'ordre ! Mince ! Les vitres ouvertes de la voiture ! Bon, où a-t'il posé les clés du véhicule au moment où il a aperçu la facture impayée qu'il aurait dû régler depuis plus de huit jours en allant chercher son chéquier qu'il n'a toujours pas trouvé ??? Où sont ces foutues clés ??

Il redescend vers la cour où se trouve la voiture aux vitres ouvertes, scrutant attentivement partout où pourraient se trouver les clés et où elles auraient pu être déposées. Bon : Il n'a que deux mains : la première pour avoir posé les clés quelque

part et la deuxième pour s'être emparé de la facture qu'il voulait payer.

Et puis, c'est quoi, c'est qui, ce message sur le répondeur du portable ? C'est important ? Peut-être ? Bon sang, il remonte voir où en est la charge de ce téléphone et réalise subitement qu'il n'a toujours pas trouvé le chargeur, soigneusement rangé, mais où ???

Dans sa précipitation, il glisse sur une marche de l'escalier, se blesse au genou et se traîne péniblement vers la cuisine où se trouve le tiroir à pharmacie. Il voit le médicament qu'il aurait dû prendre impérativement à jeun avant toute chose...mais ce n'est plus de cela qu'il s'agit : il vient chercher un pansement ! Et là, il lui revient à l'esprit qu'il les avait désormais changé de place et mis dans un tiroir de la salle de bains.....vers laquelle il se traîne avec un genou très douloureux.

Arrivé sur place, la fenêtre est ouverte et la forte pluie s'est engouffrée dans la pièce et a trempé le sol. Par un dernier effort, il se saisit d'une serviette de bain pour éponger, referme la fenêtre... et se souvient brusquement que la fenêtre de la chambre était aussi restée ouverte pendant la tempête. Il s'y dirige, ferme la fenêtre et s'écroule, essoufflé, sur le lit, pour reprendre ses sens.

La maison est silencieuse. La rue est calme. La pluie s'est arrêtée. Il s'endort, profondément.

Dix-huit heures : Son épouse rentre de sa journée de travail. "Qu'as-tu fais aujourd'hui, lui demande t'elle?"

En se frottant les yeux et faisant un effort de mémoire, il constate :

-Qu'il a loupé le médicament qu'il devait prendre impérativement à jeun avant toute chose.

-Qu'il n'a pas payé la facture qui aurait dû être réglée depuis plus de huit jours.

-Qu'il n'a pas pu avoir connaissance du message laissé sur son portable faute d'avoir retrouvé le chargeur.

-Qu'il n'a finalement pas fermé les vitres de la voiture faute d'avoir pu retrouver les clés du véhicule.

-Bref, qu'il n'a rien fait, rien fait de ce qu'il voulait faire !

-Et demain, que comptes-tu faire, lui demande t'elle :

"LE RESTE, SANS FAUTE, REPOND T'IL !"

.....
Marie-Thérèse Leroy

ANATOLE

Au fur et à mesure que la nuit tombait, Anatole Rossignol se sentit de plus en plus une âme de justicier. Il était très satisfait de son action de la veille et il avait bien l'intention que cette nuit n'allait pas passer inaperçue.

Il avala rapidement son potage bio, se confectionna une petite omelette aux girolles cueillies le matin même dans les bois. Après une vaisselle faite à la sciure de bois, à l'ancienne, il se prépara minutieusement et se retrouva au volant de sa 4L blan-

che. Direction centre-ville, plus exactement la mairie.

Anatole stationna juste devant la porte, ouvrit le coffre de sa voiture et embarqua la balayette et le grand pot de peinture noire. Furtivement, il badigeonna un grand Z sur la porte de la mairie, rangea son matériel soigneusement dans le coffre et rentra chez lui, tout heureux d'imaginer que demain le maire allait se prendre la tête pour savoir ce qu'il pourrait bien avoir à se reprocher.

La presse locale, installée en face de la mairie, allait sûrement en parler. Son action allait enfin prendre une autre ampleur.

Anatole Rossignol allait être reconnu à sa juste valeur.

Car, jusque là, ses résultats n'étaient pas forcément très visibles. Il y avait bien son voisin de droite, qui après avoir effacé le Z de son portail blanc, accueillait dorénavant chaque week-end son pauvre père qui s'ennuyait en maison de retraite.

De même, ce jeune couple se promenait de nouveau, main dans la main, le jeune mari rentrant nettement plus tôt de son travail. Pourtant, pour cette action, Anatole s'était contenté de la boîte à lettres, le chien l'ayant dérangé.

Ce soir, il avait le sentiment d'avoir frappé plus fort. Il prit une verveine miellée et s'endormit avec la satisfaction du devoir accompli. Demain, il observera attentivement les réactions du maire, notamment, il l'espérait, face à la dernière pétition concernant le pylône à haute tension.

GILLES

Gilles aurait bien voulu être avocat ou et psychiatre, deux professions qu'il côtoyait assez régulièrement. Dommage qu'il ne possédât aucun diplôme correspondant. Et pourtant, lui seul, et il en était persuadé, savait comment soigner un tel et défendre tel autre.

Il avait une telle haute idée de ses compétences qu'un soir, il s'introduit dans le cabinet d'un médecin psychiatre qui l'avait suivi deux ou trois fois et s'autorisa à lui dérober son ordonnance.

Le lendemain, il écrivit au directeur d'un centre psychiatrique réputé lui certifiant l'arrivée imminente d'un nommé Griffon, tenancier du tabac bar de la gare.

Celui-ci reçut bien un coup de fil mais crut à un poisson d'avril. Dommage, tout de même, il en aurait eu tellement besoin !

Un samedi matin, Gilles, vêtu d'une robe noire d'avocat dérobée dans la salle des pas perdus du tribunal de grande instance s'installa sur le marché des primeurs, sur l'île de la Cité, juste en face du palais de justice de Paris. Et il proposa ses services d'avocat.

Un futur client lui versa cent euros d'acompte mais se ravisa. Et quelle ne fut pas la surprise des badauds de voir un pauvre bougre courir après un avocat prêt à plaider, en criant "au voleur, au voleur !"

.....
Christiane Rosset

Elle s'appelle Ciboulette. Je l'ai rencontrée sur les berges de la Seine.

Elle m'a tout de suite étonnée : ses cheveux verts et bouclés ondulaient sur ses épaules. Une pomme rouge au-dessus de la tête lui donnait une allure de reine à qui manquait son diadème.

En regardant de plus près, des barrettes dorées avec des pendoques de perles en verre de Venise, colorées jaunes, orange, rouge et or, animait cette tête exceptionnelle. Une frange bleue descendait harmonieusement sur son front.

Son visage... Ah ! Son visage : une bouche en forme de cœur

peint en noir. Un joli petit nez retroussé avec un brillant posé en son milieu. Des yeux noirs, d'un noir profond naturel, alors qu'on les croyait peints, entourés de cils fluorescents retroussés et peignés en rayures régulière, violette, blanches et jaunes. J'étais fascinée.

Ses joues rondettes étaient peintes, l'une en vert, l'autre en rouge, avec une grande poire peinte en leur milieu de couleur argentée.

Voilà pour son visage qui semblait posé sur son cou effilé noir et blanc d'où dégoulaient des colliers de toutes sortes : des diamants, des faux, je pense, des perles, des vraies certainement, des pendeloques en bois peint et en verre. Tout cela éparpillé sur son corsage de dentelle noire, bien ajourée, qui permettait d'entrevoir, au travers des ouvertures une peau d'un blanc éclatant.

Une ceinture bien large en peau de tigre, lui soulignait sa taille svelte, d'où s'échappaient des nuages de soies bariolées aux couleurs chatoyantes qui virevoltaient autour de son personnage. Elle ne cessait de se dandiner, de remuer son arrière-train, en cadence, à contre-courant de son ventre qui vibrait, ondulait et caracolait.

Pour terminer, on apercevait sous ses jupons touffus, de longues jambes sur lesquelles elle avait posé des rubans, depuis la cheville jusqu'au genoux, en les fixant par de jolis nœuds brillants de toutes les couleurs.

Enfin, ses chaussures. En était-ce vraiment ? Plutôt de petits bottillons, en peau de tigre, cette fois-ci, et qui lui allait fort bien.

Car il faut dire qu'après le premier choc visuel de cette créature virevoltante rencontrée sur les berges de la Seine, en aval de Meulan, très vite, je l'ai adoptée comme si j'avais devant moi une femme "normale".

Elle était là, sur mon passage, par hasard, et je m'en réjouissais aussitôt.

Je me suis permis de lui demander son nom : Ciboulette, je vous le disais plus haut.

Très vite, nous engageâmes la conversation : elle, comme si elle n'était pas elle, c'est-à-dire comme si elle était habillée d'un jean délavé, d'un pull noir, avec des cheveux coupés court entourant un visage banal, sans fard ni autre décor.

Et moi, comme si j'étais elle, agrémentée de tous ses attributs que je viens de vous décrire.

Alors, qu'en réalité, j'étais vêtue, ce jour-là, de mon pull déformé noir, de mon jean délavé et de mes sabots dondaine.

La conversation alla bon train : son histoire, l'histoire de sa vie genre métro-boulot-dodo : elle travaillait dans une banque où elle s'ennuyait à mourir. Ses collègues étaient désespérément mous, insignifiants et inintéressants. Elle faisait ses heures, comme elle disait, attendant que les aiguilles de l'horloge, en face de son bureau où elle se tenait pratiquement sans en bouger de la journée, tourne, pour, enfin, indiquer 17h30, l'heure de la fin de son calvaire, la fin de sa journée .

Alors, elle reprenait son métro, puis son train, tristement, pour gagner son appartement sale, gris, austère et froid, où rien n'attirait le regard vers quelques objets attrayants. Elle se cuisait des pâtes, mangeait une tartine de beurre et de confiture, buvait un verre d'eau, prenait un livre qu'elle tenait volontairement à l'envers, pour être sûre de ne pas pouvoir se distraire, en lisant des histoires qui auraient risqué de l'intéresser.

Voilà. La pendule sonnait alors les neuf coups avec un son lugubre et monotone : c'était l'heure d'aller au lit, de dormir, et

d'attendre le lendemain matin, pour reprendre son train, son métro, après avoir bu un bol de chicorée froid et non sucré. Elle me questionna sur ma vie, pour savoir qui j'étais, comment j'étais, et ce que je faisais.

Et là, contrairement à ce que je pensais et à ce que je vivais, je lui expliquais que je vivais dans une roulotte installée sur une très grande péniche, un peu plus loin, le long des berges de la Seine, et que j'avais toutes sortes d'animaux : des oiseaux, des serpents, un dromadaire, un éléphant, et un lion féroce.

.....

7 décembre 2009

Excipit... choisir une dernière phrase dans la liste....

.....

Marie-Thérèse Leroy

Bolets de girolles !

Incroyable, tous ces bolets dans le Journal de Jambville. Et tu as vu la tête de Camille, radieuse, épanouie. On la croirait sur un marché du sud de la France. En fait, elle nous nargue!

Allez, il ne pleut pas, on emmène Patou et on s'enfonce dans le bois.

Patou avance, la gueule au ras du sol, flairant bien d'autres pistes que nos bolets tant espérés.

A la sablière, tiens donc, ils l'ont grillagée, sans doute pour empêcher les casse-cou de surfer en moto dans la cuvette, nous bifurquons à droite. Chemin privé ? Chemin communal ?

Comment savoir ? De toute façon, tu te rappelles, il y a au moins dix ans, plus loin à gauche se trouvent des bolets... On est surs que personne ne connaît ce coin, allez, on y va !

Tout à coup, un bruit assourdissant nous paralyse, des quads surgissent. Ils ont dû contourner la barrière leur interdisant l'accès. Un couple et un jeune. La dame nous fusille du regard. C'est un comble, ce que confirme Patou qui s'épuise à aboyer.

Tenaces, nous continuons d'avancer. Il va falloir encore se ranger. Deux mobylettes grondantes foncent sur nous.

Nous reconnaissons notre jeune voisin. "Toi, tu vas voir, on va le dire à tes parents ce soir". Mais où est donc la tranquillité d'antan des bois de Jambville ?

Nous revenons sur nos pas. Et, au château d'eau, presque cachées sous les feuilles d'automne, nous attendent des vraies girolles, magnifiques. C'est pourtant pas la saison. Qu'importe, on se dit. C'est toujours ça que Camille et son mari n'auront pas !

Nous rentrons à la hâte, sous la pluie. Tu passes soigneusement les girolles sous l'eau, les épluchant à peine. Et pendant que tu les prépares, pour l'occasion, **je vais mettre le couvert comme tu me l'as appris.**

Pauvre bête !

Un dimanche matin, un chasseur, particulièrement maladroit et imprudent, rate l'unique sanglier de tout le Bout Guyou.

Devant cette inélégance, le pauvre animal pense alors à sa propre survie et prend la décision d'aller chercher protection dans le centre du village. Fuir la méchanceté des chasseurs est encore pour lui la seule attitude intelligente qui lui vient à l'esprit.

Au bout de l'allée des Tilleuls, il aperçoit le curé au volant de sa berline noire. "Aïe, voilà que Dieu s'en mêle maintenant, tout se complique !" se dit la pauvre bête, "mais c'est peut-être aussi un signe envoyé par le ciel tels les rois mages, etc..." Le

problème, c'est qu'au lieu de suivre le curé, c'est le curé qui décide de le suivre et qui le pousse presque avec sa voiture. C'est à rien n'y comprendre ! Au virage, le pauvre sanglier bifurque à droite et pénètre dans l'église tel un bolide de formule 1. L'église est pleine, le curé ayant promis à ses paroissiens la lecture d'une lettre du Saint Père mentionnant une histoire de virgule à laquelle personne n'a rien compris.. L'église se vide à une vitesse surprenante. "Sympas, ces villageois de me laisser la place", pense notre sanglier tout à fait rassuré. Il se sent bien dans cette église. Les vitraux sont magnifiques et font rentrer le soleil. Enfin, il se sentait en sécurité, **il avait l'impression que personne ne pouvait lui faire de mal.**

..... **Françoise Morin**

La terre ne pouvait plus absorber toute cette eau et la régurgitait lentement le long des pentes luisantes. Un matin je décidais de tout abandonner et de partir vers des contrées plus ensoleillées. Je me fabriquais un frêle esquif et, lorsque je le vis flotter fièrement, mon cœur se dilata d'émotion. Il m'emmena vers ces terres chaudes et accueillantes dont j'avais tant rêvé. Je n'avais plus rien à boire et mes provisions se résumaient à un bonbon. Lorsqu'au loin, je vis enfin la terre, étincelant sous le soleil, je déroulais doucement le papier du bonbon. Je décidais de le faire durer en bouche jusqu'à ce que j'accoste. Une voix impatiente s'éleva des flots : "Rentre mon chéri, tu vas finir trempé à jouer dans ce caniveau". **Alors... j'ai laissé le Pacifique derrière moi, là, sur le quai, juste en dessous d'un papier de bonbon.**

..... **Alain Huré**

1-Il ne s'agit que d'une virgule, très Saint-père, une virgule...

Le cardinal, rouge plus encore que sa robe, tentait, tant bien que mal, de calmer le courroux, l'ire, la sainte colère qui faisait bouillir le pape Octave IV, penché sur l'exemplaire de sa bulle pontificale... les poings serrés, posés sur le parchemin, il proféra, sans desserrer les dents...

-Vous n'êtes qu'un âne, Antonio, cette virgule, à la place d'un point, vous avez ridiculisé le Vatican... Le texte est dénaturé...

Je vous l'ai dit cent fois : confiture hier, confiture demain mais jamais confiture aujourd'hui !

2-J'ai laissé le Pacifique derrière moi, là sur le quai, juste en dessous d'un papier de bonbon. Je pensais, trompé par son nom, qu'il resterait là, accroché à son quai... Subitement, le papier de bonbon s'envola avec un bruit de tonnerre, faisant s'envoler tous les papiers de bonbons sauvages de ce rivage, heureusement encore protégé... Le Pacifique s'arracha du quai, envahit les rues de Santiago, à moins que ce soit Panamaribo, mon GPS n'avait plus de piles... Je suivis les gouttes qu'il laissait derrière lui, je courrais, cet idiot souffrait d'un Alzheimer précoce, il avait encore des souvenirs mais vagues... je le perdais dans les rues tortueuses de Vancouver, oui, ça me revient, c'est Vancouver, je l'ai reconnu à son bureau de poste, on y vend les meilleurs timbres de toute l'Amérique. J'en profitais pour y entrer et téléphoner aux frères Grace, les trois Grace, les meilleurs détectives entre Singapour et La Garenne Bezon.... Le premier, à moins que ce ne fut le deuxième, m'écoula sans rien dire, seuls des hum... hum... ponctuèrent mes fins de phrase. Puis il me passa le troisième, à moins que

ce ne fût le premier, qui me fit répéter, m'expliquant que la surdité de son frère l'handicapait terriblement au téléphone mais, les quotas sont les quotas... Ils finirent par comprendre mon belge hésitant (je leur parlais belge car, pour moi, depuis Hercule Poirot, tous les détectives sont belges) et par se précipiter à la poursuite de mon Pacifique disparu. Je ne les revis plus jamais... Je traînais encore quelques années sur ce quai maintenant sans objet face à l'étendue désolée où les papiers de bonbons agonisaient... L'enquête avait échoué, elle aussi, sur la grève... **mais n'était-ce pas le cas pour toutes celles vécues par les trois jeunes détectives....**

..... **Eric Rondeau**

J'ai laissé le Pacifique derrière moi

Nous étions sauvés. Le vent était revenu, aussi subitement qu'il nous avait abandonnés. Oubliées ces matinées d'angoisse, hantées par la crainte de terminer là mon aventure. Oubliées ces après-midi sans fin passées affalé sur le pont, à l'ombre de la voile inerte, à ruminer des séquences de ma vie, à ressasser mes souvenirs les plus chers, à estomper les moins agréables, à faire inconsciemment un bilan rassurant de mon vécu.

Oubliées aussi ces sordides soirées de désespoir pendant lesquelles, à la disparition de l'astre de la vie, je me laissais presque aller à faire appel à un Dieu auquel je n'avais jamais cru. Oubliées encore ces nuits trop courtes, entre mort et sommeil, perturbées par le spectre de la lune.

Ce qui m'avait procuré le plus grand plaisir était en fait que j'avais tenu bon. Malgré une envie devenue malade de le sentir passer entre mes lèvres, telle la dernière cigarette du condamné, je n'avais pas cédé. Ma volonté avait été finalement plus forte que ces sirènes dont les appels hallucinatoires m'avaient harcelé avec la régularité d'une horloge.

Malgré les privations d'eau, rien ne m'avait jamais fait plus saliver mais lorsque j'ai enfin posé les pieds sur le granit immobile, il était encore dans ma poche, toujours enveloppé dans ce mince film aguicheur, jaune et transparent, qui avait osé me défier.

Alors, lentement, afin de profiter pleinement de cet instant tant de fois reporté, de savourer selon son rang cette victoire mémorable, je l'ai placé entre mes doigts tremblants, je l'ai libéré de sa protection et je l'ai posé sur ma langue. Puis, après avoir refermé la bouche pour ne plus laisser s'échapper cette merveilleuse boule de saveurs citronnées, tel le César de la terre ferme jetant avec dédain à la foule une piètre obole, j'ai livré la frêle enveloppe aux caprices de notre sauveur dont le souffle, toujours aussi imprévisible, a retardé la lente descente du vaincu vers le liquide infini.

J'ai laissé le Pacifique derrière moi, là, sur le quai, juste en dessous d'un papier de bonbon.

.....
.....

14 décembre 2009

Cartes postales, affiches publicitaires... une pub, un lieu, plus une troisième...

.....
Eric Rondeau

Campagne, mer ou montagne.

Cette année, j'ai fait très attention au choix de la destination de mes vacances.

L'année dernière, j'ai passé un mois en campagne, à Benodet, au fin fond de la Bretagne. "Buvez du cidre, vous vivrez vieux", disait la carte postale. J'étais sidéré. La région accumule les records de mortalité. Ils ne doivent pas compter les cirrhoses et autres accidents de la route !

La saison précédente j'étais en montagne, dans les Pyrénées, à Gavarnie même. "Billets aller et retour individuels ou de famille avec réduction de 20 à 40% délivrés uniquement pour les stations thermales ou balnéaires de la liste ci-dessus", disait la carte postale. Quel cirque ! Trop compliqué pour moi.

Il y a trois ans j'avais opté pour la mer, à Boulogne plus précisément. "Tir au pigeon", disait la carte postale. Après deux jours de pluie continue, lorsque je me suis rendu compte que c'était moi le pigeon, je me suis tiré. Vingt-quatre trains par jour pour terminer au casino, cela fait beaucoup !

Cet été, je reste chez moi. Je vais ranger mes cartes postales.

..... **Alain Huré**

La lame et le Chat

La Citroën noire luisante de pluie s'arrêta brusquement devant le Chat noir dont les fenêtres plaquaient sur le trottoir des rectangles de lumière mouillée. Les portes s'ouvrirent, les quatre ensemble. Ils descendirent, le pardessus cossu relevé jusqu'au chapeau qu'ils rabaissaient autant pour se protéger de la pluie que pour se dissimuler... Le front bas, l'air mauvais, la petite moustache bien taillée, le chef, il en avait l'aisance et la stature, se retourna pour dire au plus petit : "Dubo...Dubon... Dubonnet, tu te bouges, on est déjà à la bourre...". Les deux autres souriaient en coin. Le dernier, tête encore plus rentrée par la honte que par la taille, murmura : "T.. t... t... toi, tu tu pééé...ers ri-ri-rieeen pou-pou-pour att...att-attendddre". Il les suivit dans l'établissement, mains dans les poches, poings serrés.

La Citroën noire s'arrêta devant le Chat Noir. Le commissaire en descendit, la pluie avait cessé dans la matinée. L'homme gisait, petite moustache sur un visage grimaçant. Le flic salua, souleva la couverture et dit au commissaire : "Sept coups de surin, tous mortels". "Ca devait être un bègue, plaisanta Maigret". Et il entra boire un Dubonnet.

J'ai la guitare...

Sur la scène, la lumière blême de ce début d'après-midi éclairait son dos. Dans la salle, une femme tournait, balai à la main, autour des tables vides du Chat Noir, essayant d'écouter en travaillant l'homme qui chantait. Au premier rang, assis devant un Dubonnet, sanglé dans une lourde pelisse, le propriétaire retira son cigare. "Bon, ça va, j'en ai assez entendu... Y a la Citroën qui m'attend, je pars à la campagne, c'est pas la peine, vous avez aucun avenir dans la chanson.... aucune prestance, vous bougez pas, des textes, que des textes... c'est pas ce qu'on attend, ici"...

L'homme reprit sa guitare, sa main passa sur sa grosse moustache, il alluma sa pipe et sortit en maugréant. "Elle est à moi, cette chanson...".

..... **Guy Teindas**

QUELLES DROLES D'IMAGES

Une altercation fréquente d'un automobiliste mécontent à la suite d'une entourloupette de mauvaise conduite commise par un autre conducteur se traduit par : "Tu as passé ton permis chez Felix Potin et ils te l'ont donné dans une pochette sur-

prise!"

J'ignorais que Felix Potin fût aussi un parfumeur. Ceci retire beaucoup de sel à l'expression ci-dessus car imaginons un permis passé chez Chanel No 5....Ce n'est pas drôle.

Encore que le charme de la donzelle qui figure sur la pub du parfum, si on l'imagine monitrice d'auto-école, pourrait faire pardonner beaucoup d'erreurs voire exciter certains sens chez nombre de conducteurs. Ses belles proportions sont l'expression d'une femme bien en chair qui a beaucoup voyagé en Europe de la Bretagne à la Suisse. Il est évident qu'elle a dû apprécier la Biscuiterie Nantaise sous la marque du Petit Breton de Nantes (BN) qui donnera naissance au fameux choco BN bien connu des enfants. Alors quoi de plus naturel que de s'approvisionner en Chocolat à Zurich chez Sprüngli fils avec son prestigieux achalandage de gourmandises.

De tous ces grands produits français ou suisses, seuls perdurent ce qui touche à la dégustation.

Felix Potin a bien essayé de suivre le chemin de l'alimentation avec ses nombreux magasins..

Mais il a échoué. Peut-être aurait-il dû persister dans les parfums avec plus de succès.

..... **Marie-Thérèse Leroy**

En 1901, Edmond Fournier, le directeur du Divan Japonais, 15 rue des Martyrs à Paris, décide de passer Noël à Chamonix au Grand Hôtel Couttet, situé juste en face du Mont Blanc. Il arrive en famille dans cette maison de premier ordre, qui offre des arrangements pour familles aux prix modérés. C'est exactement ce qui lui convient en ce moment. Il l'explique au fils de François Couttet. En effet, Edmond Fournier a eu du mal à boucler la fin de l'année au Divan Japonais. Il a fallu payer le pianiste et malgré la présence de Toulouse-Lautrec, peintre pourtant de renommée et grand amateur d'absinthe, les entrées à l'approche des fêtes se sont faites de plus en plus rares.

Crainte d'une crise financière, de l'entrée dans le 20ème siècle? La clientèle fortunée se raréfie. Edmond Fournier compte bien sur ses rencontres sur les pistes enneigées de Chamonix pour mieux se faire connaître. Pour cela il peaufine ses peaux de phoque et, dès le lendemain matin, à l'aube, il attaquera la face ouest, ce qui alimente toutes les conversations du dîner de ce soir.

L'après midi, il rejoindra Adèle, sa femme, qui est tombée sous le charme du fermier d'en bas. Ce fermier est en train de créer un nouveau yoghurt prometteur qu'il envisage d'appeler Yoplait au grand ravissement des enfants qui n'ont jamais autant ri en observant les vaches laitières. Edmond monte se coucher, en n'oubliant pas de signifier à l'hôtelier de le réveiller à 4 heures du matin.

..... **Florence Gaydan**

Perturbés, perturbés... ben ça, c'est marie -Thérèse qui le dit!!! Comment ne pas l'être, ceci dit, par un Pierrot Gourmand, un chocolat Suchard et les Bières de la Meuse !!

Perturbée par ce Pierrot Gourmand car il est certes porteur de sucettes, mais ce ne sont pas de "Pierrot Gourmand".Ce sont des "Chupa chups" !

Que dire de ces sucettes toutes rondes qui n'ont de sucettes que le nom. Les vraies, les seules, les uniques, ce sont les plates et pointues, celles qui ont la forme de notre langue et avec lesquelles on nous disait de ne pas courir au risque de nous perforer le palais.

Peu importe, le pierrot ressemble bien à un Pierrot, avec sa

collerette blanche et son chapeau noir, ses lèvres bien rouges, il ne lui manque que sa colombine !

Que dire des autres cartes ? Marie-Thérèse est directive ce soir, il me faut donc obligatoirement parler des deux autres cartes, en sachant que je n'ai pas choisi les Bières de la Meuse !! D'abord, je n'aime pas la bière et puis, tant qu'à faire, j'aurais choisi les bières du Vexin, non mais sans blague !! Ceci dit, cette jeune femme chapeauté de pavots et d'épis de blés, ses longs cheveux blonds cascadeant dans le dos semble bien sérieuse avec sa chope dont la mousse déborde... je dirais même qu'elle a l'air de s'ennuyer ;

C'est parce qu'elle n'a pas vu le petit bonhomme qui vante les mérites du chocolat Suchard ! Parce que, franchement, avec son chapeau pointu et sa combinaison sarouel... quel rapport avec le chocolat ??? Qu'il soit noir, au lait ou aux noisettes... juste deux bouts de chocolat qui traînent à ses pieds. En plus, il a les oreilles décollées, le pauvre ! En tout cas, vu la place qu'il a dans son sarouel, il peut en manger du chocolat !!! Et lui, contrairement à la fille des bières de la Meuse, il a l'air béatement heureux !

Conclusion, je vous le dis, le chocolat est nettement plus euphorisant que la bière. Les deux étant mauvais pour les poignées d'amour, autant user et abuser de celui qui rend apparemment le plus heureux, si l'on en croit la carte !

Bref, sucez de vraies sucettes bien pointues puis mangez du chocolat, en ayant pris soin de vous habiller large. Si vraiment cela ne vous fait aucun effet, buvez une bière de la Meuse en espérant que cela vous rendra plus heureux que la ravissante jeune femme de la carte !!

Alors, pendant que mon voisin de gauche se noie dans le lac d'Evian en buvant du vin avec des biscuits franco-américains, que ma voisine de droite achète ses jouets et étrennes à l'Hôtel de Ville en grignotant des Petits Lus arrosés de Pernod... et bien, je bois à votre santé et vous souhaite une bonne fin d'année 2009 !

..... **Christiane Rosset**

Il est comme moi, ce soir. Il se gave. Il a la Croix. Il mérite bien de croquer le premier coin de son Petit Lu de Nantes ! J'espère que je pourrai me régaler des trois autres petits coins ! ...parce que son panier paraît bien vide : plus de petits LU, c'est fichu ! Je ne peux même pas envisager de déguster celui qui est accroché au mur. Ce soir, à part ce petit LU chéri dont j'admire le "look" de la carte postale... on boit, on mange, dans l'Atelier d'Ecriture, mais il n'y a pas de LU au menu ! Vous vous rendez compte ! Il y a tout, sauf des LU !

Je m'explique, ces petits LU, c'est un grand souvenir d'autrefois, empli d'émotion, mais je m'en souviens comme si c'était hier.

A Nantes, vers les années 44, j'avais l'âge de ce gamin qui se trouve sur cette carte postale. C'était la Réclame des biscuits LU.

Comme lui, j'avais cette cape bleue et rouge, mon tablier gris du Lycée Henri IV où je faisais l'apprentissage de la lecture, en onzième, avec la Croix, comme lui, de temps en temps selon mon humeur pour bien travailler et rapporter, alors, fièrement

cet insigne de grande valeur.

Entre chez moi et le lycée, il y avait la Biscuiterie Lefèvre Utile Lu. C'était marqué en gros sur la grande cheminée de l'usine qui surplombait la ville.

Chez moi, on dégustait, le dimanche, des petits LU. Pourtant, c'était la guerre. Les Allemands devaient en raffoler, car, normalement, on n'y avait pas droit !

Mais, par chance, mes parents connaissaient Monsieur LU... et il y en avait dans le placard de la cuisine. Parfois, j'en distribuais à mes petits camarades.

Parfois, à la récré, on avait droit à quoi ? Devinez ?...

Au Lycée Henri IV de Nantes : on nous distribuait des petits LU pour nous donner force et vitamines... nous fortifier !

Avec ces LU qui me fortifiaient, je rêvais de ce qu'il y avait de mieux, de ce que j'aurai aimé recevoir comme étrennes dans ma petite chaussure posée devant la cheminée, sans sapin ni guirlande. Juste un bougeoir sur une branche de sapin, posée sur la cheminée, pour dire que c'était Noël.

Je rêvais donc essentiellement d'un gros paquet de Biscuit LU, rien que pour moi, d'un ballon de baudruche, d'une poupée souriante, d'un Arlequin enchanté qui courait depuis le Bazar de l'Hôtel de Ville à Paris.

S'il courait, c'était certainement pour m'apporter tout cela à temps ! Un Père Noël déguisé en Arlequin avec des clochettes, et ses sabots qui allaient tomber dans la cheminée !

Boum ! Boum !... Et bien, non ! Il avait du se tromper de cheminée !

Pas de biscuits LU, ni de ballon de baudruche, ni d'Arlequin.

Dans chaque chaussure, une orange !... En plus, mon grand frère me l'a piquée ce soir-là !... Cela ne me faisait rien, je rêvais quand même, et, le rêve, chez moi, est plus fort que la réalité : le rêve dure longtemps ! Je peux penser souvent à mon LU préféré, à mon ballon de baudruche et à ma poupée que j'appelais Cunégonde pour me faire plaisir...

Je rêvais donc. Je voyais mon orange et mon frère qui la dévorait... Je m'en moquais puisque je rêvais de mes cadeaux venant du BHV dans les bras d'Arlequin...

Je voyais ma maman avec ses yeux pétillants, à travers la bouteille de Champagne qui se vidait dans son verre, ainsi que dans ceux de mon Père et de mes grands frères et sœurs.

Mon Père riait aux éclats à travers son verre de champagne... et je pensais qu'ils avaient bien le droit de rire avec cette bouteille !

Le contenu liquide de celle-ci les transformait pour ce soir de Noël...

Les voir rire aux éclats, c'était magique. Ils avaient l'air tellement heureux !

Et moi, j'oubliais Arlequin... Je rêvais simplement des Petits LU Lefèvre Utile... tellement utiles pour mon moral ce soir de Noël !...

Ils étaient profondément ancrés dans ma pensée et cela me suffisait.

..... **Françoise Morin**

Un jour j'arrêterai de boire. Une telle décision est facile à prendre, encore faut-il s'y tenir. Aussi ai-je décidé de mettre toutes les chances de mon côté.

J'irai donc m'installer à Evian les Bains : la montagne, le grand air et toute cette eau pure qui lavera mon corps empoisonné. J'achèterai un Velosolex pour sillonner les petites routes de

montagne, cela m'obligera à pédaler dans les montées. Quand j'aurai retrouvé la pleine forme je passerai au vélo tout court ! Il me faudra aussi un ange gardien qui m'aidera à ne pas craquer. Je monterai là-haut dans les alpages jusqu'à l'élevage Suchard, vous savez, c'est là que les marmottes mettent le chocolat dans l'alu... Et là, j'adopterai le seul St-Bernard recommandé par les alcooliques anonymes : il s'appelle Milka (en anglais, milk veut dire lait !)

Bien évidemment, je vous tiendrai au courant de mes progrès. Pour l'instant je dois vous laisser car nous allons (encore) boire un coup. **Vive l'atelier d'écriture !!!!!!!!!!!!!!!**

.....
.....